42e Année. N° 12.

JUN 29 193
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 JUIN 1935

		Pages.
aron Rheinbaben	*France et Allemagne*	721
ndré Thérive	*Fils du Jour.* — I	743
lfred Colling	*Années de Crise, Hausse de Misère.*	768
. Lecomte du Noüy	*Laboratoire et Recherche scientifique.*	799
omte Kessler	*Pilsudski en Allemagne*	830
.Chalupt, Luc Durtain, . Eluard, P. Guéguen	*Anthologie 1935*	841
ustave Hirschfeld	*Le Palais du Luxembourg*	852
ndré Beucler	*Troisième Voiture.*	876
. Albert-Petit	*L'Histoire*	915
aul Alfassa	*Exposition d'Art italien.* — II	930
rançois Leuwen	*La Situation politique*	953

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION. ABONNEMENT ET VENTE . 3, RUE AUBER

LA

REVUE DE PARIS

qui commence aujourd'hui

la publication de

Fils du Jour

par ANDRÉ THÉRIVE

fera paraître prochainement

Brumes

par FRANCIS CARCO

FRANCE ET ALLEMAGNE

L'Europe n'offre pas aujourd'hui un spectacle très réconfortant. Il n'est guère de pays qui ne se croie menacé par les ambitions de son voisin. Pour défendre son indépendance, son patrimoine et sa culture, chaque nation accroît ses armements et signe avec des États plus ou moins lointains quelqu'un de ces traités dont personne ne peut dire avec certitude s'il assure ou menace la paix.

Ce qui semble le plus malaisé à chaque peuple, c'est de comprendre le point de vue de son voisin. Nous ne croyons pas que les Allemands comprennent très bien le nôtre et l'on peut dire qu'en général nous ne faisons pas de grands efforts pour bien connaître le leur. Lorsque le chancelier Hitler s'adresse à l'Europe et singulièrement à la France, nous avons une tendance naturelle, qu'explique sans doute la longue série de déceptions que représentent les rapports franco-allemands, à mettre sa sincérité en doute.

On peut se demander si cette attitude est très constructive. Outre que ce n'est pas un procédé bien valable pour encourager quelqu'un à tenir ses promesses, que d'affirmer qu'on n'espère pas les lui voir tenir, il est bien inutile d'engager avec l'Allemagne quelque négociation que ce soit, si l'on continue de vivre dans une atmosphère de méfiance absolue.

Pour éviter l'apparition de cette épouvantable catastrophe que représenterait une guerre européenne, à une époque où l'aviation est souveraine, peut-être un effort de bonne volonté réciproque accompli des deux côtés du Rhin ne représenterait-il pas le plus mauvais des chemins à suivre.

Ce sont ces idées qui, aux yeux de quelques-uns, indiquent un esprit d'audace et d'aventure littéralement extravagant qui nous ont conduit à demander au baron Rheinbaben, ancien secrétaire d'État, un exposé sur les relations franco-allemandes *considérées du point de vue allemand.* (N. D. L. R.)

Copyright 1935 *Revue de Paris.*

***

Quand en février 1931, je publiai dans cette revue un article sur la situation intérieure de l'Allemagne, le parlementarisme et la démocratie de Weimar étaient à l'agonie, et des temps nouveaux, manifestement, s'annonçaient. Aujourd'hui, il y a plus de deux ans que cette ère nouvelle s'est ouverte. Elle a complètement transformé la figure de l'Allemagne et elle a exercé une influence déterminante sur le caractère de la politique étrangère des puissances européennes. Mais quelque grands que puissent être les changements qui se sont produits dans la vie intérieure de l'Allemagne et aussi dans la vie européenne par le fait de la rentrée de ce pays dans le cercle des grandes puissances souveraines du monde — je ne m'adresserais pas au public français, si un fait n'était demeuré constant, à savoir : l'aspiration de la politique allemande à la paix et à l'entente internationale dans l'égalité des droits. Méthodes et moyens d'hier ne sont plus ceux d'aujourd'hui, mais le but est resté inébranlablement le même et c'est la paix!

Plus grandes encore que les différences entre les méthodes anciennes et les méthodes actuelles de la politique étrangère allemande se trouvent être celles qui existent entre les conceptions allemande et française de la paix. Et c'est parce que ces différences sont si marquées que de nombreux Français ne cessent de commettre l'erreur de voir dans une conception de la paix si dissemblable de la leur, une intention de troubler cette paix, voire de la rompre. Ils parlent de « mystique » allemande, de « dynamisme » allemand sans parvenir à donner aux motifs réels de l'attitude de l'Allemagne une interprétation exacte. Il se peut d'ailleurs également qu'à l'inverse certains efforts loyaux de la politique française aient été parfois mal interprétés en Allemagne ou y aient été l'objet de malentendus. Que faire alors? En dépit de tous les échecs et malgré tant de déboires, il ne faut pas cesser de chercher à replacer les choses sous leur vrai jour, *à faire sortir la vérité de son puits* et, comme l'écrivait jadis Rudyard Kipling, à en tirer des conséquences « dans l'esprit d'un univers viril ». C'est aussi l'esprit dans lequel l'exposé qui va suivre demande à être compris.

Je commencerai par une observation de principe. La politique française n'a jamais cessé de proclamer, aussi bien avant 1914 que tout récemment encore, lors de la conclusion de ses accords avec la Russie soviétique, que la politique étrangère et surtout le système d'assurance de la paix européenne doivent rester indépendants de la situation intérieure de tel ou tel autre pays et surtout ne pas se laisser influencer par elle. Je constate donc tout d'abord que nous sommes d'accord, que, quelle que puisse être la réserve avec laquelle le peuple français considère certains événements internes de la nouvelle Allemagne, elle ne saurait nuire aux relations franco-allemandes, non plus que l'aversion éprouvée à l'endroit du bolchevisme n'a empêché MM. Laval et Eden de faire le voyage de Moscou. Il est au surplus évident que, parmi les abus du système démocratique de la France d'aujourd'hui, il en est bon nombre que précisément la nouvelle Allemagne ne trouve pas à son goût. Aussi, n'insistons pas sur ces points. Bornons-nous dans les considérations qui suivent à *l'aspect extérieur des relations franco-allemandes et de la question des armements*, d'autant plus que le passé a amplement démontré que c'était là le point crucial. Comment ramener au même dénominateur des conceptions essentiellement différentes? Aucun des deux pays ne veut la guerre. Chacun d'eux doit pouvoir vivre tant bien que mal aux côtés de son voisin; chacun d'eux est fermement résolu à organiser sa vie nationale en toute indépendance, en toute liberté et honneur. Hier, aujourd'hui, demain — toujours les rapports franco-allemands se trouvent au premier plan des préoccupations de la politique étrangère, réclamant impérieusement des solutions pratiques. Efforçons-nous, dans le désarroi des années qui se sont écoulées de 1919 à aujourd'hui, de dégager ce qui, pour le présent et l'avenir, est l'essentiel parmi les faits, tels qu'ils apparaissent à des regards allemands.

HIER

De par la volonté française, la paix de Versailles devait être une paix qui, pour un temps indéfini, ou en tout cas pour une période aussi longue que possible, créerait une nouvelle

Europe dans laquelle la France se verrait garantir, outre le recouvrement de l'Alsace-Lorraine et l'acquisition de colonies allemandes, l'hégémonie militaire et politique du continent européen[1], tandis que l'Allemagne, diminuée, appauvrie, militairement impuissante, cesserait d'être un État souverain. Non seulement cette paix qualifiée de « sacrée » par la France avait été dictée et imposée par la menace brutale de la désagrégation politique de l'Allemagne, mais encore et surtout, les dispositions prises sur les frontières orientales, sur la Haute-Silésie, l'occupation de la Rhénanie et les réparations offraient pour un temps indéfini la possibilité d'actions ultérieures contre l'Allemagne. On oublie fréquemment aujourd'hui, hors d'Allemagne, que notre pays après la conclusion formelle de la paix a été, à plusieurs reprises, occupé par les troupes de l'ancien adversaire au delà de la zone d'occupation prévue. Les insurgés de Haute-Silésie ont bénéficié de l'appui de forces étrangères actives. Des soldats français ont occupé Francfort-sur-le-Main et en 1923 le bassin de la Ruhr jusqu'à l'est de Dortmund. Pense-t-on encore en France à l'indicible misère que « les trois invasions françaises », après la guerre, notamment celle de la Ruhr, ont provoquée en Allemagne? Aujourd'hui on parle si souvent d'agresseur et d'agression! C'est M. Politis, l'homme politique grec, partisan enthousiaste de la politique française des pactes européens, qui est le sagace auteur de ces définitions genevoises de l'agresseur, accueillies au cours des dernières années dans de si nombreux traités internationaux. Il serait intéressant de savoir ce qu'il pense de l' « agression » perpétrée en Haute-Silésie en 1921 et dans la Ruhr en 1923 et de comparer ses idées à cet égard avec les principes qu'il a posés en 1933. Peut-on croire en France que le peuple allemand, dans les efforts qu'il a faits pour se créer des moyens suffisants de défense nationale, ait oublié les « agressions » des premières années d'après-guerre? Et dois-je évoquer ici une autre grande formule de notre époque, la « non-intervention »? Par quels moyens les vainqueurs de 1919 ont-ils « intervenu en Allemagne un nombre incalculable de fois et ont-ils jeté à un

1. Voilà un des points les plus curieux de nos malentendus. Ce qui est pour nous, Français, précautions de prudence est considéré, en Allemagne, comme une manifestation d'esprit impérialiste. (N. D. L. R.)

peuple déchiré et impuissant la dure apostrophe de Brennus : *Væ victis!*[1] »

Passons maintenant à une autre question — celle qui a toujours joué un si grand rôle du côté français dans les discussions franco-allemandes — la question des prétendues concessions faites à l'Allemagne par générosité et amour de la paix et qui auraient été si mal payées de retour. Je pense à l'évacuation de la Rhénanie, à l'admission de l'Allemagne au Conseil de la Société des Nations, à la cessation des réparations. Ayant collaboré, en tant que parlementaire à la politique étrangère de l'Allemagne de 1920 à 1930 et en ma qualité de délégué allemand à Genève de 1926 à 1933, je suis le dernier à nier qu'il y ait eu des périodes où, du côté français, on tenta loyalement d'arriver à un compromis avec l'Allemagne. Mais pourquoi ces efforts n'ont-ils pas donné de résultats durables? Ici il faut que je rappelle dans quelles conditions ces prétendues concessions françaises ont été faites. Je ne parle pas des années qui se sont écoulées de 1919 à 1924 qui, à la suite de la politique adoptée par la France, n'ont été pour l'Allemagne qu'une lutte ininterrompue pour son existence en tant qu'État et en tant que nation, lutte au cours de laquelle peu s'en est fallu à plusieurs reprises qu'elle ne perdît son unité, du moins temporairement; je pense surtout à la période si décisive pour l'évolution des rapports franco-allemands de 1924 à 1932. Jusqu'en 1931 le but suprême de la politique extérieure de l'Allemagne a été la libération du sol allemand de l'occupation étrangère, qui était surtout une occupation française. Tout fut alors subordonné à ce but. Toute la série des humiliations qui ne furent pas épargnées à l'Allemagne, même après 1924, ne pouvaient être supportées que parce qu'elles devaient servir en quelque manière à mieux atteindre le but final. L'histoire considérera que l'Allemagne a commis une faute en apposant sa signature au bas des traités de Locarno sans avoir obtenu l'évacuation complète

1. Les interventions provoquées par la non-application des clauses du traité sont considérées par l'écrivain allemand comme des agressions. Étant aussi parfaitement convaincus de la sincérité de cette interprétation allemande que de la validité juridique de notre intervention, nous ne pouvons que mesurer ici la profondeur du fossé qu'il est nécessaire de combler. (N. D. L. R.)

de la Rhénanie. Si, ainsi qu'on le disait alors, Locarno devait être vraiment la fin d'une lutte millénaire dont le Rhin était le prix, si l'on envisageait réellement une nouvelle période de collaboration européenne, il aurait fallu alors, comme équivalent minima d'une renonciation à l'Alsace-Lorraine spontanément renouvelée et de la reconnaissance *désormais volontaire* d'une zone unilatéralement démilitarisée, créer le climat psychologique en évacuant complètement et immédiatement la Rhénanie. De graves erreurs ont été commises en Allemagne dans le domaine des luttes des partis, et peut-être aussi les faiblesses humaines ont-elles joué leur rôle. Mais les fautes françaises en matière de politique extérieure sont infiniment plus graves. Je ne crois pas commettre d'indiscrétion si je révèle ici qu'en 1927 Stresemann, m'ouvrant son cœur, se plaignait que l'attitude inflexible de la France menaçât de saper sa politique si délicate de rapprochement avec elle. Sir Austen Chamberlain lui-même lui aurait dit qu'il ne pouvait s'empêcher de qualifier de « *shabby solution* » la diminution absolument insignifiante des troupes d'occupation françaises alors enfin accordée après de longues et pénibles négociations. En 1930 encore l'Allemagne dut signer le plan Young, qui, par ses conditions économiques et financières déraisonnables, était aussi impossible à exécuter que le plan Dawes. Quels qu'aient pu être alors les motifs des gauches allemandes, il est historiquement acquis que bon nombre des hommes politiques bourgeois qui participèrent à la décision parlementaire, n'acquiescèrent au plan que pour obtenir la libération de la Rhénanie avant l'effondrement, déjà imminent, de la politique des réparations. Tel est l'aspect que revêt, *vue du côté allemand*, la soi-disant généreuse « concession » de l'évacuation de la Rhénanie douze ans après la fin de la guerre mondiale!

Et l'entrée à la Société des Nations! Rafraîchissons nos souvenirs. Cette entrée ne fut nullement conçue et proposée du côté franco-anglais comme une « concession » à l'Allemagne, mais bien comme une nécessité découlant de la signature apposée aux traités de Locarno. Le système de garantie de la Rhénanie avait été de propos délibéré lié au mécanisme du Conseil de la Société des Nations et c'est pour cette raison qu'alors la participation de l'Allemagne à cette dernière fut

considérée comme une condition préliminaire indispensable. Et que se passa-t-il lorsque l'Allemagne fit pour la première fois son apparition à Genève en 1926? Ne fut-elle pas alors éconduite, par suite de promesses irréalisables faites en secret à certaines autres puissances? Celui qui, depuis l'automne 1926, est resté sur la brèche à Genève jusqu'au dernier jour, sait, mieux que tout autre, qu'il apparaît pour le moins douteux que l'Allemagne ait bien fait de se rendre à Genève dès cette époque. En effet, on lui refusa l'égalité des droits. Même après 1926, la Société des Nations n'a rien perdu de son caractère de « Société des vainqueurs ». Les liens qui la rattachaient au traité de Versailles apparurent avec évidence et c'est à nos yeux un vice organique grave. L'Allemagne put s'opposer à maintes mesures; elle tenta de préparer une évolution ultérieure plus heureuse; privée qu'elle était de la plénitude des attributs d'une grande puissance jouissant de l'égalité des droits, il lui fut cependant impossible d'exercer une influence réelle sur le cours des événements.

Et maintenant, quelques mots au sujet de la troisième soi-disant « concession » : la fin « des réparations ». J'ai déjà mentionné les vrais et ultimes motifs de l'adhésion au plan Young de la part des milieux politiques dont dépendait alors vraiment la décision à prendre. Aujourd'hui il n'y a guère de par le monde d'homme politique sensé qui ne reconnaisse le vrai but de la politique des réparations : c'était un moyen politique pour tenir l'Allemagne sous un joug permanent[1]. Indépendamment des autres humiliations et des autres rigueurs voulues du traité de Versailles, c'est cette politique qui est la raison principale du bouleversement complet survenu chez nous. Le bien naquit du mal. L'immense misère, les sacrifices illimités, les humiliations répétées, intentionnellement[2] répétées, infligées du dehors ont soudé le peuple allemand en faisant de lui ce facteur de puissance cohérent dans la vie des

1. Grand étonnement du lecteur français : le malentendu est lié à la question des responsabilités de la guerre. Pour nous elle ne fait pas de doute. L'Allemagne déclare la guerre, elle nous envahit, elle accumule les destructions dans les départements qu'elle occupe. Il nous paraît juste qu'elle paie. Mais personne, en France, ne songeait à maintenir l'Allemagne *sous le joug*. (N. D. L. R.)

2. ? (N. D. L. R.).

peuples et de l'univers qu'il est redevenu aujourd'hui.

C'est ainsi qu'il résulte d'une étude synthétique que la politique française de ces années ou, ce qui revient au même, la politique poursuivie alors par les Alliés sous l'influence décisive de la France n'a, en réalité, fait aucune « concession »[1]. Au cours des temps les exagérations démesurées du « Diktat » de paix devaient naturellement s'émousser. Nous autres Allemands, nous pouvons dire avec fierté qu'il ne se serait certainement guère trouvé de peuple au monde pour supporter comme nous l'avons fait l'épreuve inouïe qui nous a été imposée. Concession? Que non! En réalité, l'esprit de Versailles de la politique d'après-guerre a gravement nui à ceux-là mêmes qui avaient le plus d'influence sur cette politique. Le premier revirement se manifesta lorsqu'à la suite de ces inconvénients visibles le bon sens économique et la raison purent, du moins par-ci par-là, de nouveau se faire entendre et chercher à influencer la politique. A tout cela s'ajoutèrent les tentatives loyales ci-dessus signalées de surmonter l'esprit de haine et de travailler en commun à la reconstitution des ruines de la Guerre. Ces tentatives en restèrent malheureusement à leurs prémices et, en somme, ce qu'on fit alors demeura incomplet : moellons d'un édifice inachevé! Quoi d'étonnant à ce qu'en présence de tels résultats, issus de traités imposés par la violence, la thèse s'affirme de plus en plus qu'une reconstruction de l'Europe n'est possible que sur la base d'obligations partout *librement assumées* et de traités volontairement contractés entre égaux? Il n'est pas encore trop tard pour bien faire. C'est précisément en vertu de ma longue expérience que je me trouve absolument d'accord avec le Führer allemand quand il ne cesse, maintenant encore, de chercher à édifier les relations franco-allemandes sur des arrangements honorables librement et souverainement consentis des deux côtés. Car c'est à cette condition seulement que ces relations pourront revêtir un caractère durable et que les lourdes fautes et les graves erreurs du passé pourront être désormais évitées. Que reste-t-il d'ailleurs encore à régler? Après l'apurement définitif des questions

1. Ce n'est pas du tout l'esprit dans lequel le public Français a interprété ces mesures. Il faudrait que les Allemands le sachent. (N. D. L. R.)

territoriales entre l'Allemagne et la France, après Locarno et le retour de la Sarre, après la fin des réparations, il ne reste plus qu'à traiter la question de la défense nationale, attribut suprême des peuples libres, de manière à substituer un nouveau rapport basé sur l'honneur et l'égalité des droits à la réglementation unilatérale de Versailles. Étroitement liée à cette question s'en pose une autre : quel usage la France et l'Allemagne feront-elles à l'avenir de leurs armements et quelle contribution apporteront-elles à l'établissement de relations pacifiques entre elles et avec les peuples qui les entourent?

A cet égard on élève en France contre l'Allemagne de graves reproches qui ont amené la tension actuelle. Ici encore il faut que nous comprenions bien ce qui s'est passé hier avant d'être à même de parler d'aujourd'hui et de demain. Comme j'ai été jusqu'à la fin membre de la délégation allemande à la Conférence du désarmement à Genève, mes lecteurs voudront bien avoir la bonté de me permettre, dès le début, une constatation générale. De même que, dans la question de la libération du territoire allemand, on a laissé passer de très importantes occasions et négligé les « impondérables », et que la fin de la folie des réparations[1] a été due non à un acte de volonté libre et de raison accompli dans l'intérêt commun, mais à un lamentable enlisement, ainsi, dans la question de la défense nationale, on a, du côté français, laissé passer des occasions importantes de conclure une entente en temps opportun. Assurément une large part de responsabilité incombe à la politique anglaise, mais c'est l'attitude de la France qui fut réellement décisive. Si l'on publie plus tard l'histoire véritable des négociations qui se déroulèrent à Genève en 1932 et en 1933, certains de mes collègues français devront bien reconnaître avec moi qu'il fut plus d'une fois possible de parvenir à une convention limitative des armements sur la base d'un compromis raisonnable entre la France et l'Allemagne. De fâcheux hasards ont, à cet égard, joué un rôle : par exemple la maladie subite du président du Conseil, M. Tardieu, en avril

1. De notre point de vue, la folie n'a pas été d'exiger des réparations. (Voir la note de la page 727.) Elle a été de ne pas maintenir une politique ferme à leur endroit. (N. D. L. R.)

1932, qui ne fut point un simple prétexte diplomatique mais une regrettable réalité, ainsi que je l'ai su de source autorisée. Cette circonstance empêcha jadis M. Tardieu de se rendre avec MM. MacDonald, Simon, Stimson, Grandi et Brüning à la conférence qui avait été soigneusement préparée en vue d'un compromis. Il n'en reste pas moins que la politique française a délibérément écarté toute entente avec l'Allemagne sur une ligne moyenne. Or, réfléchissons un instant à ce qu'une pareille entente eût signifié pour le bonheur et la prospérité des peuples européens, et combien, grâce à elle, les relations de voisinage auraient pu devenir meilleures qu'elles ne le sont aujourd'hui. Songeons que les nombreux milliards qui ont été jetés depuis lors dans le gouffre des armements eussent été mieux employés à améliorer les conditions économiques, financières et sociales de la vie des peuples, et nous pourrons mesurer l'étendue des responsabilités de ceux qui, précisément du côté français, ont cru bon de négliger les possibilités que l'Allemagne leur offrait. Mais cela appartient désormais au passé et il nous faut maintenant tourner la page.

AUJOURD'HUI

Il serait vain de s'appesantir sur ce qui fut. Nous devons accepter l'héritage du passé tel qu'il est et nous efforcer au moins de donner à l'avenir un aspect plus réjouissant. Récemment, M. Mussolini a dit qu'il était inutile de rechercher les culpabilités. Nous n'y contredirons pas. Mais il est cependant nécessaire que le peuple français n'ignore pas que l'Allemagne est fermement convaincue que ce n'est pas à elle qu'incombe la responsabilité de la dernière crise. Dans son discours-programme du 21 mai, le Führer allemand a traité à fond cette question, de sorte qu'il me suffira de relever quelques points essentiels. Si l'Allemagne a quitté la Société des Nations, c'est parce qu'elle s'est rendu compte qu'au lieu d'élaborer une convention sur la base du plan MacDonald antérieurement adopté par tous les États, on tentait d'y introduire une « période d'épreuve » uniquement applicable à l'Allemagne et qu'on s'efforçait de refuser une fois de plus à cette dernière

l'égalité de droits qui lui avait été déjà reconnue en décembre 1932. Pourtant, les pourparlers diplomatiques se poursuivirent, après même que l'Allemagne eut quitté Genève. Le 16 avril 1934 une entente de principe existait entre l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, sur la base des propositions pleines de mesure présentées par le Führer allemand. C'est là un fait que, récemment encore, M. Mussolini a confirmé, lui aussi, publiquement. Le 17 avril, le « non » de M. Barthou détruisit de nouveau les fondements sur lesquels s'était réalisé l'accord des autres grandes puissances. La France rejetait toute discussion ultérieure concernant la réduction ou la limitation des armements et optait pour le renforcement et l'extension de sa politique d'alliances. Elle créa un « fait accompli » en signant avec la Russie un traité depuis longtemps préparé au point de vue militaire. Elle acquit l'amitié de l'Italie et tâcha d'entraîner l'adhésion définitive et entière de l'Angleterre à ses propres thèses. Un étroit réseau d'amitiés et de pactes européens dirigés et dominés par la France devait amener la fameuse « sécurité », et une Allemagne intimidée et isolée devait, paraît-il, être ultérieurement autorisée à se rallier à ce système d' « organisation de la paix ». Cette idée semblait être la quintessence et l'étoile conductrice des conceptions françaises de la paix européenne. Or, l'Allemagne ne pouvait, de son côté, y voir autre chose qu'une politique qui, semblable à la politique d'encerclement d'avant la guerre, ne s'adressait à elle — pour ainsi dire — que du haut d'une écrasante coalition. La Société des Nations devait lui servir de coulisse pour maintenir le *status* de 1919 et pour contrecarrer les revendications et les désirs justifiés de l'Allemagne partout où les plans français s'en trouveraient dérangés. C'est ainsi que, d'après l'opinion allemande, le pacte de la Société des Nations est, aujourd'hui encore, interprété de telle façon que ses dispositions concorderaient absolument avec les alliances et les pactes français. Le gouvernement allemand fut mis dans la nécessité de prendre une décision historique, à la suite de la sommation qui lui fut adressée le 3 février par la France et l'Angleterre, d'adhérer à ce système et de commencer des négociations sur cette base. Il fut manifeste qu'on avait l'intention de marchander sur les chiffres

et de mettre l'Allemagne encore une fois dans la nécessité de lutter pour l'étendue de ses propres moyens de défense, tandis que la France accélérait elle-même ses armements. La décision du Führer fut prise le 16 mars et, comme on le sait, elle a trouvé son expression dans l'ordonnance relative à la conscription militaire. Est-ce là une rupture de traité? De toute son énergie l'Allemagne repousse ce grief, qui a malheureusement trouvé son expression dans la résolution de Genève. Les arguments que l'on peut produire pour réfuter les principes sur lesquels se fonde cette résolution sont par eux-mêmes évidents, et Adolf Hitler vient de les exposer avec une telle netteté qu'il est superflu d'y insister. Violation du droit? Certes non, jamais. Non seulement le texte du traité de Versailles parle lui-même en faveur de l'Allemagne, mais la politique du côté adverse depuis 1919 justifie du point de vue du droit international la conduite du gouvernement allemand. Pour illustrer de la façon la plus éclatante l'inexécution du traité par certains États vainqueurs, il suffira de rappeler avec quelle rapidité et quelle ampleur ils ont complété leurs armements dans les derniers temps[1]. Dans le même temps qu'ils déclinaient les offres modérées de l'Allemagne, ces États accroissaient leurs armements, reniant ainsi ouvertement leurs propres engagements de désarmer, et ainsi ils contraignaient l'Allemagne, si elle voulait être apte à se défendre, à réaliser de son propre chef, sur un niveau élevé, cette égalité de droits dont le principe lui avait été garanti en décembre 1932. La décision du Conseil de la Société des Nations concernant l'instauration du service militaire obligatoire en Allemagne ne constitue donc pas un jugement fondé en droit, mais est une décision politique comme toutes les autres décisions de la Société des Nations. Ce qu'elle présente de grave aux yeux des Allemands, c'est beaucoup moins la tendance qu'elle révèle contre l'Allemagne, que la tentative qui s'y manifeste de faire servir les augustes notions du droit et de la justice à des intérêts d'ordre politique.

Mais il faut également passer sur cet épisode, car en poli-

1. Convaincus qu'ils étaient de l'importance du réarmement secret de l'Allemagne. Si l'on devait discuter sur le passé, ce qui serait probablement inutile, il faudrait établir une chronologie plus serrée. (N. D. L. R.)

tique étrangère et dans la vie internationale il ne doit pas y avoir de ressentiment durable ni de retour perpétuel sur le passé. Le Führer a non seulement défini, au nom de son peuple, les principes de la politique allemande dans le passé et le présent, mais il a indiqué, à la face du monde, les voies sur lesquelles, à son avis et au nôtre, il y a lieu de s'engager pour poursuivre l'œuvre de paix. Toutes ses propositions antérieures de négociations directes entre la France et l'Allemagne ont été déclinées. « L'Allemagne n'a pas affaire à la France, mais à l'Europe. » Cette formule du comte d'Ormesson a également servi de thèse à la politique officielle française. Édifions, disait-on, une garantie commune et collective de la paix. Le premier soin de la France est donc de créer ou de parfaire cette « collectivité », puis elle s'adressera à l'Allemagne. Parce qu'elle se défie de l'Allemagne, parce qu'elle a rejeté jusqu'ici toute tentative de compromis honorable, la France a placé, avec ses amis, presque toute l'Europe sous l'influence de son système de pactes. Finalement elle a conclu, sous forme d'une alliance militaire exclusivement dirigée contre l'Allemagne, un traité avec la Russie qui, de l'avis des Allemands, viole le traité de Locarno, le plus important des accords de l'après-guerre, ou en réduit tout au moins la valeur pratique. Elle ne cesse d'armer et, dans le faux espoir que l'Allemagne pliera un jour sous le poids des charges économiques et financières que lui impose un armement forcé, elle ne se rend pas compte qu'elle ruine ses propres finances[1]. Elle déplace ses troupes vers la frontière allemande, elle envoie ses avions dans les airs pour voir, même en temps de paix, s'il ne se produit rien de menaçant sur le Rhin. Son ministre des Affaires étrangères voyage sans repos pour compléter un réseau d'alliances de plus en plus embrouillé et pour contenter tous ses amis et alliés. Inversement les vieux amis genevois de la France font à Paris des visites de plus en plus fréquentes pour proposer et discuter de nouveaux pactes. Des pactes, encore plus de pactes, pactomanie : telle est l'image que l'Allemagne se fait de la

1. Pour les finances, c'est possible. Mais l'espoir de voir plier l'Allemagne n'est pas en jeu. On ne songe ici qu'à se protéger contre l'éventualité (absurde, nous voudrions le croire) d'une attaque. (N. D. L. R.)

France politique et militaire d'aujourd'hui, tandis qu'en France et ailleurs on affirme cent fois, à tort, que l'Allemagne est responsable du « trouble » actuel.

Il n'y a donc que deux méthodes possibles. La première consiste à poursuivre les négociations sur la base des dernières propositions du Führer-Chancelier. Elle ne peut aboutir que si l'on se décide à abandonner enfin l'idéologie de Versailles et à reconnaître sans réserve l'Allemagne comme une puissance pleinement souveraine. La seconde méthode consiste à vivre, durant un temps, les uns à côté des autres, sans conclure de nouveaux accords jusqu'à ce que la méfiance se soit dissipée et que la nécessité d'une politique pratique, soutenue par le courage de la vérité, impose un jour la reprise des conversations entre la France et l'Allemagne. Qu'il me soit permis de dire que, de ces deux voies, l'Allemagne entière espère que la France optera pour la première.

Mais, à bien considérer les faits, quelle est la « vérité »? La vérité est qu'il n'est pas au monde de peuple qui aime plus la paix que le peuple allemand. La vérité est qu'il a besoin de la paix, pour une période illimitée, un besoin urgent de la collaboration avec les autres peuples en vue d'assurer son œuvre de reconstruction intérieure. La vérité est qu'une agression allemande contre la France, la Russie ou tout autre pays, est en dehors de toute possibilité et ne correspond assurément pas aux intérêts de l'Allemagne elle-même. La vérité est encore que les grandes transformations qui s'opèrent sur les autres continents, chez les peuples d'autre couleur et d'autre race, obligent de plus en plus la vieille Europe à s'unir politiquement et à rassembler ses forces pour se relever économiquement. La vérité est que l'Europe et le monde ont certainement et doivent avoir à jamais assez de place pour les deux pays, France et Allemagne. La vérité est que toute guerre européenne serait fatale aux deux nations, même si elle se déroulait en dehors de leurs frontières. La vérité est enfin que si les deux peuples sont décidés à maintenir la paix dans toute l'Europe, la paix sera effectivement maintenue dans l'Europe entière. Mais la vérité est aussi qu'une nouvelle ère vient de s'ouvrir, qui exige également de nouvelles méthodes dans les relations entre l'Allemagne et la France.

DEMAIN

De quelle manière avancer? Que nous apportera « demain »? Comment les conceptions de l'Allemagne et de la France, qui ont été jusqu'ici tellement différentes, en ce qui concerne les armements et les pactes, peuvent-elles se transformer au point d'amener de nouveaux traités et une meilleure collaboration internationale? Comment l'apaisement et la confiance, peuvent-ils être enfin rétablis?

Autant ces questions sont importantes, autant il est difficile d'y répondre. Nous allons cependant essayer brièvement.

Constatons d'abord qu'en Allemagne, le Führer et chancelier du Reich occupe une situation tout à fait unique. Cette situation ne repose pas seulement sur sa puissance effective dans l'État et dans le Parti, mais, avant tout, sur la confiance extraordinaire dont il jouit personnellement auprès du peuple tout entier. Cette confiance est surtout manifeste en ce qui concerne les grandes questions nationales. En tête de ces questions, se placent la politique de la défense nationale du Reich et l'orientation à donner à la politique extérieure en vue de rétablir une paix d'honneur et de dignité basée sur l'égalité des droits. Un fait est certain, c'est que, indépendamment de l'assentiment chaleureux manifesté par la presse, aucun discours n'a trouvé encore, auprès de tous les Allemands ayant au cœur l'amour de leur patrie, une approbation aussi convaincue que le discours du 21 mai. Quelques avis exprimés en France, au début, ont montré que, tout d'abord, on n'a voulu voir dans ce discours rien de nouveau, et qu'on l'a jugé peu apte à favoriser une reprise des négociations internationales avec la collaboration de l'Allemagne. Il faut espérer qu'une meilleure compréhension aura succédé à cette première impression. A y regarder de près, le manifeste du Führer du Reich contient, dans toutes ses parties, les éléments susceptibles d'amener une nouvelle politique extérieure de reconstitution européenne. Personne ne croira, ni en France ni en Allemagne, qu'il suffira d'un discours ou même de plusieurs discours ou encore d'une conférence prochaine pour supprimer d'un seul coup les profondes divergences de vues qui ont existé jusqu'ici entre les deux pays. L'Allemagne a sa propre conception d'une

Europe future, de la situation qu'elle entend y occuper et de la possibilité d'un travail collectif international organisé et assuré par des traités. La France a aussi de son côté sa conception et elle veut la conserver. Cette conception peut se résumer dans la formule : « sécurité nationale basée sur la sécurité collective, dans le cadre de la Société des Nations ». L'un des deux pays peut-il attendre que l'autre lui dise : « Soit! c'est toi qui as raison. Je reconnais que ta conception est meilleure que la mienne, et à l'avenir, c'est sur elle que l'on se réglera »? Il semble à peine nécessaire d'affirmer qu'il y a des milliers de raisons pour qu'une telle phrase ne soit jamais prononcée. Non, nos deux peuples sont trop différents pour cela. La race, l'histoire, la tradition, la situation géographique, le climat, et bien d'autres facteurs encore, nous ont, au cours des siècles, profondément différenciés. Et cependant, sans avoir la possibilité de convaincre nos voisins du bien-fondé de notre thèse, nous devons — l'un et l'autre — trouver une méthode pour arriver à vivre avec eux côte à côte. Et j'affirme que trouver cette méthode nouvelle est avant tout une question de *volonté*. L'Allemagne a fait une offre. Par la voix de son Führer, elle a formulé sincèrement et publiquement des propositions concrètes. Ne faut-il pas reconnaître cette volonté claire et précise de mettre fin à des différends qui durent depuis près de mille ans? La question qui importe est uniquement celle-ci : le gouvernement français est-il disposé à exposer au peuple français les propositions concrètes faites par le Reich, en montrant clairement quelle est la valeur constructive de ces propositions? Considère-t-il qu'il est de l'intérêt de la France, de chercher, sur cette nouvelle base, un terrain d'entente? La réponse à ces questions, vraiment fatidiques, dépendra en grande partie de la question de savoir si la France estime que, après avoir conclu avec l'Allemagne sur la base des propositions du Führer un accord, elle se trouverait dans une situation compatible avec sa propre sécurité nationale, avec son honneur et sa dignité, avec les traités déjà conclus par elle, avec ses obligations et avec ses amitiés?

En qualité d'Allemand, il m'est absolument impossible de découvrir ce qui pourrait créer une incompatibilité entre ces données et l'acquiescement au principe des propositions

d'Hitler. Quelle que soit l'attitude critique de l'Allemagne envers la politique de la France, et quelle que soit la distance entre la conception allemande d'une coopération collective et la conception spéciale à la France de sécurité collective, tout Allemand n'en voit pas moins très clairement, comme une importante réalité, le réseau de pactes et d'amitiés que la France a jeté sur l'Europe. Certes, si l'on pense qu'il s'agit maintenant, en ce moment historique, de prendre des décisions dont dépendra le sort de l'Europe, l'Allemand n'est-il pas en droit de faire une remarque ou mieux encore de formuler un vœu : « Français, gardez vos amitiés, mais faites, avant toute chose, en premier lieu, de la politique *française*, sans quoi l'établissement d'une paix véritable deviendra en Europe une tâche irréalisable »?

Après ces remarques de principe, je passe aux considérations pratiques, c'est-à-dire au contenu essentiel des propositions allemandes. Je les grouperai de la manière suivante : armements, nouveaux pactes collectifs, Société des Nations, revision par voie pacifique.

Armements. — Le projet allemand du 16 avril 1934 d'une armée de 300 000 hommes ayant été rejeté, la France et d'autres États se sont mis à réarmer[1] de telle sorte que l'Allemagne s'est vue obligée de rétablir le service militaire obligatoire d'un an, dans les proportions et avec l'organisation que l'on connaît. Comme il est impossible, pour une mesure d'une telle importance, d'introduire tous les deux ou trois ans des modifications, Hitler a déclaré, d'une manière expresse, que les chiffres des effectifs, ainsi que toutes les mesures qui s'y rapportent, ne pouvaient être changés en rien et qu'ils ne le seraient pas. Il en va tout autrement en ce qui concerne la qualité même des armements matériels, c'est-à-dire des armes. Ainsi qu'elle l'a toujours dit à Genève, au cours de la conférence du désarmement, l'Allemagne ne renoncera pas aux armes qu'elle juge nécessaires de posséder, à l'exemple des autres pays, conformément à l'état et au développement de la technique internationale des armements, mais elle est cependant prête à les limiter en ce qui concerne le calibre, les

1. Même remarque que page 732. Toute la question des formations paramilitaires et des armements clandestins en Allemagne se pose ici. (N. D. L. R.)

dimensions, le poids, etc., ou même à les supprimer, en vertu d'accords internationaux applicables à tous. Ceci se rapporte en particulier à l'artillerie lourde sur terre et sur mer, aux tanks, au tonnage des vaisseaux de guerre, aux sous-marins. En ce qui concerne ces derniers, l'Allemagne reste prête à les supprimer, si les autres pays font de même. Quant à l'arme aérienne, l'Allemagne réclame la parité avec la France et l'Angleterre et elle est prête à une limitation de ses chiffres sur le même pied que les États de l'Ouest. En ce qui concerne plus spécialement les avions de bombardement, on propose une limitation de la zone d'action, une suppression graduelle et, enfin, ce qui serait le mieux, une interdiction complète de tout lancement de bombes par la voie des airs.

Pourquoi la France ne consentirait-elle pas à discuter de telles propositions? Pourquoi ne reprendrait-elle pas les négociations au sujet des armements sur de telles bases? L'Angleterre donnera sûrement en principe son assentiment à des négociations poursuivies dans cet esprit. Elle a déjà commencé de négocier la convention aérienne des puissances occidentales et elle négocie avec l'Allemagne sur la demande de cette dernière qui réclame un tonnage de 35 p. 100 du tonnage de la marine de guerre anglaise. L'Italie, de son côté, ne manquerait pas de négocier, elle aussi, si l'on en juge d'après les déclarations faites récemment par Mussolini. Si l'on considère ce qui s'est passé durant les années néfastes 1932-1934, sir John Simon n'a-t-il pas eu raison de prononcer publiquement, après le réarmement de l'Allemagne, les paroles suivantes : « La perspective de conclure une convention au sujet des armements n'a pas diminué, elle est au contraire devenue plus favorable »? J'ai exposé plus haut qu'il y a eu des époques où une limitation à un niveau plus bas et à une ligne moyenne aurait été possible. Mais, parce qu'une entente n'a pas été réalisable autrefois, faut-il renoncer maintenant à entrer de nouveau en négociations, sachant qu'un résultat positif de telles négociations se traduirait pour tous les participants par des avantages équivalents et que des engins de guerre barbares pourraient être supprimés et mis hors la loi par un verdict international?

Puisse la France réfléchir mûrement avant de prendre une

décision définitive. Les difficultés sont grandes. Tous ceux qui, à Genève, ont eu à discuter durant quelques années sur le thème : « Qu'est-ce qu'un effectif? » le savent fort bien... Étant donné la connaissance pratique que j'ai des habitudes de Genève, puis-je demander que les experts adoptent des questionnaires de ce genre : « Qu'est-ce qu'un avion de première ligne? Quels types se rangent dans cette catégorie? Combien d'avions faut-il attribuer à la marine de guerre ou au service d'outre-mer, et déduire du nombre total? Où sont stationnés des avions de réserve? Combien peut-on en avoir? Combien de pièces de rechange? Combien de fabriques d'avions? Quels moyens peuvent-elles posséder? » etc... En employant encore une fois ces méthodes de travail genevoises « prouvées », on pourrait étouffer dans leur germe les nouvelles possibilités d'une limitation des armements? Faut-il croire que les partisans du bombardement par avions vont répéter leurs vieux arguments ou en trouver de nouveaux en faveur de leur thèse? Va-t-on critiquer la proposition d'Hitler qui vise à obtenir d'abord quelques résultats initiaux en s'inspirant surtout de la convention de la Croix-Rouge de Genève, et repousser cette proposition, sans la remplacer par une idée meilleure? On ne sera pas embarrassé de trouver — si l'on veut — des raisons de refuser. Mais à quoi bon insister? Le jour viendra où l'on reconnaîtra, dans le monde entier, de quel côté se trouve la volonté d'une limitation internationale des armements d'où dépend la garantie la plus importante de la paix dans la situation actuelle.

Nouveaux pactes collectifs. — L'Allemagne rejette les contrats régionaux d'assistance mutuelle à cause de l'imprévisibilité de leurs conséquences, de leur danger et de l'encouragement qu'ils offrent à rompre la paix. L'Allemagne offre : la participation à la convention aérienne de l'Europe occidentale sur la base de la parité, des pactes de non-agression avec tous ses voisins, une participation à un système de coopération collective pour assurer la paix de l'Europe, la participation à une convention de non-assistance à un agresseur, la participation à une convention de non-immixtion concernant l'Autriche et l'Europe centrale, à condition que l'on réussisse à définir exactement le terme de non-immixtion et à étendre l'appli-

cation de ce principe à tous les États. Ajoutées au pacte Kellogg, au pacte de Locarno et à d'autres nombreux traités d'arbitrage, basées avant tout sur les solennelles assurances de paix du Führer, — qu'il serait désastreux pour l'Allemagne de rompre, — ces propositions faites par l'Allemagne représentent la limite de ce qu'elle peut offrir dans le domaine des traités internationaux, comme garanties et comme sûretés pour manifester son amour de la paix. En face de l'Allemagne, du système de traités signés par elle et de ceux qu'elle offre de signer, se présente, en sus de la Société des Nations, le système extrêmement étendu des traités, pactes et amitiés dont la France est l'axe central. Maintenant que le traité franco-russe a été conclu, la France, qui vise à renforcer sa sécurité nationale et collective, ne pourrait-elle pas s'arrêter un moment, et s'appuyant sur sa propre force devenue si imposante, dresser le bilan de sa politique, si riche en succès, de pactes et de traités? Y a-t-il encore une limite à l'augmentation de ses « sécurités »? La France ne veut-elle pas — enfin — reconnaître, qu'elle ne saurait rien ajouter de mieux, à toutes les sécurités et à tous les pactes dont elle bénéficie, qu'un accord équitable et loyal avec son voisin allemand?

Société des Nations. — L'Allemagne déclare que son retour à la Société des Nations n'est possible que si un statut légal est établi entre elle et les autres puissances et que si l'on opère entre le traité de Versailles et la Société des Nations une séparation très précise. A cet égard, puis-je me permettre, en ma qualité d'ancien délégué allemand à Genève, la question suivante : fait-il l'ombre d'un doute que si dans la question des armements et des traités il existe une volonté d'entente, on ne rencontrerait aucune difficulté véritable à trouver une formule juridique pour consacrer cette séparation réclamée entre le traité de Versailles et la Société des Nations? Existe-t-il un membre de la Société des Nations qui, s'il est fidèle à l'esprit de cette institution, puisse avoir aujourd'hui intérêt à compromettre les vraies grandes tâches pacifiques de la Société des Nations, en essayant de réduire, d'une manière unilatérale, la souveraineté allemande?

Certes, ici aussi on peut découvrir des difficultés, si l'on tient à en trouver. Elles disparaîtraient comme le brouillard

au soleil si l'Allemagne et la France étaient unies dans la poursuite du même but.

Et que devient la question, si souvent discutée, des colonies? Au lieu de faire moi-même un exposé, qui serait à peine profitable en l'espèce, vu l'état actuel de la discussion de l'ensemble du problème, je signalerai la thèse défendue particulièrement en Angleterre : il faut négocier avec l'Allemagne, pratiquement en se basant sur les propositions d'Hitler, on aura alors l'occasion de se rendre compte si l'Allemagne est vraiment sincère et l'on verra plus clairement les conditions à réaliser pour satisfaire à ses revendications. « Statut égal », telle est la formule de l'Allemagne. La France veut-elle aujourd'hui encore refuser au Reich le droit d'administrer des colonies en qualité de puissance souveraine? Une autre question se pose, plus importante encore : la France désire-t-elle, au fond, le retour de l'Allemagne à Genève, si l'Allemagne doit y jouir de la pleine possession de l'égalité de droits et si la Société des Nations de demain devient absolument différente de ce qu'elle est aujourd'hui et de ce qu'elle était hier?

Révision par voie pacifique. — Si l'Allemagne, dans un large esprit de conciliation, a fait les offres et les propositions exposées plus haut, elle n'a, d'autre part, laissé aucun doute sur le fait que, — comme contre-partie à son adhésion à de nouveaux pactes collectifs visant à assurer la paix, et à sa reconnaissance volontaire et réitérée de celles des clauses du traité de Versailles qui ne représentent aucune discrimination morale ou matérielle pour l'Allemagne, — elle désire se réserver pour l'avenir le droit d'obtenir une révision dudit traité par voie pacifique et par des arrangements à l'amiable. Ce droit est stipulé dans le traité même[1]. Je n'ai pas besoin de citer les passages connus. Celui qui refuse de le reconnaître fait lui-même une brèche dans le traité, il le viole, tandis que, d'autre part, il se réclame avec énergie des clauses du traité qui lui accordent des avantages.

Je suis arrivé à la fin de mon exposé, qui n'a nullement pour objet, dans sa dernière partie, d'anticiper sur les travaux

1. C'est exact. Mais des précisions sur les desiderata de l'Allemagne seraient dès maintenant souhaitables. (N. D. L. R.)

en cours d'exécution et sur les responsabilités futures des diplomates et des hommes d'État. Pour eux, comme pour les peuples qu'ils représentent, et pour tous ceux aussi qui aspirent à la paix, à la possibilité de reconstruire, d'ouvrir une ère de prospérité nouvelle, une heure vient encore de sonner où ils doivent assumer une responsabilité devant l'histoire. Les idées que j'ai voulu exposer ici, d'une manière aussi convaincante que j'ai pu, se résument ainsi : le passé des relations entre l'Allemagne et la France a été dur depuis 1914. L'heure actuelle reste grave. L'avenir de nos relations réciproques — c'est la profonde conviction du peuple allemand, — dépend de la France.

« Une Europe unie »... Que sont devenus tous les plans élaborés, depuis qu'un fossé s'est de nouveau creusé entre la France et l'Allemagne, c'est-à-dire au centre même d'une Europe chaotique et déchirée de conflits?

« L'Europe! »... Quelle ne serait pas son heureux destin si, au cours de nouvelles négociations, une entente franco-allemande pouvait servir de base solide à une vraie reconstruction européenne!

Ayant lu les déclarations du chancelier allemand, mon ancien collègue de Genève, l'honorable sénateur Bérenger, a dit, dans un discours très remarquable, qu'il ne veut rien savoir d'un « rapprochement » franco-allemand, mais bien d'un « arrangement » ou d' « arrangements » entre les deux pays. Eh bien! s'il le veut, je suis d'accord avec lui : « Commençons par des arrangements! »

FREIHERR VON RHEINBABEN

FILS DU JOUR

I

M. Beaucamp referma soigneusement la porte vitrée, si fragile, si sonore, qui le séparait du froid et de la pluie; et il vit venir son image à sa rencontre, dans la glace embuée qui précédait la loge des concierges. Comme d'habitude, il inspecta ce fantôme. Il lui trouva ce soir-là un air las et triste; cela l'agaçait contre lui-même. Alors il se redressa, parce qu'il tenait la gaîté pour un devoir, à l'heure de rentrer chez lui. Il desserra son cache-nez, releva son chapeau rond, balança à bout de bras sa serviette, une sacoche jaune d'officier d'artillerie.

L'ascenseur était un vieil appareil à corde, souffleur et gargouilleur. Il le dédaignait par principe quand il était seul. Il se forçait même à monter très vite l'escalier, de préférence deux marches à la fois, exercice salutaire pour un homme de bureau, hélas!... Les murs étaient couverts d'une tapisserie verte, un peu effilochée, qui sentait la poussière, avec des boiseries noires de 1880. L'électricité logeait dans les tulipes rondes qui avaient servi au gaz. A chaque palier un vieux fauteuil de velours offrait le relais, auprès d'une jardinière rouillée, pleine de fausse mousse, et d'une fenêtre gothique dont le vitrail condamné était opaque comme du carton.

M. Beaucamp montait et faisait avec méthode, avec lenteur, les gestes d'un homme pressé.

A l'entresol, il entendit un phono qui imitait des éclats de

rire, répercutés à l'infini dans une foule... des gens qui nasillaient, des bruits de soucoupes. Il y avait là une pension de famille pour étudiants américains.

... Et au cinquième M. Beaucamp fut chez lui. Il ouvrit discrètement; il appela : « Alice! » sans que sa femme l'entendît.

Il se glissa dans son cabinet de travail qu'une large baie, sous une portière à crépines, ouvrait dans le salon d'apparat, peuplé de housses. Il n'alluma que sa lampe de bureau. La lumière lissa le piano à queue, éclaira par-dessous le buste en bronze de M. Beaucamp le père, celui qu'on appelait en son vivant du nom de sa firme, Beaucamp-Martinache : une tête massive à barbe fourchue, des revers de redingote sur un piédouche en vrai marbre. Derrière elle, sur le mur, luisaient vingt photographies dont beaucoup ceintes d'une banderole de crêpe. Et au-dessus de Georges Beaucamp qui s'assit pour tirer les papiers de sa sacoche, les grandes gravures pâles retinrent aussi la clarté : il y avait saint Augustin et sa mère, blottis ensemble, les yeux dirigés vers le même coin du ciel. Il y avait la *Jeune Martyre* de Delaroche, flottant sur l'eau calme dans un rayon de lune. Entre ces deux œuvres d'art, une petite croix de nacre pendait, tandis que sur la table un vrai crucifix, à socle noir, régnait sur les dossiers, sur les bibelots de cuivre bien astiqués, sur le front penché de M. Beaucamp.

— Alice! — cria-t-il d'une voix plus claire... — Alice, je suis rentré. Comment te trouves-tu ce soir?

— Pas trop mal, mon ami, — répondit sa femme, derrière une porte. — Me voici.

Elle entra, lui tendit le front, puis embrassa son mari sur la joue, ramassa la sacoche et se retourna vers le couloir, tout cela en levant à peine les yeux, tant elle avait l'habitude...

Elle ajouta pourtant :

— Il est bien tard aujourd'hui! Sept heures passées, songe donc! Nous dînerons seuls : les petites vont retourner à la pension, et je les ferai accompagner.

— Et Jacques, il est revenu?

Elle ne répondit pas. Ils se regardèrent alors furtivement, et tous deux eurent honte de parler de leur fils.

— Nous irons aussi tout seuls à la neuvaine.

— Quelle neuvaine?

— Celle de Sainte-Geneviève, voyons! Elle commence aujourd'hui, 6 janvier... En voilà une nouveauté, mon pauvre Georges!

Elle le dévisageait enfin, de ses yeux gris tristes et moqueurs à la fois; et comme elle alluma le plafonnier, son visage flétri, son corps doux et informe apparut soudain. Elle était encore blonde, ayant été dorée, comme toutes les demoiselles Cobrieux, célèbres à Armentières pour leur chevelure, vingt-cinq ans plus tôt. Lui, le mari, il paraissait à présent le plus jeune, surtout depuis qu'il avait rogné sa moustache. Quand il faisait sa période de réserve, au mois de septembre, elle l'admirait encore. Mais elle ne trouvait plus convenable de le lui dire.

Elle se mit à ranger avec lui les paperasses, ouvrant les tiroirs, basculant les fichiers. Elle jetait un coup d'œil exercé sur les en-tête : *Confédération fraternelle des professions économiques : le Délégué général...* Ça, c'est du papier à toi, et tout propre... Ou bien *Office de préapprentissage... Compte rendu des travaux de la Commission mixte... Rapport sur une démarche de conciliation auprès du Syndicat du Bâtiment...* Ils t'ont fait faire une nouvelle visite? non? au téléphone, cette fois? à titre privé! naturellement... Ah! voici les correspondances : *Avec le Conseil supérieur du travail...* bon! *Avec les commissions parlementaires : A, de la Chambre... B, du Sénat.* Fini pour ce soir, tout est classé.

En deux minutes tout avait disparu. Elle s'était agenouillée devant la grande bibliothèque et se releva avec peine. Les vantaux grincèrent avec un bruit de vitres.

— Tu te fatigues, je vois bien, — disait M. Beaucamp.

— Je ne suis pas encore tout à fait infirme, mon ami, — répondit-elle en souriant, — attends, je vais aller chercher les petites, pour que tu leur passes la revue, et que tu leur dises quelques mots.

Il resta tout seul de nouveau. Son regard flotta sur le mur aux photographies. La plus grande représentait un pèlerinage à Rome; mille têtes blanches groupées comme des œufs de fourmi sur un fond noir de soutanes et de jaquettes aus-

tères. L'inscription portait : *Anno Dei 1898.* En bon ordre étaient rangées alentour les images des morts. En premier l'abbé Pierre Beaucamp, l'aîné de tous, à présent le plus jeune, puisqu'il disparut à vingt-sept ans... Le voilà, tout maigre et dégingandé sous sa robe, tel qu'il fut en 1913, novice chez les Jésuites en Belgique. Plus tard, brancardier, il avait été asphyxié par l'oxyde de carbone, dans une galerie de mine, en retirant des sapeurs qui préparaient un camouflet... Voici Édouard, en aspirant, l'air d'un collégien; il eut à peine le temps de se mêler aux souillures de la vie, et ses lettres étaient très édifiantes... Voici le commandant Paul, bien vivant, Dieu merci, en garnison au Liban, père de quatre garçons, de trois filles... Dans ce coin, c'est Aimé, tout noiraud, avec un ridicule panama d'avant la guerre. Quand il vient à Paris, il n'aime pas beaucoup voir cette effigie-là, qui détonne en si honnête compagnie, et qui n'évoque aucune gloire particulière...

Madame Beaucamp reparut. Elle dit justement :

— A propos, Aimé est venu, en coup de vent, comme d'ordinaire. Il ne reste que deux jours. Il a beaucoup regretté de ne pas te voir. Il a énormément d'affaires. Il paraît qu'il s'occupe d'autoclaves allemands pour les savonneries, mais il représente toujours la maison Fouquenoy, Fouquenoy et Deburgrave. Il a battu son record ce coup-ci : voilà un an qu'il reste accrédité chez eux!

— Il ne pouvait pas venir à mon bureau, s'il avait tant envie de me rencontrer?

— Tu sais bien qu'il a horreur de pénétrer dans des locaux administratifs, quand il n'y est pas forcé. Il dit que tout l'empêche d'y respirer. C'est un asthmatique, ce pauvre Aimé, un asthmatique moral.

Elle plaisantait sans plaisir; elle se tut pudiquement, parce que les deux fillettes arrivaient.

Elles avaient douze et treize ans, étant le fruit des permissions de la guerre, quand M. Beaucamp avait sa famille évacuée à Bourges; leur naissance tardive avait rempli leur mère de joie et de honte. Au reste, laides, massives, dévorées d'éphélides, on les prenait souvent pour jumelles. Elles portaient ensemble l'uniforme de l'Institution Sainte-Chantal; un mono-

gramme d'acier bruni au chapeau, un costume écossais à pèlerine, dont madame Beaucamp avait dit : « Ce sera bien incommode si elles sont en deuil... » Mais elle avait réfléchi à ce qu'on ferait dans ce cas. Huguette et Jeannette ne prendraient pas le noir; un uniforme est toujours sévère; et la douleur des particuliers ne doit pas se marquer au détriment des usages collectifs. C'est pour obéir à des principes semblables qu'elle tenait à laisser ses filles pensionnaires. Nul n'est créé et mis au monde pour cajoler et attendrir ses parents, mais pour servir le prochain à la place qui lui a été donnée.

M. Beaucamp les embrassa; il leur avait préparé tout un discours mais il trouva que ces paroles sages sonnaient faux devant ces petites qui accomplissaient leurs devoirs d'état sans songer aux grands principes. Il avait de ces crises de respect humain! Alors il leur dit seulement :

— J'espère que vous serez comme d'habitude bien sages et que vous travaillerez pour me faire honneur. Vous direz vos prières à l'intention de votre maman qui ne se porte pas bien en ce moment, et de votre papa qui a beaucoup de soucis...

— Madame Chabaud, — interrompit l'aînée, — a dit une fois que tu étais l'homme le plus utile à la France.

Il haussa les épaules et sourit :

— Mâtin! c'est bien possible, mais on ne le sait pas, voilà tout... Votre supérieure a de l'orgueil pour vous.

Madame Chabaud était la directrice de Sainte-Chantal, où enseignaient des religieuses en habit séculier et qu'on n'appelait que Madame; mais on savait assez qu'elles suivaient une règle, disaient des offices, et qu'elles se remettaient en cornette quand elles allaient à Jersey ou en Belgique, où leur ordre était réfugié. C'était une grande joie pour les pensionnaires que d'imaginer leurs maîtresses plus cloîtrées qu'elles-mêmes, avec des robes à plis qui dataient du XVIIe siècle, des coiffes empesées...

— Est-ce que Jacques viendra nous voir jeudi? — demanda soudain Huguette.

— Si je le lui permets, — répondit M. Beaucamp.

Elles firent la moue, car elles savaient bien que leur frère

aîné se passait des ordres paternels; de plus elles le trouvaient très beau et très divertissant. Elles soupçonnèrent vaguement qu'on les privait d'un plaisir, et aussi de la vérité...

Leur mère leva la séance en disant :

— Et amusez-vous bien! courez bien, jouez bien! que j'aie à Pâques de grandes filles!

— Oh! maman, — dit Jeannette, — vous savez que nous ne nous amusons nulle part si bien qu'avec nos camarades.

— Tant mieux, — répondit madame Beaucamp. — La famille n'est pas tout, mes chéries. Il faut aimer aussi la société.

Et elle les embrassa tendrement. Elle rendait grâces au ciel que ces petites fussent douces, dociles, point belles. Ce n'est pas de ce côté-là que la vie, que le monde viendrait attaquer la forteresse chrétienne. Elle les aimait avec passion, dès qu'elle était seule avec leur image; mais par système elle ne leur montrait que le visage sévère de l'éducatrice.

Et puis elle se considérait comme destinée à des fonctions plus graves que celles de mère-poule. Elle avait passé jadis, pour la gloire, l'examen de surintendante. Elle pensait que son mari et elle étaient au service de la communauté que les hommes ont formée sur terre, avec la permission ou la tolérance de Dieu. N'y a-t-il pas assez, par le monde, d'inutiles et de frivoles, pour ne point parler des vicieux et des impies? C'est une dure vocation que celle des plus riches et des plus éclairés — s'y soustraire est un péché plus grave que les fautes commises par les autres, privés de conscience et de lumière. Et s'il plaisait à Dieu, Huguette et Jeannette mèneraient, elles aussi, en s'y accoutumant dès l'enfance, la vie sévère des femmes de devoir.

Elle les embrassa encore sur le palier. Elle se pencha sur la rampe pour les voir descendre, emmitouflées; elle répéta à la bonne qui suivait : « Vous leur ferez enlever leurs guêtres là-bas, avant d'arriver. Je vous défends de porter les cartables. Elles sont bien assez fortes pour s'en charger. Et n'ayez pas froid vous-même. Faites-les marcher vite. »

— Madame peut y compter, — dit la fille qui portait des bas clairs, mais d'énormes gants tricotés, où luisait l'anneau de la clé. — Je serai revenue pour desservir.

Alice rentra dans l'appartement avec son éternel sourire. Elle souriait, Alice Beaucamp, dès qu'elle n'était pas seule, parce qu'elle trouvait le monde triste, et que c'est une vérité à cacher.

***

Ils étaient seuls, mari et femme, dans la salle à manger trop éclairée, au milieu de la table déserte. Ils se regardaient l'un l'autre avec franchise et confiance, mais ils n'avaient rien à se dire. Madame Beaucamp ne mangeait qu'une bouillie de maïs et buvait de l'infusion chaude. M. Beaucamp avait droit à la carafe, à une omelette trop cuite, à du veau insipide, à une salade qui semblait retirée de l'averse, à des bananes pâles que ses filles avaient dédaignées le matin. Il tirait fréquemment sa montre; il finit par la poser sur la nappe. Il dit enfin :

— Demain, j'espère bien que tu vas te reposer, et que tu ne recommenceras pas le catéchisme à Bicêtre?

— Pourquoi pas? — répliqua sa femme, — je n'ai prévenu personne que j'y manquerais... Et je prendrai le tramway juste devant la porte.

— Tu pourrais bien prendre une voiture!

— Pour qu'on me voie descendre en grand équipage devant la Salle des Œuvres?... Les pauvres enfants sont déjà assez portés à se méfier de moi. Et je suis sûre que le vicaire n'y tient pas non plus. Sais-tu ce qu'ils diraient de moi, le sais-tu?

— Ils diraient : la dame est malade, voilà tout.

— Non, ils diraient : Tiens! la vieille qui s'amène en taxi, aujourd'hui! Et ils monteraient sur le marchepied sous prétexte de me serrer la main plus vite, et ils jetteraient un coup d'œil au compteur, pour se répéter après : « T'as vu! vingt francs soixante-quinze! »

En prononçant ces mots, elle pensait aux autres mots qu'elle eût entendus, au langage ignoble et véritable : « Mince, la vieille qui s'amène en bagnole... Tu te rends compte? Vingt balles pour traîner sa viande! » Et elle haussait les épaules de sentir sa mémoire si tyrannique.

— Oh! Alice!

Elle secouait la tête. Elle ne souriait plus du tout. Il plia sa serviette dans une poche que Jeannette avait brodée à ses initiales.

— Tu crois qu'ils nous détestent? — dit-il posément.

— C'est bien pour ça qu'il faut se rapprocher d'eux... Et puis, en somme, qui est-ce qui a à se faire pardonner d'autrui? eux ou nous?

Il ne répondit pas. C'était un des rares sujets de discussions qui parussent entre lui et sa femme. Il pensait que la société se réforme par des lois, des règlements, des arbitrages; et neuf heures par jour, à son bureau ou ailleurs, il s'efforçait d'être utile au peuple; comme son père, ses oncles, ses cousins, comme les prêtres qu'il fréquentait, fondateurs d'œuvres, rédacteurs de rapports, grands dresseurs de statistiques. Est-ce que ce n'était rien, tous ces dossiers classés, sa bibliothèque envahie, ses tiroirs pleins à éclater, et le siège de la *Confédération fraternelle* qu'on allait être forcé de transférer (pour agrandissement et par économie aussi) de l'avenue Matignon, quartier riche, jusqu'au boulevard Saint-Marcel, quartier presque populaire? Et le souvenir de tant d'années qu'il avait derrière lui, déjà, de trente-quatre à quarante-huit, toutes consacrées à ce que son président, M. Lesaffre, appelait « promouvoir des organisations stables sur le terrain de l'idée sociale catholique » et l'annuaire, à peine imprimé, avec un Sacré-Cœur sur la couverture? et les conseils d'usine, les pensions de famille pour jeunes apprenties, les prêts d'honneur aux bons sujets, les cercles d'études, les écoles maternelles, les sociétés de musique et de tir à l'arc? A Fletinghem, justement, tenez, il avait présidé le dernier concours, le 11 novembre, jour de fête patriotique; il faisait rudement beau, oui, un soleil inespéré... Il revoyait le père Fruleux, et le père Gantois, et même le débitant Deloos soulever devant lui leurs casquettes; il entendait encore le brouhaha de la foule, les ronflements de la fanfare, qui fut couverte, à 14 h. 21, par le sifflet perçant du train qui vient de Bailleul. Cela faisait plaisir à voir, et cela lui rappelait encore...

Il s'aperçut que ses visions se dissipaient, et qu'il avait regardé fixement la carafe, en méditant ces idées et ces souvenirs, d'un air probablement un peu sot. Il se secoua, se leva.

Il but debout un dernier grand verre d'eau; à ce moment, sa femme revint dans la salle à manger, avec son chapeau, son grand manteau de poulain lustré. Elle avait mis sa chaîne et sa croix d'or à son cou, sur son corsage noir. — Ah oui! la neuvaine!...

***

Elle descendit lentement les marches, appuyée à la rampe, sans mot dire. Dans la rue Monge le froid avait diminué, les trottoirs luisaient doucement. Ils se prirent le bras. Georges Beaucamp sentait contre son coude la molle poitrine d'Alice, et son pas s'accordait à cette démarche lourde et dolente qu'elle avait adoptée. Il aurait voulu la plaindre, ou s'inquiéter tout haut. Mais il n'en avait pas le courage puisqu'elle avait celui de ne rien dire. A la fin elle soupira pourtant :

— Nous avons l'air d'un bien vieux couple, n'est-ce pas, mon pauvre Georges?

— Mais non, — dit-il, — la rue monte très dur.

Ils avaient tourné en effet dans des ruelles qui s'enchevêtraient sous le Panthéon, et où régnait beaucoup de liesse et de crapule. Des charcuteries gardaient leur air de fête, avec des guirlandes de saucissons. Dans un bal musette gardé par deux agents, tremblotaient et chevrotaient des accordéons, des batteries de grelots : des gosses crasseux s'amassaient à la porte de ce lieu de délices, dont on ne voyait que les plafonds ornés de papier découpé, derrière un paravent multicolore. Au loin grésillait déjà l'aigre sonnerie d'un cinéma.

Sous les porches on entrevoyait des courettes obscures, des bouts d'escaliers où mourait un quinquet, avec les houppelandes amoncelées d'une famille de fourreurs juifs. Dans une baraque en bois blindée de tôle et de rouille, des Russes jouaient aux échecs, sous la bougie : l'un d'eux avait une barbe vénérable de patriarche et tenait une fille blonde par la taille. Plus loin, sur un perron obscur, des Arabes malingres, toussotants, échangeaient des cris gutturaux. Un petit restaurant chinois, pavoisé d'inscriptions verticales, exhalait

une odeur de cuisine à l'ail. Une auto gigantesque, vernie et nickelée, pourvue d'un chauffeur nègre, stationnait devant un assommoir embué au pied d'un hôtel borgne. On reconnaissait quelques Français, rapetasseurs cloîtrés dans une échoppe comme des rats dans une souche morte, infimes épiciers qui lisaient un journal auvergnat derrière leur étalage de poupée, concierges solides qui vidaient leurs poubelles au ruisseau et rentraient en geignant, en haletant, dans une caverne. La boue reflétait les lumières presque aussi bien qu'une eau pure. Des coups de sifflets, des engueulades traînardes, des rires moroses faisaient la seule voix de cette foule misérable. Et madame Beaucamp murmura avec tristesse :

— Que de sales gens, tout de même!

Elle avait dit cela avec l'accent du Nord; et, s'en apercevant, sourit vaguement. Mais c'est vrai que le couple de bourgeois serrés l'un contre l'autre qui s'acheminaient sur la colline sainte, pour aller entendre un office, aurait paru, qui sait? paraissait à lui-même, représenter une espèce étrange, une race ennemie. Alice Beaucamp savait bien que dans ces maisons, dans ces boutiques, il n'y avait peut-être pas une âme à sauver. Et au surplus pas un corps à guérir. Ces gens-là n'auraient échangé leurs maladies, leur misère, leur vie bestiale, ignorante et satisfaite, contre aucune servitude. Dieu était bien loin, bien haut! et que peuvent les vertueux, les privilégiés, contre la jalousie de leurs frères?

Georges Beaucamp, lui, pensait plus prosaïquement : « Je me donne encore huit jours. Si Alice ne va pas mieux de lundi en huit, je l'amènerai de force chez le docteur Lebrun qui, paraît-il, est ennemi des opérations, et qui ne la terrorisera pas. Elle est bien courageuse pourtant. Trop. Beaucoup trop... Demain elle sera sur pied à sept heures... Pour moi, il ne faudra pas que j'oublie à la maison le rapport annuel de la Chambre syndicale des amidons, dextrines et glucoses... Et puis que je vérifie si les nouveaux registres de comptabilité ont tous leurs paraphes.

Il regardait sans le voir le spectacle de la rue que sa femme voyait sans le regarder. Il se sentait fort, et malgré tout confiant, parce qu'elle s'appuyait sur lui comme sur un protec-

teur. Il passa devant une boutique aux volets clos, à demi en sous-sol, et qui avait été transformée en petite synagogue, puis devant un éventaire de fruits somptueux, rutilants, sous des lampes à carbure qui brasillaient. Une vieille femme traînait un seau en s'éloignant de la fontaine qui orne un carrefour montueux. Des fillettes se promenaient bras dessus bras dessous, avec des garnements en chandail; ils portaient en bandoulière des pneumatiques d'un rose écorché et chantaient à voix fière et fausse.

***

... Enfin ils arrivèrent devant l'église, sur la place noire où quelques ombres glissaient à peine. Aussitôt qu'ils eurent poussé les tambours, ils respirèrent un air moite et confiné, et le flot des orgues les enveloppa. Là du moins on ne sentait plus de solitude : une foule compacte, tassée entre les piliers, piétinait devant le buisson de cierges ardents. L'odeur de la cire l'emportait sur celle de l'encens. Les murs étaient peinturlurés, encombrés d'ex-voto, de troncs, d'affiches. Du côté de la châsse, la cohue était impénétrable, mais des mouvements vagues se propageaient jusqu'aux arrivants, car la procession tournait autour de la nef. Il fallut s'arrêter, s'agenouiller sur les dalles, entre deux Italiennes basanées qui avaient jeté un mouchoir sur leur tignasse, et se signaient sans cesse avec leurs gros ongles noirs...

Le cortège parut. Il défilait des fillettes en mousseline, des vieillards en redingote, barrés d'une écharpe bleu de ciel; des bannières de velours, semblables à des insignes d'orphéons passaient sur des têtes chauves. L'une était portée par un personnage en vareuse, et montrait une locomotive brodée; deux ou trois receveuses de tramway, des gymnastes à culotte courte, des garçons pâles déguisés en cowboys, des calicots et des comptables timides marquaient le pas, les bras virilement croisés, en égrenant des chapelets, avant la troupe des prêtres en surplis qui seuls chantaient à tue-tête. Elle précédait le porteur des reliques et un évêque maronite, à barbe frisée, qui oscillait de droite à gauche pour bénir l'assis-

tance et laisser baiser sa bague aux enfants que la foule semblait vomir à ses pieds.

Quand la procession eut tourné, la presse sembla diminuer, la cohue se détendre, mais madame Beaucamp, que son mari releva à grand'peine, tint à pousser jusqu'à la chapelle où, derrière le chœur, gardés par des anges mignards, dorment Pascal et Racine. L'orgue mugissait toujours; en passant par le bas-côté gauche, on pouvait échapper à la foule qui assiégeait sainte Geneviève en flammes, heurtait les béquilles suspendues à la châsse, frôlait la herse brûlante des cierges, sans voir la nef à demi pleine, où des cantiques sombres traînaient de l'autel au jubé, le chœur où un prêtre encensait l'ostensoir, en nasillant au milieu de ses clergeons. Les lampes alternaient des rayons obliques, où jouait la fumée, et l'ombre massive des colonnes. Une douceur nouvelle planait dans ce clair-obscur, tandis que le grouillement des fidèles se traînait encore au ras du sol, près des reliques chamarrées.

Alice priait à genoux sur des ossements rendus à la terre, et qui n'étaient que les restes de grands hommes orgueilleux. Son mari priait aussi, parce qu'il savait des prières; mais ils ne priaient pas ensemble. Les âmes devant Dieu sont à jamais séparées, et chacune d'elles se présente nue et pauvre, dévidant des formules ou suivant des rêveries, implorant de ne pas souffrir, quémandant même pour sa guenille et n'ayant à offrir qu'un peu de confiance et d'abandon pour rançon de ses ambitions et de ses révoltes.

« Pour qui remuent ses lèvres? se dit soudain M. Beaucamp, en regardant sa femme. Pour elle-même? elle est sans reproche; elle est courageuse, elle est bonne... Pour moi? ah! elle sait bien que je n'ai besoin de rien. Je souhaite que la vie continue, et de n'être pas malheureux, à défaut de bonheur. D'ailleurs je suis heureux. Pour les enfants de Bicêtre, dont elle comprend l'argot et dont elle croit avoir la charge?... pour les petites gens que nous avons coudoyés, ces Italiennes crépues, ou même ces étudiants chinois à lunettes d'or, ces tâcherons musulmans, ces échappés de ghettos, des idolâtres, des étrangers, l'espèce inconnue et perdue qui nous entoure?... Pour mon frère Aimé qui s'en fiche bien?... Ah! non, il ne se

peut qu'elle prie pour Aimé, brave garçon, de cette espèce vulgaire que la vie amuse et aveugle mais qui ne vaut pas l'intercession d'une femme comme Alice... Alors pour Jacques?... »

Au nom de son fils, une bouffée de colère lui arriva; car au fond il était un violent et un nerveux, qui domptait sa violence et ses nerfs depuis quarante ans, depuis qu'il avait une vie morale. Et chaque fois qu'il se maîtrisait, avec sagesse et ironie, il lui en restait une vague tristesse.

Alors il s'efforça de penser avec calme, avec douceur, comme eût fait un homme quelconque dans une conjoncture si banale. « Jacques. Jacques? En somme Jacques?... Où est-il, Jacques, en ce moment? Voilà huit jours qu'il ne rentre pas avant minuit de son École d'électricité; il a le droit de déjeuner à Vaugirard. Mais il s'arrange pour dîner Dieu sait où. Il a prétendu qu'il allait à un cours public des Arts et Métiers. Je ne lui donne plus d'argent!... Mais il n'en a jamais eu! Avec quoi mange-t-il? Mange-t-il seulement le soir? ou alors... Et le matin, il repart de si bonne heure, si discrètement qu'il n'y a pas moyen de causer avec lui... Qu'est-ce qu'il nous prépare? Un enfant à qui je me fiais absolument, et qui n'a vraiment pas l'air d'un noceur? Enfin, il faut que jeunesse se passe... »

Il vit arriver dans la suite de ses idées cette formule vulgaire et fit une espèce de grimace — il n'était pas responsable, après tout, des lâchetés qui lui passaient par la tête... Mais penser aussi niaisement quand il s'agissait de s'adresser à Dieu? Il se recueillit, se concentra, et pendant qu'il récitait des mots, d'autres mots, des mots nobles et vagues, il s'aperçut qu'en réalité il ne priait pas. Il était seulement un homme qui fermait les yeux et en marmonnant des syllabes s'arrêtait de réfléchir à lui-même. Mais qui sait? peut-être une preuve de bon vouloir.

Il assista à la bénédiction comme dans un rêve; il s'inclina, se releva; ses sens lui paraissaient amortis; il ne voyait ni n'entendait guère ces choses connues et prévues qui l'entouraient. Il reprit son chapeau à la main, il se redressa — il était redevenu M. Beaucamp, délégué général de la Confédération fraternelle, père de famille, officier de réserve, en chair et en

os; il soutint de nouveau sa femme qui avait l'air de s'arracher avec peine de son recueillement.

Il boutonna son pardessus. Elle croisa son col. Ils heurtèrent des fidèles, entendirent leurs talons sur les dalles. Ils prirent de l'eau bénite, ils sortirent enfin, et se retrouvèrent sur les marches, entre les colonnes torses, souffletés par un vent amer. Des gens s'éloignaient. Une horloge sonna neuf heures. Le Panthéon dormait dans le ciel lourd.

A leurs pieds il y avait de ces mendiants de parvis, doux et geignards, accroupis, qui tenaient boutique de misère, et prélevaient l'impôt. Alice avait coutume de leur faire aumône. Elle s'écarta de son mari, fouilla dans son sac, commença la distribution à la ronde. Et lui, il était déjà en avant, sur le trottoir de la rue Clovis. Une forme s'approcha de lui, balbutiant quelque chose.

A contre-jour, sous un réverbère, il distingua un vieillard misérable, non pas un habitué certes, qui lui disait : « Rendez-moi un petit service, monsieur! » en soulevant une casquette informe.

Il eut un peu d'impatience et se détourna. Le clochard le poursuivit : « Un petit service... Quelque chose pour m'acheter du pain... » Mais, voyant qu'il avait affaire à un bourgeois sérieux et méthodique, il changea de ton. Sa mélopée devint noble.

« Ancien soldat du fort de Vaux, réformé, sortant de l'hôpital... Si vous désirez voir mes papiers... » Il fouilla dans ses hardes, tira une carte usée et la mit sous le nez de M. Beaucamp.

Celui-ci regarda enfin cette barbe grise, cette bouche édentée, et machinalement :

— Quel âge avez-vous donc?

— Quarante-sept ans, — dit la voix de nouveau geignarde.

— Ah!...

M. Beaucamp trouva un billet, le froissa, le mit dans la main sale. Nul merci ne vint. Il pensa dans un éclair : « Je suis idiot, c'était cinquante francs! » Et de hausser les épaules. A ce moment, sa femme revint, reprit son bras. Il songea avec tristesse : « Moi, j'ai quarante-neuf ans, ce vieillard est

mon cadet. Et il n'a pas d'illusion, lui, sur notre âge... »

Au fond de lui, en descendant les ruelles sombres, il sentait comme un remords : la seule faute irréparable, celle d'avoir trop vécu. La soirée paisible, les prières, le baiser qu'Alice échangeait avec lui avant de gagner sa chambre et de s'agenouiller encore sous un crucifix, rien ne rompit ce mauvais charme. Et il eut horreur, pour la première fois, du sommeil qui l'attendait, de la torpeur des justes.

II

— On ne s'entend pas, dans cette boîte! — cria Aimé dans l'oreille de Milou, une oreille rose, sans pendentif, appuyée sur une touffe crêpelée de cheveux blonds.

Milou dit alors, bien polie, et du ton le plus distingué :

— Oui, vous parlez d'un boucan!

Et Viola, la copine, la plus mince, la moins fardée, fit un petit signe de tête, tout en fermant les yeux avec volupté en se laissant bercer dans cette musique qui, paraît-il, n'était pas avouable. Un résonateur gigantesque emplissait les deux salles de hurlements élégiaques; des rimes rudement agréables, *baisers... apaisés... songes... mensonges* sortaient de sa gorge métallique. Le fin diseur roucoulait à son de trompe; on se sentait envie de trémousser des jambes; on avait les paupières qui piquaient, parce qu'on a beau dire, ces choses-là saisissent les femmes.

... Elles étaient assises fort correctement, l'une à droite, l'autre à gauche du monsieur. Vêtues de soie noire, comme deux vraies sœurs, et d'une élégance sobre, irréprochable. Une petite voilette sur leur front; les cols des manteaux qu'elles avaient rejetés en arrière, différaient seuls; l'un en petit-gris, l'autre en vrai castor. Cela n'empêche qu'en voyant entrer les trois personnes au *Clair de lune*, le garçon avait dit : « Tiens, le micheton qui a pris un petit attelage! » Et quand il passait devant elles, il jetait un clin d'œil goguenard aux filles, et il leur disait : vous. La foule qui fumait et buvait dans cet établissement peint en jaune et rouge, inondé de lumière et de bruit, marquait une grande indifférence. Beau-

coup de nègres, d'Espagnols obèses, des gens frisés ou cirés, des élégances excessives, et sur chaque visage d'homme, un grand air de supériorité féline ou brutale. Des filles veillaient par groupe, à des tables sans verres, jouant aux cartes, se levant d'un air inquiet, faisant claquer des portes vitrées, se rasseyant avec lassitude. L'une d'elles observa de loin M. Aimé Beaucamp et murmura sans remuer les lèvres :

— Ça, c'est un veuf de province... Et vise les petites qui sont avec lui : elles se sont mises en demi-deuil.

M. Aimé Beaucamp ne se croyait pas l'aspect provincial, mais l'austérité de sa mise était un effet de ses principes. D'abord il avait à choisir entre le genre lugubre ou le genre rasta; étant très maigre, très grand, noiraud de peau et de moustache, avec les cheveux gris depuis la trentaine, des sourcils épais et un nævus poilu à la joue. En se regardant bien, avec complaisance du reste, il se trouvait des yeux farceurs, bien français, dans un visage d'une gravité castillane. Ses familiers disaient : « C'est embêtant, il a une peau qui fait sale. Il devrait se raser deux fois par jour. »

Dès le second soir, Milou lui avait dit, devant sa générosité et ses bonnes manières :

— On a vu tout de suite que vous étiez quelqu'un de marle.

Dans ses fugues à Paris, il cachait toujours son identité aux demoiselles qu'il prenait pour se distraire. Cette fois-ci, en ayant choisi deux et les ayant promenées toute la semaine, il n'avait même pas montré son auto, que d'ailleurs, il garait en banlieue, à Saint-Ouen, par une vieille coutume, avant de rejoindre en tramway l'hôtel où ses clients devaient pouvoir le trouver. A partir de six heures du soir, il disparaissait aussi de ce domicile honorable, et c'était fini des affaires... Mais il était homme d'habitudes et cherchait des personnes qui eussent bon genre; des artistes sans engagement (qu'elles disaient) ou des mannequins en morte-saison. Il aimait à se faire raconter des histoires de patrons cyniques, de régisseurs salaces; il aimait à plaindre et à consoler, n'étant plus jeune (cet animal de Georges était l'aîné, tout de même, et ne connaissait pas la vie...). Jamais il n'était mieux tombé que sur Milou et Viola, toutes deux la docilité même. Il lui fallait absolument retour-

ner à Lille le lendemain! Elles lui promettaient bien de le revoir à son prochain passage. Elles disaient toutes cela. Mais il était sans exemple que M. Aimé retrouvât dans le même nid ces oiseaux frivoles, et en somme cela attristait les séparations.

... Le mot *amour* tonitrua une dernière fois dans la fumée, roula sous le plafond brillant, et la musique nasillarde s'éteignit, laissant place à des cliquetis, à des chuchotements, aux détonations feutrées de la porte tournante, et à cette phrase :

— Dire qu'on les paie pour vous casser les oreilles!

M. Aimé tira de sa poche deux petits écrins noirs et les posa devant lui.

— Voilà deux souvenirs : chacun pour chacune, — dit-il spirituellement. — Vous pouvez ouvrir. C'est le même petit cadeau pour vous deux, afin que vous restiez bonnes amies.

Elles ne bougèrent pas, puis se récrièrent :

— Est-ce possible? Oh! monsieur, c'est beaucoup trop! Mais vous n'y pensez pas!... Du moment qu'on doit se revoir, allons, voyons!

Il ouvrit lui-même les boîtes et exhiba deux bagues à perle qu'il fit tourner dans ses deux mains poilues. Immédiatement l'attention générale se dirigea vers leur table; et il y eut des commentaires à voix basse. Puis on feignit de ne plus regarder cet homme en noir, qui avait un col trop haut et des moustaches tristes : un vicieux ou un idiot, ou peut-être un type des mœurs? On ne sait jamais.

— C'est des vraies perles? — demanda Milou.

— Japonaises, — dit-il. — Mais tout ce qu'il y a de plus vrai; et pour la qualité du métal, voyez le poinçon. Je suis trop heureux si cette petite chose vous convient.

Elles s'emparèrent de leur lot, et comparèrent sournoisement les objets indiscernables. Il ajouta :

— Pour des femmes comme vous, j'ai voulu quelque chose de simple et distingué.

— Oh! — dirent-elles, — vous êtes un vrai copain!

Elles se penchèrent, l'embrassèrent avec discrétion. Mais il fallait causer, et Viola reprit :

— On dit pourtant qu'un cadeau de perles, ça attire les larmes.

— J'espère bien que non!

— Parbleu! — soupira-t-elle. — Mais, sans charrier, on se souviendra de vous. On n'a pas si souvent affaire à des gens convenables... Alors vous nous pardonnerez si on n'a jamais pu vous dire *tu*? C'était plus fort que moi.

Il baisa le bout de leurs doigts et dit :

— Puisqu'on se sépare, je vous souhaite bonne chance.

— Oh! nous... — dit Viola avec une moue.

— Oui, — ajouta Milou, — qu'est-ce que vous voulez qu'on attende dans la vie?

M. Aimé se sentit rembrunir et tapota sur la table :

— Vous savez, l'existence n'est pas drôle, pour personne. Moi, qui vous parle, j'ai des ennuis à n'en plus finir. Ainsi, je suis propriétaire, dans ma province, en pleine campagne, une cambrouse, si vous voulez...

Les deux femmes prirent aussitôt un air soumis — elles sentirent qu'il allait faire des confidences, de ces confidences intarissables et inintelligibles de bourgeois, sur une maison, sur une famille, des histoires d'une autre planète. Elles regardèrent leurs bagues, et, puisqu'il fallait les payer, elles écoutèrent.

***

Il se sentait à l'aise et pérorait, les mains bien à plat sur la table, les pouces croisés. Il raconta quels malheurs s'attachaient à la possession d'un bien : son jardinier l'avait quitté, juste au moment de mettre deux barriques en bouteilles, du bordeaux : « Dans le Nord, c'est plutôt le bordeaux que nous aimons, comme les Belges. » Et les feuilles d'impôts qui pleuvaient! et la patente d'électricité à remplir pour une compagnie qui exigeait une statistique des lampes, avec un plan de l'installation! Et les assurances qui demandaient toujours un addendum à leur police!

— Oui, c'est des affaires, n'est-ce pas? — dit Milou avec componction.

Et Viola, pour ne pas demeurer en reste :

— Je me doute : le gouvernement, *ils* ne savent pas à qui prendre de la galette.

— Et ce que ça peut être gênant, — poursuivit M. Aimé, — de se trouver en hiver sans personnel domestique! L'an dernier, je me levais trois fois dans la nuit pour rallumer mon poêle, et on m'apportait ma cuisine toute prête. Cela a duré deux mois. Maintenant j'ai trouvé deux servantes polonaises qui obéissent, mais qui couraillent le dimanche avec des garçons de leur pays, et qui boiraient de l'alcool à quatre-vingt-dix, si on ne leur donnait pas de genièvre. Et puis, c'est bien triste, de séjourner seul dans une vaste maison. Je suis garçon, moi, « vieux jeune homme » comme on dit dans le Nord; j'ai hérité cette baraque avec le parc, de ma grand'mère qui m'avait élevé, un peu adopté en somme, et qui me préférait à mes frères. J'y habite par piété pour sa mémoire, mais ce n'est guère commode pour les affaires. Ainsi il faut que je passe dans les bureaux, que je me montre en personne aux usines. Le courrier m'attend souvent sur place. Mon auto (car j'ai une auto) peut se trouver indisponible. Alors, vous vous rendez compte?

— Ça serait bien plus pratique, — fit la compagne de gauche, — d'avoir deux voitures, dans votre situation.

— J'y songe, ma mignonne, — dit M. Aimé; — quand je reviendrai, je te promènerai avec Viola... Je vois que vous avez de la tête, et que vous n'auriez pas de mal à comprendre les choses. Dommage que vous ne soyez pas du métier! vous auriez le goût du commerce.

Elle fit une petite moue. Et comme il recommença à parler des promenades futures, elle murmura : « Cet été, sur la glace... » Puis soudain elle se précipita sous la table, reparut congestionnée, de la sciure aux bras, et haletante :

— Ah! vous ne savez pas? J'avais déjà perdu ma bague! Elle a glissé, alors ça m'a fichu un coup...

— Il faudra surveiller leur calibre, — remarqua M. Aimé gravement, — et les faire mettre à la forme. Je serais bien content de les reporter moi-même au bijoutier, mais je pars demain : il faut que j'arrive avant le Conseil.

— Quel conseil?

— Le Conseil d'administration.

— Eh bien, — dit soudain Milou en s'étirant, — vous les

embrasserez de ma part sur les quatre joues, les membres du Conseil.

Pour montrer que la séance était finie, elle vida le fond de son verre, enduit d'une boisson rosâtre, elle tira sa glace et se refit un cœur sur les lèvres. Puis, tout en offrant sa bouche au miroir, elle demanda :

— Ça n'est pas indiscret de chercher dans quel port de mer vous restez, avec votre jardinier, vos barriques et votre assurance? Loin d'ici, d'abord?

Il fut flatté, non pas inquiet de cette question, et il répliqua :

— A trois cents kilomètres du *Clair de Lune*, tout près de la Belgique. En plein pays aplati, comme nous disions après la guerre, à un quart d'heure d'Armentières; Fletinghem, ça s'appelle, le trou où je vais rentrer.

— Ah! moi, je suis Bretonne, — dit Viola, — et ma copine est de Périgueux, c'est vous dire qu'on n'est pas cousins tous les trois. C'est d'ailleurs malheureux pour nos rentes, à nous autres... Au moins, il y a des gens riches, par chez vous? c'est usinier?

— Des riches et des pauvres, — corrigea-t-il. — Vous pensez bien que tout le monde n'est pas banquier ou directeur d'usine, dans mon Fletinghem. Un drôle de nom! Mais on prononce ainsi...

— Fletinghem! Ah! mais, dites donc, nous connaissons ce nom-là. Moi du moins.

— Non? — s'écria M. Aimé sans allégresse.

— Mais si! — reprit la jeune femme, — c'est comme ça que prononçait une nommée Zizi, la Flamande, qui faisait l'entraîneuse au bar *Igitur*. Je ne la vois plus depuis quelque temps. Mais j'ai assez bavardé avec elle du temps que je descendais toutes les nuits à Montparnasse. Oh! rassurez-vous, on est discret; c'est une fille tout ce qu'il y a de sérieux. Comment s'appelait-elle donc pour de vrai? Laissez que je me rappelle.

Et, bien que Milou la tirât par sa manche, en lui répétant : « T'occupe donc pas, ça n'intéresse personne », elle partit sur cette idée-là. Ce travail d'esprit la ranimait; elle s'était assez ennuyée et guindée depuis deux heures :

— J'y suis : Bertine, Bertine Deloos. J'ai même vu l'ortho-

graphe sur un papier d'engagement qu'elle avait rempli pour une agence. Deloos, ça vous dit quelque chose, monsieur?

— A moi? — dit Aimé Beaucamp, — Rien du tout. Je ne sais même pas si c'est un nom du pays.

Il se leva, laissa de la monnaie sur la table, et voulut prendre le bras de ses deux protégées. Mais les passages étaient étroits pour une sortie si triomphale, et elles n'avaient cure de cette solennité. Ils roulèrent l'un après l'autre dans la porte ronflante. Dehors, ils bousculèrent un couple qui parlait allemand, et un petit homme noir, qui faisait dans un jargon inconnu, des remontrances sévères à une femme émaciée, debout devant lui, avec des yeux de folle. Il pleuvotait. La place Pigalle n'était pas encore parée de tous ses feux, car le ciel était vert tendre, au-dessus des toits biscornus, traînant de longs nuages obliques sur les cheminées.

Viola et Milou se demandaient encore s'il allait les garder jusqu'au dîner. Mais il n'en faisait plus mine. Il leur promit encore de les revoir au printemps, les embrassa précipitamment, sans voir qu'elles détournaient la bouche et se replongeaient déjà dans un univers où il n'existait plus. Après ces tendresses, elles crurent bon cependant de lui serrer la main honnêtement; un peu déçu, il se faufila entre les voitures, pour traverser la place. En plein air, il paraissait un escogriffe sombre, mal habillé, chaussé trop gros, et qui ouvrait son parapluie.

— Qu'est-ce que tu crois que ça vaut, ses bagues? — demanda aussitôt une des abandonnées.

— Dans les deux cents, — répondit l'autre. — C'est tout de même un type assez bien, comme on n'en fait qu'à la campagne... Un vieux jeune homme, qu'il a dit, tu as entendu?

Elles en rirent toutes les deux, mais comme elles devaient se mêler à la foule, elles reprirent un air morose, la vie étant chose dure et sérieuse.

***

M. Aimé Beaucamp avait horreur de la solitude, et dès qu'il se retrouvait dans Paris livré à lui-même, il devait se défendre contre la mélancolie. Mais ces soirs-là — soirs de rup-

ture et de départ — il se donnait l'air faraud d'un homme qui a reconquis la liberté. Il coudoyait les passants avec fierté. Il regardait les femmes au bras des hommes, et pensait : « Moi, j'en quitte deux, et de première qualité. » A mesure qu'il redescendait vers les boulevards, il pensait aussi : « Moi, je viens de Montmartre, je me suis payé des vacances. Je sais me conduire dans la vie et m'amuser. » Mais son plus grand orgueil était de se dire : « Quand on est malin comme moi, on se crée deux existences, qui ne doivent rien l'une à l'autre. »

Brusquement, le nom qu'avait prononcé Milou, le nom de Bertine Deloos reparut dans sa mémoire. Il marchait à grands pas et ralentit... Deloos, c'était sûrement le petit cafetier de Fletinghem, près du passage à niveau, qui avait cinq enfants et dont on disait que la fille avait fait fortune à Paris. Fortune? la noce, tout simplement, — et M. Aimé trouva très drôle de vérifier la corruption universelle. Simplement, c'était ennuyeux que cette personne pût le rencontrer un soir à Paris, dans un lieu de plaisir et le reconnaître. Et puis après? où était le danger? elle avait apparemment d'autres soucis que de cancaner dans son pays natal, si elle y retournait, si elle osait jamais y étaler sa propre honte...

Après tout, qui sait! c'était sans doute une jolie fille. De quoi s'égayer l'imagination; mais, malgré cette idée, il déplaisait à Aimé Beaucamp de voir se rejoindre par hasard ses deux vies, soigneusement séparées.

III

Il était l'habitué comme son père, comme son grand-père, d'un hôtel de la rue Saint-Honoré, qui avait été bâti et aménagé sous le Second Empire et où l'on ne voyait que des Anglais; les bonnes, les portiers et les secrétaires eux-mêmes étaient britanniques, les garçons d'étage et les faquins pouvant passer pour indigènes. Le seul détail moderne qu'on eût ajouté, sur la façade à colonnes corinthiennes, c'était une enseigne lumineuse, où des tubes rouges formaient une couronne sommée du mot *Lancashire*. Dans le salon d'attente, les boiseries cirées, les tentures épaisses, les plantes vertes, les velours

rouges restaient d'époque. Il y avait un *Who's who* de 1905 sur la table; derrière les vitres de la bibliothèque, dont la clé était perdue, des romans à plusieurs tomes, et l'œuvre complet de Gibbon. La cour était vitrée et servait de jardin d'hiver, avec des fauteuils d'osier, des coussins de cretonne et des statuettes de terre cuite aussi décentes que sentimentales.

Plutôt que dans sa chambre, basse et surchauffée, c'est là que M. Beaucamp *junior* aimait à faire sa paperasse et à recevoir; non plus le « vieux jeune homme », mais le représentant de firmes estimées, qui ne traitaient rien que par visites courtoises, lettres bien tournées, et ne recouraient jamais au télégraphe. Fouquenoy et Deburgrave fournissaient les seules savonneries; mais Sénécal-Roussez, dont le sigle s'ornait d'un lion assis sur une navette, fabriquaient tous genres de toiles imperméables, cirées ou goudronnées, moleskines, taupelines, linoléums; treillis et cordats pour bâches, prélarts, capotes, stores, pliants, etc... Ils avaient une succursale dans le Rhône, dont le démarcheur venait justement de mourir, en sorte qu'il fallait inspecter son ancienne clientèle. Auparavant, M. Aimé avait marqué une grande compétence dans les amidons et divers produits de maïs. Plus anciennement encore, dès la fin de la guerre, il avait voyagé pour la corderie et les huiles végétales; il avait un moment travaillé dans l'escompte des dommages de guerre; il prétendait s'intéresser à tout, s'assimiler tout; en fait, il souffrait d'une bougeotte perpétuelle, et, comme ses héritages l'avaient fait riche de sa personne, la vanité commerciale, gratuite à l'égal d'un beau sentiment, le brûlait souvent comme eût fait la simple cupidité.

Il ne boudait pas le travail; il promenait à l'Hôtel Lancashire, peu propice à des occupations illibérales, sa petite machine à écrire, ses carnets et ses collections de catalogues. Il travaillait sans respect-humain dans un coin de la serre, non loin de vieilles dames qui lisaient le *Times* et ne causaient pas plus que leur pékinois ou leur terrier. Il avait une coquetterie d'artiste, surveillant l'impression des notices, la typographie, l'héliogravure, commandant le papier lui-même, et ne prenant jamais de commissions sur ces matériaux nobles. Il lui

arrivait de courir lui-même les imprimeurs et les clicheurs. Il disait parfois à son frère Georges : « Moi, j'étais né pour la propagande et la publicité. Je ne suis pas du genre margoulin ni de l'espèce bureaucrate. » Il mettait son point d'honneur à ne jamais se monter un cabinet de travail. Il pensait que l'homme moderne, et spécialement l'homme libre de préjugés, désireux de rester jeune, ne doit pas souffrir l'apparence des servitudes : bon pour les gens vertueux comme Georges, ou pour les « scribes accroupis ». Lui, il tapait son courrier en chemin de fer, ou dans les cafés, à l'étape lorsqu'il voyageait en auto. Le temps qu'il restait à Fletinghem, hélas! quinze jours par mois, il se promenait ostensiblement dans les rues, l'air oisif et ennuyé, pour qu'on dît de lui : « Voilà le fils Beaucamp qui fait son travail à cinq sous la brouette. C'est un heureux, celui-là! » l'envie étant le seul sentiment qu'il est doux de susciter chez les autres au moment où l'on ne se trouve guère enviable. Et à Paris, dans l'Hôtel Lancashire, l'amusement consistait à passer pour un homme d'affaires très sérieux et très ponctuel, qui ne recevait jamais de dames et lisait la cote à partir de cinq heures du soir...

Bref Aimé Beaucamp se croyait un fin dilettante en jouant les divers rôles de sa vie, avec les comparses de ce petit drame. Mais au fond il mettait un grand sérieux à entretenir sa puérilité; et il travaillait terriblement à se persuader qu'il ne s'ennuyait pas.

Tâche inutile, les veilles de départ. Comme il devait passer au garage dès sept heures du matin, il se décidait ces soirs-là à dîner seul, n'importe où, à se coucher tôt, après avoir payé sa note (où il était convaincu qu'on lui faisait des prix exceptionnels, à titre de vieux client) et avoir acheté une provision d'illustrés galants à emporter au fond de sa province. Dans ce cas-là, il fréquentait un petit glacier de la rue Choiseul, où venaient des commissionnaires en tissus, des gens de sport, et parfois de jeunes femmes à grosses poitrines, modestement vêtues, et qui étaient choristes à l'Opéra-Comique. Il savait d'avance qu'il commanderait, dans cette boîte exiguë où l'on mangeait sans nappe et sans vin, sur des tables de verre, des œufs à l'espagnole, et du parfait praliné. Il se mettait à la place habituelle, où le courant d'air de la porte vous battait les

jambes et d'où il pouvait contempler une vaste mappemonde peinte sur le mur et des gâteaux en carton colorié, alignés sur une étagère. On entendait pétiller la cuisine, le percolateur éblouissant exhaler sa fumée blanche avec un bruit de locomotive, et la caissière appeler les deux serveuses d'une voix suave : Rosette et Virginie... On ne saurait dire si cette perspective d'un décor trop familier enchantait M. Aimé ou le désolait par sa monotonie. Il ne se trouvait déjà plus Parisien, mais il se concevait déjà comme un voyageur, qui connaît les bons coins et utilise son impeccable expérience...

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

ANNÉES DE CRISE, HAUSSE DE MISÈRE...

On a beau être commerçant, on est toujours le client de quelqu'un. Et celui-ci, avant que d'être mon ami, fut longtemps mon client. Il s'appelle Davoine. Il est établi quelque part, là-haut, du côté de Ménilmontant, dans un quartier de lumières, d'accordéons et de marchandes de quatre-saisons. Il y taille, cuit, truffe, sale et débite cet animal dont on dit un peu sommairement qu'il symbolise les laideurs et les bas instincts de l'homme.

En bref, Davoine est charcutier. Il vend du porc comme je vends des titres. Et si jamais je n'eus le plaisir d'approvisionner ma modeste maison dans son magasin, j'eus longtemps l'avantage de guider son choix sur les variétés que la finance moderne offre, par l'intermédiaire de la halle boursière, aux convoitises des capitalistes gourmands.

Pourquoi parler au passé? J'ai aujourd'hui encore pour tâche, parmi tant d'autres, de conseiller ce fidèle suiveur. Car Davoine est un homme pacifique mais curieux, qui a toujours éprouvé le besoin de faire tourner une partie de son capital dans une manière de grande cage où il se familiarise avec des valeurs de toutes dimensions, dont la plus petite a la fragilité d'un oiseau-mouche et la plus grande la puissance d'un tigre.

Joueur? Non pas; il lui manque la passion. Il n'a jamais été enivré par la réussite inattendue, ni accablé par une défaite sournoise. Il ne fait pas corps avec son entreprise spéculative.

Il aime seulement le changement. S'il a perdu, c'est comme tout le monde, ce qui l'a empêché de prendre la chose au tragique. En sorte qu'il continue, malgré la crise, à faire alterner petites déconvenues et modestes bénéfices. Il suit d'ailleurs la partie d'assez près, il vient souvent chez son agent de change. Mais il n'a jamais mis les pieds à la Bourse. Le type, en somme, du bon client moyen. Il existe encore à plus d'exemplaires qu'on ne le croit communément.

***

Au mois de décembre dernier, Davoine passa à la charge vers midi et demi, comme il en avait l'habitude. Il s'était mis dans la tête d'acheter des actions Nestlé. Bien qu'il s'en défendît, un certain nombre de raisons sentimentales se trouvaient à l'origine de sa détermination : la Suisse, les montagnes couvertes de pâturages, le bon lait condensé... Je le prévins aussitôt que le marché de la valeur était extrêmement étroit, que je connaissais mal les réactions du titre et qu'il serait préférable, au bout du compte, qu'il se rendît lui-même à la Bourse pour discuter son ordre avec le spécialiste.

A son attitude, je vis que cette façon de procéder ne lui agréait guère et je reconnus ainsi que la Bourse ne cessait pas d'exercer à la fois une attraction et une répulsion mystérieuses. Davoine ne craignait pas de miser sur un tableau invisible, mais il avait peur de pénétrer dans le temple. Le jeu lui paraissait moins redoutable que l'endroit où il se jouait. C'est puéril; ce n'est pas exceptionnel.

Je ne vis qu'un moyen de vaincre la répugnance de Davoine : je lui offris de l'accompagner. Il accepta d'emblée et nous partîmes vers la Bourse proche. Malgré ma présence, je le devinais un peu nerveux. C'est pourquoi je lui dis :

— Nous rentrerons dans la Bourse par derrière, par la rue Notre-Dame-des-Victoires. C'est plus commode. On n'a pas à subir la bousculade du péristyle.

Je crois qu'il conçut quelque orgueil de cette tactique, persuadé qu'il pénétrait déjà dans le lieu fabuleux par une ouverture plus ou moins secrète. Je me gardais bien de lui enlever une illusion qu'il n'eut qu'une, peut-être deux minutes

pour savourer, car nous nous rendions directement au groupe où se négocie le Nestlé; et Davoine, tout à son affaire, ne remarqua rien du spectacle offert à ses yeux.

Il n'en alla pas de même quelques instants plus tard. L'affaire étant conclue, nous nous éloignâmes sans hâte, presque au hasard des chemins qui s'ouvraient devant nous dans la foule, sur notre droite, sur notre gauche. Sans appuyer une seule fois mon regard, je parcourus les tableaux suspendus sur lesquels les chiffres mobiles forment une tapisserie toujours mouvante; sans paraître y prendre garde, je prêtai l'oreille aux propos échangés sur notre passage; je serrai quelques mains. Puis je dis à Davoine :

— Pas fameuse, la séance.

— Vous croyez? Les quelques cours que j'ai aperçus se tiennent cependant assez bien par rapport à ceux de la veille.

— Il ne s'agit pas seulement des cours.

— Alors, à quoi voyez-vous cela?

— Oh! il y a à peine besoin de voir. Tout de suite, en entrant ici, je l'ai senti. Il y a l'ambiance, l'atmosphère. Une sorte d'odeur flotte dans ce lieu, qui n'est pas celle du tabac et de la poussière, mais l'odeur de la hausse, de la baisse, de l'enthousiasme, de l'indifférence ou du découragement. Une odeur indéfinissable, qui est comme l'émanation de ce que souhaitent, redoutent ou regrettent tous ces figurants.

Davoine respira fortement; avec franchise, il déclara ne rien remarquer.

— Bien sûr, — lui répondis-je, — il faut une grande habitude. Mais si vous veniez souvent à la Bourse, vous finiriez par acquérir le nez du boursier. Et vous diriez, en poussant la porte : ça sent bon ou ça sent mauvais.

Un faible soleil s'épandait par la vaste verrière, faisant une pâle clarté qui demeurait là-haut, comme blottie contre les vitres froides. Au-dessous s'effilochait un grand nuage bleu et malsain, composé par la fumée d'un millier de cigares. Des lampadaires électriques brillaient un peu partout, accentuant cette impression de faux jour à laquelle je n'ai jamais pu m'accoutumer.

Pour permettre à Davoine de s'y reconnaître s'il venait seul, je lui montrai d'abord la Corbeille et surtout un point fixe sur le pourtour de cette Corbeille, l'endroit où se tient celui qu'on appelle le « fondé de barre » et qui, entouré de quelques collaborateurs, représente la charge dont Davoine est client. Puis je lui enseignai encore les groupes à terme, les groupes au comptant, le groupe des Rentes, dominé par un tableau azuré, constellé de chiffres d'ébène. Davoine voulait explorer également les ailes du bâtiment.

— C'est le domaine des banquiers, vous n'avez rien à faire de ce côté-là, — objectai-je en riant.

Il n'insista pas. Mais je le vis songeur. Il regardait alentour avec une expression étonnée, et portait de temps à autre ses regards au plafond, dans la direction des peintures à demi effacées qu'on y voit encore. Il se décida enfin à confesser sa surprise :

— Vraiment, je ne me représentais pas la Bourse sous cet aspect. D'après mes lectures, ce que j'en ai entendu dire, ce que j'imaginais moi-même, je croyais découvrir un endroit fiévreux, agité, avec des gens anxieux courant dans tous les sens ou se démenant avec frénésie. Je m'attendais à recevoir une impression de violence, de paroxysme. Je me disais : si j'allais là-bas, je m'affolerais certainement dans cette foule en délire. Et je me trouve dans un endroit presque paisible. Il y a du monde, mais sans excès. La plupart des gens restent en place ou discutent tranquillement; certains lisent leur journal. On y viendrait pour se reposer.

Le fait est que la réunion se déroulait dans un calme absolu. Un brouhaha confus faisait toile de fond sur laquelle se détachaient des voix isolées proclamant quelques offres plutôt minces. Puis, tout à coup, une grande clameur s'élevait, ne rimant à rien, poussée qu'elle était par les commis d'agent de change désœuvrés.

— Séance de crise, mon vieux Davoine. Vous savez aussi bien que moi que ça dure depuis quatre ans. On attend un miracle qui ne peut naturellement pas se produire. Et nous ignorons combien de temps il faudra patienter encore.

— Toutes les séances ne doivent pas être aussi creuses que celle-ci?

— Non. De temps à autre survient un événement grave qui bouleverse les perspectives établies et qui provoque une certaine agitation sur le marché. Accès de fièvre, éruption subite. Quelques jours plus tard, rien ne subsiste. La Bourse retombe dans une lourde somnolence.

— C'est curieux comme on peut se tromper.

— Vous ne vous trompez pas autant que vous le croyez. Par définition, la Bourse est spéculation, impatience, nervosité. Si vous étiez passé ici voici plusieurs années, vous auriez constaté que tous ces éléments existaient et se manifestaient à un degré qui dépassait tout ce que vous pouvez concevoir. Nous avons été à bout de course, puis nous sommes revenus au point de départ. C'est le grand écart.

A ce moment-là, un margoulin qui avait saisi le sens de notre conversation s'y mêla familièrement, à la mode du palais Brongniart.

— Songez, monsieur, — dit-il à Davoine, — qu'en 1928, le Parquet a reçu jusqu'à 700 000 ordres dans une journée et le Péristyle plus de deux millions.

Davoine ne put s'empêcher d'avoir un léger sursaut.

— Là où nous sommes, — poursuivait l'inconnu, — on s'écrasait, on se battait. Tout le monde avait sa partie à jouer, et le drame était que le temps manquait pour la jouer. J'ai vu des gens pleurer, non parce qu'ils perdaient, mais parce qu'ils ne trouvaient pas le moyen de faire parvenir leurs instructions à leur agent de change ou coulissier et que la fortune leur glissait ainsi entre les doigts. Dame, aujourd'hui, c'est différent.

Je passai mon bras sous celui de Davoine et l'entraînai un peu plus loin :

— Si nous l'écoutons, nous en aurons pour l'après-midi. Les années 1926-1928 ont laissé une nostalgie au cœur de tous ces vieux impénitents. On vous en parlera souvent. D'ailleurs, on ne peut comprendre la Bourse d'à présent que si on la compare à ce qu'elle fut au temps de la prospérité.

Davoine consulta sa montre, ce qui fit que je regardai à mon tour l'horloge du premier étage. Deux heures et demie allaient sonner.

— On va faire les derniers cours. Vous aurez une idée de ce

que peut donner la Bourse dans les périodes de déchaînement.

La cloche se mit à tinter, mais ses ultimes battements se perdirent dans le vacarme soudain suscité. Toutes les voix jaillissaient avec une étrange sonorité volontaire. On eût dit une immense et incohérente supplication, chacun étant décidé à obtenir coûte que coûte satisfaction. Les bras se détendaient pour répéter une manière d'incorrect salut fasciste.

— C'était comme ça tout le temps? — me cria Davoine dans l'oreille.

— Oui, — répondis-je simplement.

Spectacle intense et bref. Cinq minutes plus tard, la représentation était terminée. Je sortis avec Davoine qui me dit :

— Je reviendrai peut-être après-demain pour voir ce que fait le Nestlé.

***

Lorsque j'eus quitté mon ami, je me remémorai ses réflexions. Bien souvent, depuis que je suis dans le métier, j'ai piloté des gens à la Bourse. Ils étaient généralement impressionnés par la turbulence qui y régnait. Puis, avec les années de crise, ces explorations étaient devenues plus rares. Mais c'était tout de même la première fois qu'un visiteur n'ayant jamais pénétré au Parquet témoignait, lors de sa prise de contact avec le marché, d'un sentiment de surprise devant une action au rythme si lent, si indécis. Le fait me parut significatif. Et je réalisai mieux à quel point la Bourse était devenue débile, tant il est vrai que l'accoutumance finit par donner à nos déboires une apparence familière.

Je pensais que Davoine ne se dérangerait pas, le surlendemain, pour surveiller la cote du Nestlé. Je me trompais. Dès le lendemain, il était dans le coin où je l'avais mené la veille. Il me déclara qu'il voulait, n'ayant rien de mieux à faire, apprendre à saisir l'ambiance du marché. Je le louai de sa bonne volonté.

Je vis bien qu'il s'était, lui aussi, livré à certaines appréciations, à certaines comparaisons. Au fond, quelque chose le chiffonnait et il fut incapable d'en faire longtemps mystère.

— Écoutez, mon vieux, — dit-il, — je voudrais que vous

me donniez une explication. Pourquoi y a-t-il une crise boursière?

Il devina le geste que je me préparais à ébaucher et se hâta d'ajouter :

— Oui, oui, je sais que vous allez répondre : il y a crise à la Bourse comme partout ailleurs. Mais la crise générale est formée d'une multitude de crises particulières. Et il doit être possible de définir la crise boursière en restant sur le terrain boursier.

— Naturellement. Mais mon exposé sera à la fois long, compliqué et sommaire. Il n'y a pas moyen de faire autrement. En ceci comme en beaucoup d'autres choses, il faut remonter à vingt années en arrière et prendre la guerre comme point de départ. Durant les hostilités a été consommée une destruction insensée de matériel, correspondant à une destruction de richesses. Lorsque la paix fut conclue, par un réflexe presque instinctif et qui était le mouvement même de la vie, on s'appliqua à remplacer les cellules brûlées, à reconstituer les tissus déchirés. Les progrès de la technique aidant, on réussit au delà de toute espérance. Dès 1920, on se mit à aller un peu vite et la brève crise de 1921 nous en avertit. Mais l'élan était trop puissant, le champ des possibilités trop vaste; on repartit de l'avant, on se remit à « réparer » avec une ardeur renouvelée. Toute cette activité créait une circulation intense de capitaux, stimulait l'esprit d'entreprise, assurait aux Sociétés existantes de copieux bénéfices incitant celles-ci à développer leur effort et engageant à la formation d'affaires nouvelles.

» Cependant, si l'industrie privée était prospère, l'État continuait à porter le fardeau d'une dette fabuleuse contractée pendant la guerre et qui ne cessait de s'accroître par les charges mêmes qu'elle imposait.

» Le danger était là beaucoup plus que dans les excès d'une spéculation qui demeurait encore le fait d'un élément professionnel. Aussi, en 1924, un signe fit-il son apparition (car il y a toujours un signe). Le Crédit National émit un emprunt qui ne fut qu'à moitié souscrit. Le crédit public était mis en doute. La monnaie tremblait sur sa base. »

Davoine donnait déjà des marques d'impatience.

— Tout cela est archi-connu, — fit-il. — Vous me racontez de l'histoire ancienne.

— Je vous ai prévenu. Si nous ne suivons pas un ordre logique, vous ne comprendrez pas la Bourse actuelle.

— Ne vous fâchez pas et continuez, — conclut Davoine, soudain calmé.

— Le destin tragique de la monnaie, entendez-vous, cela touchait tout le monde : le coiffeur, le chauffeur de taxi, le fonctionnaire, l'artiste, le concierge, l'ouvrier et le ... rentier. Aussi tout le monde chercha-t-il un refuge sur les valeurs étrangères, puisque personne sur cette terre n'aurait alors songé à discuter la solidité du sterling ou du dollar. On se dirigea également vers les valeurs « réelles », vers les titres représentant une parcelle d'activité constante et qui ne pouvait s'avilir. C'est vraiment à partir de ce moment-là que la valeur mobilière se démocratisa, entra dans le grand, moyen et petit public.

» A mesure que la livre s'appréciait par rapport à un franc toujours plus exsangue, l'imprégnation se révélait plus sensible. A la ville et dans les campagnes, chez le capitaliste comme dans l'humble foyer, on fuyait devant le risque monétaire. Qui ne possédait son action Rio Tinto ou son dixième Royal Dutch? En même temps, la rente, les obligations devenaient invendables.

» Vous me suivez bien, n'est-ce pas? Nous en sommes à la période d'inflation où la foule acquiert le sens spéculatif et, par son irruption sur le marché, morcelle à l'infini le bloc mobilier; la vogue étant avant tout aux valeurs étrangères. Là-dessus survient le redressement miraculeux opéré par Poincaré. La loi de stabilisation met un terme aux vagabondages du franc et limite enfin cette multiplication mortelle des billets qui étaient en passe de tomber au rang des assignats.

» Mais cesse-t-on de spéculer pour autant? Non pas. Le démon du jeu habite désormais des gens qui y étaient venus simplement pour trouver un refuge. Ils s'écartent des valeurs étrangères et se ruent sur les valeurs françaises, les valeurs coloniales. En quelques mois, la hausse des meilleurs titres les capitalise à 2 0/0. Les grands animateurs donnent tout leur effort. Ils poussent les affaires anciennes au pinacle et,

pour satisfaire les appétits du public, en créent follement de nouvelles. L'inflation monétaire est terminée, mais l'inflation du papier continue. Et ainsi se constitue peu à peu une énorme masse de papier. Une masse pétillante comme la mousse du champagne. Une masse légère à porter, parce que vivante et reposant sur les épaules de tout un peuple.

» Nous arrivons aux années 1928-1929. Coup sur coup, les signes réapparaissent dans le ciel trop clair. Tel Icare, Lœwenstein est précipité dans la Manche du haut de son avion. Et ses valeurs, répandues dans le monde entier, perdent quinze milliards en une journée. Kreuger se suicide. Pacquement est arrêté.

» Le charme est rompu. C'est l'effondrement brutal pour commencer, lent et progressif ensuite, mais implacable. Chacun, se défend, puis s'abandonne. Parce que la surproduction engendrée par le développement inconsidéré des moyens de création provoque une crise économique restreignant singulièrement les bénéfices des Sociétés. Parce que la stabilisation du franc a exigé l'application d'un système fiscal tellement virulent qu'il étouffe l'élément créateur. Parce que l'usure et la voracité du personnel politique provoquent le déficit budgétaire et inclinent déjà à la thésaurisation. Parce que les nations cessent de croire à la suave paix.

— Si je comprends bien, le coiffeur, le chauffeur de taxi, l'artiste, l'ouvrier ont vendu leurs valeurs et se sont éloignés de la Bourse sans espoir de retour.

— Non, ce n'est pas tout à fait cela. Les petites gens n'ont pas vendu toutes leurs valeurs. Car il était au-dessus de leurs forces de consacrer des pertes atteignant 75 à 80 p. 100 du capital engagé. Ils ont laissé leurs titres en portefeuille en se disant qu'ils attendraient des jours meilleurs. Ils ont jugé que, la Bourse les ayant trahis, c'était à elle à faire le premier pas. En sorte qu'aujourd'hui, la situation est exactement la suivante : *la masse énorme de papier existe toujours. Elle reste divisée à l'infini. Mais au lieu d'être une masse vivante, active, frémissante, à laquelle chacun communiquait sa chaleur et son souffle, elle est devenue une masse froide, inerte, morte dans la plupart de ses parties. Une masse qui est jetée sur le marché comme un manteau de tourbe.*

» *A différentes reprises, les dirigeants du marché ont tenté de soulever cette masse. Mais, en dépit de leur puissance, que pouvaient leurs efforts? Rien. Ils ont gagné quelques centimètres. Puis la masse est retombée, plus pesante et opprimante que jamais.*

» *Soulever la masse, voilà, sur le plan strictement boursier, le fond du problème.* »

Je vis que Davoine avait compris; je n'en tirai nul orgueil. Cependant, alors que je n'y comptais plus, il formula une objection sérieuse :

— Avant la guerre, la Bourse n'était composée pour ainsi dire que de professionnels. L'état de choses actuel est peut-être normal?

— Vous n'êtes pas le premier à avancer cette opinion. Mais on ne revient pas en arrière. Aujourd'hui, on ne peut rien faire sans le concours de M. Tout-le-Monde.

— Un réveil de l'esprit spéculatif semble donc souhaitable.

— Dans la mesure où il correspondrait à un réveil de l'esprit d'entreprise, d'initiative, de libre critique aussi.

— Et qu'est-ce qui déterminerait ce renouveau d'activité?

— Difficile à dire, on a essayé tous les moyens, sans succès.

— Une opération monétaire? — hasarda alors Davoine, trahissant son idée de derrière la tête.

— Nul ne le sait, — répliquai-je prudemment.

***

Comme à l'accoutumée, Davoine se lassa vite de Nestlé. Il reporta ses capitaux et sa sollicitude sur les obligations de la Caisse Autonome, en attendant mieux, avoua-t-il sans vergogne.

Il venait maintenant à la Bourse avec une régularité qui eût honoré un homme de métier. Mais c'est toujours ainsi, on ne fait vraiment bien que ce qu'on fait pour le plaisir.

Quand je le rejoignais, il s'empressait de me donner la tendance pour me montrer qu'il réalisait des progrès dans l'art de saisir l'ambiance. A la vérité, je le soupçonnais de tricher un peu et de se renseigner avant mon arrivée.

Un jour, je le trouvai dans un état de vive agitation, à l'unis-

son avec un marché soudain haletant et houleux. Il tendit le bras dans la direction du tableau des Rentes et gémit :

— On est vraiment mauvais aujourd'hui. Tout f... le camp. Les Rentes baissent presque de deux points. La Caisse Autonome lâche vingt-cinq francs.

— Que se passe-t-il? — fis-je en souriant malgré moi.

— On dit qu'au conseil des ministres de ce matin, le ministre de l'Intérieur s'est empoigné avec son collègue de la Justice à propos des scandales en cours. Une crise ministérielle est imminente.

— Qui dit cela?

Davoine fit un geste circulaire.

— Tout le monde.

— Et qui vous prouve que ce soit vrai?

— Il n'y a pas de fumée sans feu.

— Je pourrais vous répondre qu'il y a parfois du feu sans fumée. Mais vous n'en seriez pas plus avancé. Si j'ai un conseil à vous donner, à vous qui vous trouvez en ce moment dans le tourbillon, c'est de ne pas céder à vos impulsions. Je vous disais l'autre jour que les dirigeants du marché s'évertuaient en vain à soulever l'énorme carapace de papier qui étreint la Bourse. Eh bien, s'il est difficile, sinon impossible d'y parvenir, il est beaucoup plus aisé de se laisser tomber sur ce pesant couvercle et d'écraser un peu plus le marché.

— Vous voulez entendre qu'il est plus commode d'être vendeur qu'acheteur?

— Depuis de nombreux mois, incontestablement. Comparez l'importance de la position acheteur et celle de la position vendeur, vous constaterez que la seconde atteint 20 ou 25 p. 100 de la première. C'est beaucoup. Ce n'est pas tout. Car les vendeurs possèdent par surcroît une certitude, une conviction dont les acheteurs apparaissent singulièrement démunis. Les vendeurs ont la souplesse du serpent et l'insistance du moustique. Ils nous harcèlent, nous sucent. Ils sont infatigables, alors que la lassitude et la crainte du lendemain nous paralysent.

— Il y a toujours eu des vendeurs à découvert.

— Naturellement. Ils sont même indispensables. Mais ils ne se sont jamais manifestés avec une telle liberté, une telle

continuité. Eux seuls ont vraiment connu de belles périodes depuis soixante mois. Il leur a suffi d'exploiter les circonstances ou de montrer quelque imagination lorsque celles-ci faisaient défaut.

— Vous tenez décidément à ce que ma nouvelle soit une pure invention.

— Peut-être est-elle vraie? peut-être est-elle fausse? Nous l'apprendrons ce soir, demain ou... jamais. Mais une chose ne peut être mise en doute : c'est que les faux bruits constituent l'arme la plus efficace du découvert. Aussi ne se privent-ils pas d'en user.

Autour de nous, l'agitation, qui était un peu tombée, reprenait de plus belle. Manifestement, une intervention se produisait sur divers points de la cote et rencontrait la résistance la plus vive de la part des vendeurs. Le tumulte allait sans cesse grandissant.

— Dans l'état de langueur où elle se trouve, la Bourse est comme un grand tambour vide, — repris-je. — Écoutez le grondement mille fois répercuté qu'y fait votre fameuse information.

Davoine se fâcha tout net.

— Enfin, — s'écria-t-il, — elle n'a rien d'invraisemblable, cette information.

— Dix fois, vingt fois moins croyable, elle ferait autant de potin. Que voulez-vous, mon cher, nous vivons une époque qui aura tout vu. Alors, quand on nous murmure quelque bourde, nous disons : pourquoi pas? Et nous agissons comme si tout était toujours vrai.

— En tout cas, ça fait un peu d'animation, — nota Davoine qui commençait à ne plus savoir que penser.

Deux heures plus tard, la rumeur qui avait troublé le marché était officiellement démentie. Et, en fin de soirée, on apprit que le commissaire spécial de la Bourse était déplacé pour n'avoir pas avisé immédiatement ses supérieurs de l'offensive menée contre le « crédit public ».

Davoine fut d'ailleurs tout surpris d'apprendre l'existence dudit commissaire spécial.

— C'est un monsieur qui fait peu parler de lui, — répondis-je. — Son poste était considéré comme de tout repos. Mais

si assurer la police de la Bourse consiste désormais à dépister les faux bruits, la tâche du successeur sera plutôt malaisée.

— Il faudrait d'abord pouvoir apprécier si la rumeur est fausse ou fondée.

— Voilà le problème. En principe, la rumeur est fausse quand elle est suivie d'un démenti. Mais au démenti succède fréquemment la confirmation de fait de la rumeur. En sorte qu'on ne sait jamais où est la vérité. Ainsi, quand on parle d'un emprunt d'État, l'aisance de la Trésorerie est aussitôt proclamée. Seulement, huit jours plus tard, l'émission est réalisée. Je comprends que le découvert demeure audacieux.

» Sur le groupe des rentes, les centimes s'ajoutaient aux centimes. Certains fonds avaient déjà regagné un point. L'alerte était passée.

— On rebondit bien, — constata Davoine.

— Et avec des chiffres importants, — complétai-je. — Ce groupe des rentes est vraiment le seul où l'on travaille largement. A lui seul, il fait autant de volumes que tous les autres réunis. C'est là une chose curieuse, quand on y réfléchit quelque peu. En 1926, le marché des rentes était complètement bloqué; il fallait plusieurs jours pour vendre une quantité minime de 3 p. 100 ou de 5 p. 100. Aujourd'hui, c'est tout le contraire; on dirait que le restant de vie qui anime encore le marché s'est réfugié dans cet enclos. Et cependant, hier comme demain, le problème essentiel demeure le crédit de l'État. Mais les choses ne se répètent jamais de la même manière. C'est ce qui est si déroutant.

— A quoi tient, selon vous, cette différence?

— En 1926, on fuyait devant la monnaie. En ces premiers mois de l'année 1935, la monnaie étant stable, il n'y a aucun motif de fuir devant elle, ni, par conséquent, devant les rentes. D'autre part, la spéculation ne trouve plus à s'exercer sur des valeurs sans courtisans et sans adversaires. Elle cherche un champ large, ouvert. Et comme le crédit de l'État est toujours discuté, elle fait ses dents sur cette matière infinie, elle s'enfonce dans cette masse profonde.

— La logique même.

— Revenons encore en arrière. Du temps de la prospérité, lorsqu'une société procédait à une augmentation de capital,

on s'en félicitait. C'était le signe d'une vitalité exigeant des ressources nouvelles et qui deviendraient rapidement productive. Présentement, on raisonne à l'inverse. Toute société en quête d'argent frais est considérée comme suspecte. La Bourse s'en éloigne avec terreur. A telles enseignes que les sociétés ont presque complètement renoncé à créer du titre. Mais lui, l'État, continue à grossir sa dette, à pomper les disponibilités qui se hasardent sur le marché. Par rapport au rétrécissement général, cet organe-là apparaît monstrueusement hypertrophié. Et puis l'État se mêle de tant de choses.

— Tout à l'heure, il y avait quelqu'un qui disait que le budget tuerait le franc.

— C'est une hypothèse, ce n'est pas encore un fait. Mais il est certain que le danger réside de ce côté. Pour l'instant, un point est acquis : la spéculation ne trouve vraiment ses aises que sur les rentes. Elle y joue d'ailleurs aussi bien la hausse que la baisse. Quand on a envisagé de mettre en œuvre une politique d'abaissement du loyer de l'argent qui supposait le relèvement des rentes, on a vu se former aussitôt des syndicats qui misaient sur ce tableau.

— Vous avez dû recevoir des ordres de tous les coins de la France?

— Oui, mon cher. Et pour le moins autant de l'étranger. Les syndicats sur la rente ont remplacé les syndicats sur la Huanchaca ou le Boléo.

***

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis le premier passage de Davoine à la Bourse que je remarquais un changement insensible dans son attitude. Il attachait maintenant de l'importance à des événements qui le laissaient autrefois indifférent. Comme nous tous, il établissait entre certains ordres de faits des rapports auxquels il n'eût pas songé auparavant. Son esprit concevait peut-être plus d'idées fausses, mais il devenait aussi plus agile, plus curieux. Il était en train d'acquérir une manière de culture. C'est là, même et surtout en période de crise, un des mérites de la Bourse : elle oblige ceux qui sacrifient à la déesse inconstante une modeste universalité.

Davoine, qui avait suivi jusqu'alors d'œil distrait les évolutions des devises étrangères, réalisait enfin ce que représentait dans la vie quotidienne du capital les fluctuations du sterling, du dollar ou de telle monnaie-or.

Entendant parler de ce qui survenait sur le marché des changes, il éprouva le besoin impérieux d'y aller voir, de toucher le phénomène du doigt.

Nous gravîmes donc l'escalier de l'arbitrage. En haut, la salle de l'arbitrage proprement dite, avec les téléphones que des fils directs relient à Londres, Genève, Bruxelles, Amsterdam, et la salle des changes. Les cambistes sont là, carnet en mains, devant le petit tableau où s'inscrivent les cours des monnaies. Ici, on calcule beaucoup. Comparé à la fourmilière d'en bas, l'endroit est presque recueilli. Davoine en fit la remarque.

— Qu'auriez-vous dit si vous étiez passé ici dans les années qui se sont intercalées entre la stabilisation du franc et l'abandon de l'étalon-or par la Grande-Bretagne, lui répondis-je. On se serait cru dans un désert. Ou plus exactement dans un cimetière, car les gens que leur profession obligeait à se tenir encore dans ce lieu ressemblaient à des fantômes. Durant le temps de la dégringolade du franc, ils avaient été les rois du marché. Mais une fois toutes les monnaies immobiles, accrochées à l'or, ils étaient quasi voués au néant.

— Ça a dû changer avec l'aventure de la livre sterling?

— Il ne pouvait en être autrement. Le renoncement anglais a ouvert une nouvelle période d'agitation cambiste, qui a trouvé un aliment frais avec la dévaluation du dollar. D'autant plus que les décisions des dirigeants britanniques et américains ont entraîné l'avilissement de quantités de monnaies secondaires. On continue avec les attaques contre le bloc-or, suscitées par la faiblesse d'un Belga qui a dû sacrifier à son tour à la dévaluation pour sauver ses banques. Le florin, le franc suisse sont visés.

— Sous certains rapports, la situation des cambistes doit approcher ce qu'elle était en 1926. Au lieu de compter avec un franc instable, ils ont affaire à des devises étrangères errantes. Pour eux, n'est-ce pas la même chose?

— Je vous l'ai déjà dit : ce n'est jamais la même chose.

En 1926, le franc seul se déplaçait par rapport à un ensemble de monnaies stables. C'était tragique pour nous, mais n'entravait pas l'élan de prospérité mondiale. L'univers ne ressentait nulle inquiétude de notre détresse. Tandis qu'aujourd'hui, les écarts de conduite des constellations monétaires ont créé un état d'angoisse, d'incertitude, de réserve générales.

» Qui donc songeait, il y a bientôt dix ans, à se défendre contre les avantages extérieurs que pouvait nous conférer une faiblesse monétaire que nous n'avions pas voulue délibérément? Alors que tant de manœuvres, de calculs ont abouti depuis le début de la crise à la construction de forteresses douanières qui ont brisé le flot des échanges internationaux.

» Et je ne parle pas de ce qui nous touche peut-être le plus directement du point de vue cambiste, de ces interdictions, de ces restrictions, de ces clearings, de ces sens « uniques ». Le jeu de l'arbitrage en est faussé, paralysé. Même quand la spéculation déclenche une offensive de grand style contre une monnaie, même quand une devise est ébranlée jusque dans ses assises les plus profondes, on remarque encore que les marchés demeurent étroits, que les moyens mis en œuvre sont entachés de médiocrité, que les effets sont éphémères.

» Ici aussi, voyez-vous, on est las, désabusé. On ne sait plus très bien ce qu'on veut. On aspire à la fois à un retour à la stabilité et à un réveil de la foi spéculative, tout en sachant parfaitement que la spéculation est ennemie de la stabilité. C'est peut-être d'ailleurs parce qu'on souhaite si maladivement unir des contraires qu'aucun résultat n'apparaît.

» A la fin du siècle dernier, la Bourse connut un krach terrible : celui des mines d'or. Il y eut des blessés, des disparitions de maisons de coulisse, des affichages, des liquidations et des ruines. Aujourd'hui, on ne peut pas dire qu'il se produit plus spécialement un krach du pétrole, du caoutchouc, du cuivre ou du poivre. La réalité dépasse ces incidences. Nous subissons une immense faillite. Sur tous les plans. »

***

Je vis très bien que j'avais démoralisé Davoine. Il vivait largement sur un commerce dix fois payé; il venait à la Bourse

plus pour déplacer quelques capitaux que pour réaliser un réel profit. Il trouvait tout cela amusant, intéressant même, mais il ne voulait pas aller là où je prétendais l'emmener. Il ne voyait pas du tout le monde à l'agonie.

Lequel de nous deux avait raison? Lui, peut-être? En tout cas, je finis par penser que si le monde était vraiment moribond, il serait sauvé par des gens placides, un peu inconscients et bornés comme Davoine. Et je me sentis pénétré de remords.

De son côté, Davoine manifesta son sentiment en s'abstenant de solliciter mon appréciation sur la situation telle qu'elle se présentait au fil des séances. Je ne lui fis pas violence, connaissant par expérience la fragilité de ces résolution.

Et de fait, nous reprîmes bientôt les inévitables parlotes qui permettent aux professionnels et aux clients de 1935 de jauger chaque jour l'univers.

— Dans les premiers temps que je venais ici, — me rappela Davoine, — vous m'avez parlé d'animateurs et de dirigeants du marché. Est-ce que les deux termes désignent une même catégorie de personnages ou faisiez-vous volontairement une distinction?

Pour toute réponse, je l'entraînai dans une des salles latérales de la Bourse réservée aux banques et aux établissements de crédit.

— Sur les lieux, je m'expliquerai plus clairement et vous, vous comprendrez sans effort. Supposez que la machine à remonter dans le temps nous ramène à l'époque de la grande prospérité. Nous sommes dans cette salle. Qu'y voyons-nous? Des boxes alignés le long des murs, comme aujourd'hui. Et des hommes qui emplissent tout l'espace compris entre ces rangées de stalles. Les uns vont et viennent. D'autres sont immobiles. Certains, qui s'appellent Oustric, Devilder, Pacquement ou autrement sont entourés d'une cour bourdonnante. Ce sont les animateurs. Des banquiers pour ainsi dire sans guichets, uniquement occupés à collectionner des majorités, à accumuler des syndicats, à échafauder des holdings, à enfanter des sociétés aux objets les plus hétéroclites. Pas plus qu'une hirondelle ne fait le printemps, ils n'ont créé la force qui soulève le marché. Mais ils en sont comme le symbole, l'incar-

nation. Toute la folie du jour transparaît sur leur visage, qu'ils s'efforcent de rendre impassible. Ils aveuglent, ils éblouissent. On ne voit plus qu'eux. Ils sont autant de courants électriques qui traversent le marché et le galvanisent.

— Ils feraient bien de revenir le stimuler un peu, le marché, — observa Davoine.

— Oui. Mais nous quittons la machine à remonter dans le temps. Et il n'y a plus d'animateurs. La crise les a tous pulvérisés. Les uns ont gagné les prisons, les autres ont sombré dans l'impuissance. Pourtant, l'aspect de la salle n'a pas tellement changé. Les boxes sont toujours en place. On voit encore des hommes entourés; mais ils représentent les établissements de crédit ou les grandes banques. Ils ne sont pas là d'hier; en 1928, ils jouaient leur rôle comme aujourd'hui, sans forfanterie, sans violence inutile. On y prêtait seulement moins attention. Leur puissance, en dépit de l'épreuve, est demeurée intacte sur pas mal de points. Et les valeurs qu'ils contrôlaient, moins tapageuses que celles des animateurs, n'ont pas quitté le creux de leur main.

— Pourtant, il y a eu des coups durs dans les grosses maisons.

— Qui peut se vanter de n'en avoir point subi? La B. N. C. a été renflouée avec fracas par l'État. D'autres grandes banques ont bénéficié de replâtrages plus ou moins discrets. La plupart, cependant, ont résisté victorieusement et l'ensemble du système constitue une armature solide.

— Donc, ce sont ces banques que vous entendez désigner quand vous parlez des dirigeants du marché.

— Oui. En y joignant quelques unités de la haute banque privée. Mais ici, je vous mets en garde contre ce que l'expression « dirigeants du marché » peut avoir d'absolu et, par conséquent, d'excessif. Il ne faudrait pas croire qu'il s'agit d'une direction vraiment organisée, d'une action concertée de tous les gros pontes. Les choses de l'argent sont plus complexes que cela. Au vrai, nous nous trouvons le plus souvent en présence de gens admirablement renseignés et qui, devant certains événements, réagissent tacitement et collectivement de la même manière, imprimant au marché une direction déterminée, suivis qu'ils sont par le troupeau des professionnels.

— Et par le public.

— Non, pas par le public. Ce qui m'a permis de vous parler des efforts infructueux des dirigeants du marché pour soulever la carapace de papier qui l'oppresse.

Davoine ébaucha la grimace qui traduisait chez lui un effort de réflexion.

— Selon vous, — dit-il enfin, — il n'y aurait jamais de mot d'ordre.

— Je n'ai rien affirmé de semblable. Quand les circonstances l'exigent, il y a un mot d'ordre, bien entendu.

Davoine, je ne sais pourquoi, parut soulagé. Nous nous éloignâmes de la salle des banques pour regagner le coin où mon ami avait fixé son poste d'observation. Comme nous nous frayions un passage facile à travers les groupes clairsemés, un gamin qui courait sans souci des obstacles me heurta et faillit compromettre mon équilibre. Lui-même, sous la violence du choc, vacilla brutalement. Le saisissant par le bras, je le remis d'aplomb et le laissai filer sans mot dire.

— Vous auriez dû le corriger, — apprécia Davoine.

— J'aurais commis une injustice, — répondis-je. — Pourquoi l'emploie-t-on? Parce qu'il va vite. Je ne lui ferai certes pas un grief de courir.

Je poursuivis en confessant une certaine tendresse pour ces enfants insupportables mais déshérités qui apprennent trop tôt ce qu'est la bataille de l'argent.

— Toujours, on revient en arrière. Voici quelques années, ces grouillots étaient légion à la Bourse. Les fameuses machines pneumatiques n'avaient pas été encore installées et la foule constituait un maquis infranchissable pour qui ne possédait plus ce corps frêle et souple de la treizième année. Eux, ils accomplissaient inconsciemment des prouesses invraisemblables. On les récompensait en leur donnant, avec une nuance de mépris, de l'argent, trop d'argent, au risque de les affoler, de les décentrer pour le restant de leurs jours. Mais ils préféraient encore s'échapper pour acheter cinq sous de ciel et jouer au gendarme et au voleur sur la galerie ensoleillée qui entoure le palais.

— On n'en voit plus guère aujourd'hui.

— La crise, mon cher, existe pour les grouillots aussi bien

que pour les animateurs. Les gamins dépeignés de 1928, on ne les a pas remplacés. Et ils ont grandi. En attendant des temps meilleurs, ils continuent à faire le coursier. Mais on ne les remarque plus, car ils ont un air presque respectable.

— En somme, la Bourse de 1935 donne un peu l'impression d'un musée.

— Oui. On y conserve quelques spécimens d'espèces disparues. Ainsi, on rencontrait couramment le type du client qui venait régulièrement à la Bourse pour y gagner sa matérielle. Exploiteur de la tendance, il vivait en quelque sorte sur la masse, comme un petit poisson dans un fleuve. Le commis d'intermédiaire, à son tour, le tondait plus ou moins. Maintenant qu'il n'y a plus de tendance, il n'y a plus de client à la journée.

— Et le commis d'intermédiaire, que devient-il dans tout cela?

— Il en est réduit à ses appointements, c'est-à-dire à la portion congrue.

***

Quand on parle des commis, on n'est pas éloigné de parler des patrons. Davoine avait d'ailleurs entendu répéter à maintes reprises que la situation des agents de change était fortement diminuée par la crise. Il était donc naturel, ayant la Corbeille dans le champ de sa vision, qu'il manifestât une certaine curiosité à ce sujet.

— La crise a entraîné la disparition des animateurs, des faillites de banquiers et de coulissiers, — me dit-il quelques jours plus tard; — elle a bien dû gêner aussi quelques agents de change .

— Oui, — fis-je, — il y a eu des déconfitures.

— On n'en a pas parlé.

— Aucune raison pour le faire, puisque les agents de change sont liés par la solidarité. Un agent démissionne, un autre lui succède; le public n'a pas à s'en occuper.

— Mais, dites-moi, ce doit être un peu décevant de payer tout le temps pour le voisin.

— C'est plus que décevant, c'est irritant. Certains agents

ne cachent pas qu'ils sont las d'alimenter des réserves couvrant l'imprévoyance ou les erreurs de trop nombreuses cigales. Mais, en leur for intérieur, ils savent que la solidarité est essentielle au monopole et que c'est par elle qu'ils se sauveront de la crise. D'ailleurs la Compagnie en a vu bien d'autres depuis que l'Assemblée constituante, par un décret du 17 mars 1791, supprima les agents de change en même temps que les perruquiers et les baigneurs-étuvistes.

Davoine rit franchement à ce rapprochement inattendu.

— Les uns et les autres ont retrouvé vie et réalité, — dit-il quand son hilarité fut calmée.

— Les perruquiers devenus « coiffeurs pour dames » ont même proliféré d'une manière étonnante. Les agents de change aussi, mais dans des proportions infiniment plus modestes. La loi du 28 Vendémiaire an VI créait 25 charges. Il y en a 70 à présent. C'est un chiffre un peu fatidique. Quand on parlait de dépenser cent millions pour agrandir la Bourse, il fut également question de nommer dix agents de change pour porter le nombre des charges à 80. Puis, récemment, le bruit a couru qu'on envisageait de supprimer dix offices, parmi ceux qui sont déficitaires, sans doute. Mais je crois pour finir que les choses resteront ce qu'elles sont.

— Il faut bien un fond de stabilité, — répliqua Davoine dont la philosophie ne se démontait pas aisément.

Il compléta presque aussitôt sa pensée par une réflexion :

— Je vois des agents âgés et d'autres qui sont fort jeunes, dit-il en désignant d'un geste la Corbeille.

— Les premiers perpétuent la tradition et les seconds apportent un sens des réalités parfois précieux. L'harmonie ne règne pas toujours dans la tribu. Pourtant, l'accord de tous s'est fait sur la nécessité de ranimer, ou tout au moins de tenter de ranimer le marché. C'est ainsi que la Compagnie a créé une Bourse du soir, qui rappelle de vieux souvenirs et où l'on traite des valeurs d'arbitrage. La cote à terme a été enrichie de valeurs jouissant de l'estime du comptant. On...

— Quels ont été les résultats obtenus?

— Insignifiants. Le mal est trop profond. Mais vous m'avez interrompu. Je disais qu'on s'était même préoccupé de tolérer peut-être une Coulisse des rentes. Projet irréalisable. Dans

les circonstances actuelles, le marché des rentes ne peut cesser d'être contrôlé. Avec une Coulisse des rentes, un gouvernement étranger pourrait se payer le luxe, en y mettant quelques centaines de millions, d'ébranler notre crédit. Vous voyez ça d'ici...

— Oui, oui, — jeta Davoine, soudain animé.

— Il faut se défendre de plus en plus. La moralité a baissé partout. Des exemples venus de trop haut ont appris à nos contemporains que l'intelligence est parfois sœur de la malhonnêteté. Malin est celui qui ne paie pas ses dettes. Avant la guerre, nombreux étaient les agents qui travaillaient sans couverture avec des clients auxquels ne serait jamais venue l'idée qu'on pût ne pas solder une différence. A présent, on est à peine rassuré quand on est garanti à 30 p. 100.

— Vous me l'avez bien fait voir, — constata mon client, évoquant quelques rappels discrets que j'avais parfois été contraint de lui adresser.

***

Davoine ne se contentait pas de venir à la Bourse, il parcourait les agences, les journaux financiers et ces feuilles de chou qu'on distribue sur les marches du péristyle quand se prépare un nouveau scandale.

Il me montra donc avec un air manifestement trop satisfait un article sur la Bourse de New-York où il était écrit :

« C'est le 18 juin 1830 que Wall Street connut le record du calme. Ce jour-là, en effet, 31 titres seulement furent échangés, soit 26 actions de la United State Bank et 5 de la Mooris Canal and Blanking Cy. »

— Que diriez-vous si la Bourse de Paris était réduite à cette extrémité? — questionna-t-il quand il vit que ma lecture était achevée.

— Je vous répondrais pour commencer que nous ne sommes plus en 1830 et que dans la séance noire du 24 octobre 1929, on échangea au même Wall Street 12 894 000 titres. Comme, actuellement, on se tient là-bas de façon courante au-dessous du million, vous pouvez juger que les échanges se sont contractés dans une proportion considérable. Il en est de même

chez nous, à cette différence près, que les Américains demeurent optimistes, tandis que nous nous abandonnons au découragement.

— Les influences sont-elles sensibles entre les Bourses des différents pays?

— Oui et non. Il y a certaines places, tel Berlin, dont on ne s'occupe jamais. Et d'autres dont j'estime que nous suivons de trop près les indications. D'autant plus que le courant est à sens unique. Quand Wall Street boude, Paris s'en affecte; mais quand Paris s'affole, New-York ne manifeste aucun trouble. Notre faiblesse est celle des gens nerveux.

Davoine n'eut pas le loisir de me contredire, car la séance offrait précisément un exemple assez caractéristique de reculade devant un accès de faiblesse de New-York.

— C'est dégoûtant, — conclut mon ami. — Allons-nous-en.

Nous sortîmes aussitôt. Sous le dôme que formait le ciel printanier dansait une lumière paisible qui s'accrochait en reflets nacrés au bord des toits et tout autour des panneaux de publicité de l'Agence économique et financière.

Sans doute la Bourse exerçait-elle encore, sans que nous nous en rendions clairement compte, une attraction sur nos sensibilités. Au lieu de nous éloigner, nous nous mîmes à parcourir de long en large le parvis de la Bourse. La Coulisse nous envoyait des gerbes de cris.

— J'ai toujours la sensation qu'ils font ce tapage pour qu'on les laisse entrer, — me confia Davoine.

— N'ayez pas cette impression. En réalité, il y a longtemps qu'ils sont entrés, matériellement et moralement. La plupart des coulissiers ont leur strapontin, quand ce n'est pas leur box, à l'intérieur. Ils ont renoncé à jouer les pauvres du porche. On peut même dire qu'à un moment donné, la Coulisse a dépassé le Parquet. Elle était plus jeune, plus vivante. Elle offrait un choix varié d'affaires neuves, aux possibilités intactes. Et puis le nombre des coulissiers pouvait augmenter autant que l'exigeait le rythme intense des transactions.

— En somme, rien qui servît de frein aux excès.

— Aussi ne s'est-on pas privé de faire des folies, qu'il s'agît des valeurs coloniales ou de ces absurdes parts de fondateurs qui cotaient parfois une dizaine de mille francs, alors que le

Conseil d'administration de la société avait statutairement le droit de les racheter à trois ou quatre mille francs.

— Nous nous y sommes tous laissé prendre.

— La crise a fait ici des ravages terribles. Du jour au lendemain a été balayée une poussière de petites maisons qui n'avaient même pas eu le temps de s'inscrire à l'un des deux syndicats. Mais, heureusement, mettant à profit leur éphémère puissance, les dirigeants de la Coulisse avaient jeté les bases d'une organisation. Ils ont tenté d'opposer une défense à la pression meurtrière par la solidarité. Celle-ci a joué, par exemple dans l'affaire Pacquement. Mais, devant l'ampleur de la crise, le Syndicat a dû renoncer à payer et a abandonné chacun à son destin, ainsi qu'on l'a vu par exemple lors de la déconfiture du Comptoir Lyon-Alemand.

— N'y a-t-il pas en dehors de ces défaillances de gros clients, des maisons de coulisse qui ont sauté pour s'être aventurées trop audacieusement pour leur propre compte?

— C'était inévitable. Comme certaines raisons sociales ont aussi disparu tout simplement parce qu'elles ne pouvaient plus vivre. Voici quelques mois, trois maisons encore ont dû s'avouer vaincues.

— Il est triste de disparaître quand on n'a aucune faute à se reprocher.

— Injustice des crises générales. Les bons et les mauvais sont broyés par la machine qui forge le marasme universel. Mais en ce qui concerne la Coulisse, un fait curieux est à observer. La vieille rivalité qui l'oppose depuis toujours au Parquet aurait pu s'exaspérer avec les difficultés du temps. C'est le contraire qui s'est produit. Le malheur parfois rapproche. Et nous voyons le président de la Coulisse collaborer avec le Syndic des agents de change dans l'étude des mesures propres à améliorer la situation du marché.

Sur la place de la Bourse, les autobus partaient pour Auteuil avec un bruit d'avion. La saison était peu avancée; un vent frais se leva brusquement et nous fouetta les jambes. Davoine contempla un instant la foule étagée sur les marches et prête, semblait-il, pour quelque représentation cinématographique; certains margoulins relevaient le col de leur pardessus.

— C'est tout de même un fichu métier, — opina mon ami.

Je ne répondis pas, mais comment aurais-je pu ne pas me sentir d'accord avec lui? Lorsque nous nous trouvâmes pour la dix ou douzième fois à la hauteur de la statue de la Prudence qui, avec trois autres personnages allégoriques, décore le préau du palais, nous ne fîmes pas demi-tour, mais nous continuâmes notre chemin pour rejoindre la rue Notre-Dame-des-Victoires.

Sous la colonnade parallèle à cette voie s'agitait également une assemblée bruyante. Cependant elle ne ressemblait pas à la foule de la façade opposée; elle était plus hétéroclite et ne gardait pas cette apparence d'ordre qu'impose aux réunions du péristyle le cadre des groupes.

— Est-ce que ce sont les illustres pieds-humides qui ressuscitent? — ironisa Davoine.

— Mon Dieu non, ce sont simplement les marchands de billets de la Loterie nationale.

— Ils ne font généralement pas tant de bruit.

— Et ils ne sont pas si nombreux. Mais un tirage a lieu ce soir. On s'arrache les derniers billets. Vendeurs en chapeau mou sont noyés dans le flot des acheteurs en casquette, flanqués de femmes douteuses. C'est la folie qui précède les feux d'artifice du hasard.

— Cette loterie a tout de même fait son chemin, — trancha Davoine, rééditant une réflexion que j'avais entendue cent fois.

— Allons prendre un verre chez Galopin.

Galopin, c'est le bar-grill-room-café par excellence des boursiers. Il est universellement célèbre... dans un rayon de 500 mètres. On y rencontre tous les professionnels notoires. Là, la conversation continua à bâtons rompus.

— A quelques années de distance, — repris-je, — on observe dans ce quartier deux phénomènes différents quant aux causes, mais identiques dans leurs effets. En 1926, 1928, 1929, on voyait éclore chaque jour par magie des comptoirs minuscules où l'on faisait toutes les opérations imaginables de Bourse et de Banque. Puis les typhons successifs balayèrent ces fragiles constructions. Et maintenant elles refleurissent en quantités égales, toutes consacrées au culte du billet de loterie.

— Oui, c'est vrai, on ne peut plus faire dix pas dans ces rues-ci sans tomber sur une invitation à entrer dans quelque... tranche. Mais la Loterie n'est sans doute pas éternelle. Ça changera encore.

— Tout se transforme, se déplace. Et il n'y a pas que la Loterie qui ait modifié la physionomie du quartier. Il faut venir sans relâche depuis longtemps dans ce coin de Paris, y respirer, y vivre pour saisir les nuances qui ont altéré son caractère. En réalité, il tirait de la vie même d'une Bourse puissante et fiévreuse, une animation, une gaieté, une opulence qui le rajeunissaient (car il n'a pas mal de lustres aux tempes). Il se laissait pénétrer par les effluves qu'irradiait le temple enthousiasmé. Effluves si vivaces qu'elles se propageaient vers l'Opéra, la Madeleine ou Montmartre.

— Les boursiers, du moins on le dit, ont l'argent facile.

— A condition de n'en être pas totalement démunis. Voyez-vous, ils aimaient les déjeuners rapides et raffinés dans des endroits harmonieux. Ils se plaisaient au Caneton, chez Adrienne's, au Cardinal. Certains chefs de maison y prolongeaient même leur repas durant la séance et opéraient par l'intermédiaire des grouillots qu'on leur dépêchait.

— Ne le font-ils plus?

— L'habitude s'est terriblement perdue. On est revenu au système guerrier des popotes. Ça coûte moins cher. Et puis il y a des boursiers qui... ne déjeunent plus du tout. Les restaurants ont souffert immédiatement.

— On ne rencontre pas que des restaurants dans le quartier.

— Vous connaissez l'adage : quand la Bourse va, tout va. Ce qui signifie également que rien ne va, hormis la procédure, quand la Bourse ne va pas. Voilà où je voulais en venir. Les rues étroites qui avoisinent la Bourse ont pris un aspect languide et triste sans retrouver leur charme désuet de venelles provinciales. L'argent ne les embellit plus.

Lorsque nous quittâmes Galopin, la séance était terminée. Mais les vendeurs de billets de Loterie s'agitaient plus bruyamment encore; il leur fallait écouler leur marchandise avant le soir. Le soleil criblait le monument de flèches obliques qui, tout à la fois, révélaient la grâce d'un chapiteau et créaient de larges zones d'ombre.

***

Le printemps s'avançait. On en était arrivé à ce mois que les poètes romantiques appelaient « le joli mois de mai » mais dont l'après-guerre a fait une sorte de mois d'arrière-automne, avec vent, froidure, pluie, orages et bourrasques.

Et non seulement bourrasque dans le ciel, mais bourrasque sur le pays, dans les esprits, à la Bourse.

Depuis le début du mois, l'animation ne cessait de gronder dans le palais Brongniart. Chaque journée apportait un contingent d'ordres un peu plus fourni que celui de la veille. Une sourde fièvre s'emparait des intermédiaires et des clients. On voyait reparaître ces signes qui trahissent l'engorgement progressif d'un marché : cotations tardives, exécutions erronées, irritabilité des intermédiaires.

La chose avait commencé par une hausse des valeurs étrangères de matières premières, tandis que les Rentes persistaient à témoigner d'une maussaderie qu'on expliquait par le déficit chronique du budget et par la perspective d'emprunts prochains, en faisant d'ailleurs observer que ces raisons étaient depuis longtemps monnaie courante à la Bourse.

— Oui, oui, je comprends, — me dit un jour Davoine, — pourquoi les Rentes manquent d'allant. Mais j'aimerais connaître le motif qui détermine la reprise des titres internationaux.

— Cette reprise ne se manifeste pas seulement sur notre marché; les bourses européennes et New-York font preuve de dispositions satisfaisantes. Nous les accompagnons plus qu'elles ne nous accompagnent. Et il faut voir dans cette unanimité la conséquence de constatations favorables qui semblent annoncer que la crise générale approche de son terme. Les cours des matières se relèvent, les stocks diminuent, beaucoup de Sociétés publient des résultats nettement meilleurs. Savez-vous que Royal Dutch et Shell vont augmenter leur dividende de façon appréciable? C'est excellent.

— A votre avis, existe-t-il un lien entre la hausse des valeurs internationales et la baisse des Rentes?

— Non, — fis-je sans hésitation, exprimant ainsi ce qui était alors l'opinion de la majorité boursière.

Davoine n'insista pas; il acheta tranquillement 25 Rio.

Quelques jours plus tard, nos valeurs industrielles entrèrent à leur tour dans la ronde, tandis que les Rentes accentuaient leur faiblesse. En sorte que le marché faisait songer à ces groupes de cavaliers qui, soudain, se divisent et se mettent à galoper dans des directions opposées.

Mon ami me posa naturellement de nouvelles questions. Commençant à apercevoir de quoi il retournait en réalité, j'étais fort ennuyé d'y répondre sincèrement.

— Défense nationale, valeurs de guerre, — dis-je sans conviction.

Mais un spéculateur (un petit spéculateur) qui se trouvait à côté de nous intervint avec violence.

— Ce que vous racontez ne tient pas debout. Vous voyez bien que le marché joue la dévaluation.

— Dites plutôt qu'on lui fait jouer la dévaluation. En offrant sans arrêt des rentes pour acheter des titres à revenu variables on veut créer une atmosphère propice à une opération monétaire.

Le bonhomme haussa les épaules, eut un bref ricanement et jeta :

— Que le marché joue délibérément la dévaluation ou qu'on la lui fasse jouer, ça revient toujours au même.

— Pardon, il y a une nuance. Ne pas confondre ce qu'on provoque et ce qu'on subit. D'ailleurs, l'or de la Banque de France importe plus en la matière que tous ces distinguos.

— Soyez tranquille, on en parlera avant peu.

Mon interlocuteur ne croyait peut-être pas aussi bien dire. La Bourse ne fut bientôt plus occupée que d'hémorragie d'or, élévation du taux de l'escompte, pleins pouvoirs réclamés par le gouvernement, resserrement de l'argent, dévaluation. Tout cela : discussions et affaires en nombre sans cesse croissant, faisait un bruit d'enfer. Et Davoine grimaçait amèrement. Comme tout Français sensé, il répugnait aux aventures, surtout celles de ce genre, et d'autre part il ne voulait pas non plus jouer un rôle de dupe. Où était la vérité de demain? Quoi faire?

Le comportement de la Bourse révélait un semblable déchirement. Tant qu'on avait été dans la phase initiale, où la

spéculation préparait ses voies, la tendance avait été simple : hausse des valeurs réelles contre fléchissement des fonds d'État. Mais maintenant que le voile était déchiré, il en allait différemment. La résistance s'organisait, les facteurs techniques entraient en jeu. Ici on atteignait le point de saturation; là, des besoins de rachats se faisaient sentir. Chaque jour amenait un fait nouveau, ses surprises, ses réactions. Le palais devenait une vaste cuve dans laquelle bouillonnaient les passions, les craintes ou les désirs malsains d'une peuplade placée une fois de plus dans des circonstances exceptionnelles. On travaillait follement, dans toutes les directions.

Les opinions se heurtaient avec brutalité, comme des cymbales. Davoine, toujours attentif aux histoires, attirait mon attention quand les propos échangés semblaient intéressants. Je me souviens que nous étions quasi collés contre un rassemblement de commis lorsque mon ami me glissa à l'oreille :

— Écoutez-les, on ne peut pas être moins d'accord que nos voisins.

L'un d'eux, habitué aux gestes de l'offre et de la demande, criait en s'agitant :

— Il n'y a de solution que dans une dévaluation.

— Dévaluer quand la monnaie est couverte à 80 p. 100! Tu es fou, mon petit.

— Peux-tu me prouver que ton stock d'or existera encore dans quelques mois?

— Il ne s'agit pas de cela, — intervint un troisième larron. La Banque de France gardera son encaisse, mais le problème ne sera pas résolu, car il est dans le gaspillage, dans le manque d'autorité.

— Bien dit, — cria une autre voix. — Il y a un problème politique et budgétaire, non un problème monétaire. Aucune raison par conséquent de toucher au franc.

— Tu crois donc que les folies d'un État qui a emprunté, avec les collectivités, 75 milliards en cinq ans ne peuvent pas détériorer la monnaie!

— Soit. Mais la dévaluation ne nous mènerait nul part.

— C'est à voir. Un simple menace de dévaluation a bien suffi à réveiller la Bourse.

A ce moment-là, Davoine me heurta le coude.

— Rappelez-vous, — souffla-t-il — vous me disiez que le problème boursier consistait à soulever la masse de papier qui écrase le marché. On dirait qu'il est en voie de résolution.

Mais la discussion continuait et, dans le groupe, quelqu'un affirmait avec véhémence.

— Une hausse de misère. Rien de plus.

— Qu'importe, si ce métier nourrit à nouveau son homme.

— Dans trois mois, ce sera peut-être pis que jamais.

— Moi, j'ai pris mes précautions. J'ai fait acheter ce matin mille napoléons.

— Et tu imagines que le monde est sauvé parce que tu as garé tes cent billets.

— Vous avez oublié le problème économique, — suggéra une voix qu'on n'avait pas entendue. — Vous vous excitez avec vos cinquante titres, mais tout à l'heure, il y aura encore des ventes aux enchères, des réalisations de gages.

— On en a vu de tout temps. Moi, je dis qu'une dévaluation est impossible quand une stabilisation générale des monnaies est envisagée.

— Précisément; on dévaluera pour aligner le franc sur les autres devises.

— Il faudrait savoir pour commencer si Flandin obtiendra les pleins pouvoirs.

— On les donnera à un autre.

— Taisez-vous, vous nous cassez la tête avec vos histoires.

— Tout cela, mes petits amis, nous coûtera cher.

Et le groupe se dispersa, se fondit dans l'énorme masse turbulente qui roulait dans ses milles têtes les pensées contradictoires qui venaient de s'exprimer fortuitement devant nous.

***

On était vraiment entré dans une période de coups de tonnerre.

Coup de tonnerre du refus opposé par le Parlement à la demande de pleins pouvoirs formulée par Flandin. Jubilation de la spéculation voyant déjà la Bourse dans l'impossibilité d'effectuer sa liquidation du 31 mai.

Coup de tonnerre de la réussite de Bouisson, formant une

équipe en vingt-quatre heures. Hausse des rentes. Hausse du franc. Spéculation pantelante.

Coup de tonnerre de la trahison d'une Chambre revenant sur les assurances données, renvoyant le Marseillais à la bouillabaisse dans le moment même où il se présentait devant elle et détruisant ainsi le réseau de confiance qui se reformait à l'étranger autour de la monnaie. Baisse des rentes. Tension immédiate des devises étrangères. Incertitude passionnée de la spéculation, plus désorientée qu'excitée par des situations se retournant avec une rapidité vaudevillesque.

Pas mal de gens semblaient penser alors qu'il n'était plus d'autre parti que de laisser travailler le temps. Mais le temps travaillait-il pour ou contre la Bourse, pour ou contre le franc? Davoine était de plus en plus perplexe. Il quêta mon avis. Je ne répondis pas tout de suite; je scrutai cette foule jouant avec le feu. Et il me sembla sentir soudain que, quoi qu'il advînt, le trouble où nous avions été jetés nous laisserait un souvenir amer. Je repris les paroles que j'avais entendu prononcer quelques jours auparavant et laissai échapper :

— Je crains, mon cher Davoine, que tout ceci ne finisse en effet par nous coûter assez cher.

ALFRED COLLING

LE LABORATOIRE
ET LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Le laboratoire... je ne puis me défendre d'une certaine émotion en écrivant ce mot en tête de cet article. C'est que pour moi, comme pour tous mes collègues, il évoque tant de souvenirs, tant d'événements, d'émotions et d'espoirs! Le laboratoire, ce n'est pas seulement le cadre de notre vie matérielle, le lieu où s'est écoulée une grande partie de notre existence, mais plus encore le noyau de notre vie intellectuelle, et parfois même sentimentale. L'écrivain, l'artiste, le philosophe travaillent là où ils s'arrêtent et empruntent leur inspiration à l'univers tout entier. L'homme de science a besoin, pour produire, de « la paix sereine des laboratoires et des bibliothèques », suivant la belle expression de Pasteur. Il n'est heureux que là. C'est le refuge, le port aux eaux calmes où seules les rides concentriques et assagies témoignent des convulsions extérieures et du désordre stérile.

J'ai parlé ici même à trois reprises différentes, d'abord des sciences de la vie en général, et des méthodes modernes, puis d'une méthode en particulier : la culture des tissus en dehors de l'organisme, enfin des conséquences philosophiques que l'on pouvait tirer de l'application des méthodes de mesure et de calcul à un phénomène biologique : le vieillissement. Mais je ne me suis pas encore étendu sur le laboratoire lui-même, ce « local disposé pour y exécuter les opérations de la chimie ou de la pharmacie, et les expériences de la biologie », ainsi que le définit Littré.

N'est-il pas assez frappant d'ailleurs que ce soit le seul « local » où l'on travaille qui tienne son nom du mot latin : *laborare*, travailler. On travaille partout cependant, dans les ateliers, les bureaux, en plein air, dans les mines; mais ce sont là des travaux secondaires, et les deux principaux mots français dérivés de « laborare » ont donné : labourer et laboratoire, couplant ainsi le travail manuel, fondamental et symbolique, celui qui assure l'existence, avec le travail intellectuel créateur, résultant du choc de l'intelligence et de l'univers perceptible, celui qui a déterminé, puis affirmé la suprématie de l'homme et lui a donné la terre pour royaume. Je m'empresse d'ajouter qu'il ne faudrait pas dans le terme « secondaire » que je viens d'employer pour caractériser tous les autres efforts humains, voir une classification par ordre de mérite. Ce serait absurde : le mot secondaire doit simplement indiquer l'ordre d'apparition et de subordination, car on peut faire remonter l'origine du laboratoire à l'époque où l'homme, encore vêtu de peaux de bêtes, découvrit la puissance du feu. Les premiers laboratoires furent évidemment les cavernes et les huttes où ils livrèrent à la flamme les minerais et recueillirent le fer, l'étain, le cuivre. Les premiers chimistes firent les premiers alliages : les bronzes, et coulèrent le verre. Pendant des millénaires, le laboratoire ne se distingua pas de l'usine; mais les problèmes se compliquèrent, les connaissances s'accrurent, et la séparation des deux activités s'ensuivit. Cependant, malgré les immenses progrès réalisés par la technique moderne, nous restons confondus devant l'intelligence, l'habileté et le savoir de nos ancêtres. Les verres, les émaux de couleur, les parfums, les teintures, les savons, la métallurgie du cuivre, de l'or, de l'argent, du plomb, de l'étain, du fer, avaient atteint dans le monde méditerranéen, et surtout en Égypte, un haut degré de perfection. Les sciences pures, mathématiques, physique, astronomie, s'étaient aussi développées de façon remarquable.

Malheureusement, nos informations sont nulles en ce qui concerne les laboratoires des grands physiciens du monde antique, car ils entouraient probablement leurs expériences et leurs moyens d'action d'un certain mystère propre à rehausser leur prestige et à maintenir leur influence. Nous ne connais-

sons donc la science ancienne que par ses résultats, parfois surprenants. Sans parler des multiples énigmes que pose la civilisation égyptienne, nous pouvons citer Héron d'Alexandrie qui nous a transmis des inventions brillantes, en particulier sa « fontaine », sorte de geyser en miniature, et son « éolypile » ou machine à vapeur à réaction : on sait que des moteurs à réaction ont été essayés au cours de ces dernières années (voiture à fusées de Fritz von Opel), et constitueraient la solution idéale pour les transports stratosphériques à grande vitesse. On connaît par ailleurs les travaux d'Archimède, grand mathématicien, et les miroirs ardents au moyen desquels il détruisit, dit-on, la flotte assiégeant Syracuse en concentrant sur les vaisseaux de bois la lumière du soleil.

Mais il faut, je crois, faire un bond immense dans le temps et atteindre le VIIIe siècle (Geber) et même le XIIe, pour rencontrer l'ancêtre rudimentaire du laboratoire moderne, car Al Farabi, Avicenne, Averroes étaient de vrais chimistes, de même que le grand Roger Bacon, l'inventeur de la poudre à canon. Deux siècles encore, et nous voyons apparaître les plus brillants hermétistes : Albert le Grand, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, d'autres encore, tous passionnément attachés à la poursuite du Grand Œuvre : la pierre philosophale.

L'une des plus grandes surprises que les progrès de la science réservaient aux savants modernes est assurément la démonstration expérimentale du principe invoqué par les alchimistes et la justification de leurs tentatives. La transmutation des corps, que les dictionnaires contemporains qualifient encore de chimérique, est un fait accompli depuis quelques années. La première transmutation fut en effet obtenue par Rutherford en 1919, et depuis lors — mais surtout depuis deux ou trois ans — un grand nombre ont été réalisées. Il est vrai que les quantités obtenues sont encore impondérables et que l'intérêt de ces découvertes est purement scientifique. Mais le *principe* de la mutabilité des atomes est admis aujourd'hui. Et c'est là le fait important, car jusqu'à nos jours, le dogme de l'atome éternel, insécable, immuable, qui commença d'être ébranlé par la découverte de la radioactivité, dominait toute la science. Et, bien que les moyens mis en œuvre — bombardement particulaire et potentiels de plusieurs millions de

volts — soient très différents de ceux dont auraient pu disposer les alchimistes, il convient tout de même de faire amende honorable, et de regretter que les auteurs de nos encyclopédies et de beaucoup de livres classiques se soient cru autorisés à ridiculiser les efforts magnifiques d'hommes de grande envergure qui, somme toute, avaient raison. Certes, ils n'habillaient pas leur pensée de l'uniforme qui rend la nôtre accessible à tous aujourd'hui. Mais ils avaient leurs raisons pour cela, et n'est-ce pas Taine qui écrivait que la Science n'est pas saine pour tout le monde? A fabriquer en série des Homais, on ne multiplie ni les Lavoisier ni les Pasteur, mais on contribue à accréditer dans la foule bon nombre d'idées fausses, parfois nuisibles, hâtivement déduites d'extrapolations fondées sur des expériences insuffisantes, et prématurément vulgarisées pour les besoins d'une cause étrangère à la science.

C'est Paracelse, brillant professeur de médecine et de chimie à Bâle, en 1527, qui semble avoir été le premier médecin à posséder un laboratoire; il nous a laissé des études systématiques sur des médicaments qui sont encore en usage aujourd'hui : l'opium, le mercure, le soufre, l'antimoine, l'arsenic. A cette époque, le laboratoire était infiniment pittoresque : on le représente généralement sous forme d'une pièce voûtée, encombrée d'objets disparates, d'in-folio ouverts et d'animaux empaillés. Sur un fourneau à charbon de bois, des cornues, des matras, des alambics. L'alchimiste est toujours vieux; sa tête est noble et s'orne d'une longue barbe. Il porte un manteau magnifique. Les peintres ne pouvaient manquer d'être impressionnés par les beaux clairs-obscurs d'un pareil tableau. Pour bien des gens, maintenant encore d'ailleurs, le mot laboratoire évoque Faust.

Quand nous nous représentons les conditions dans lesquelles nos prédécesseurs étaient contraints de travailler, quand nous songeons aux difficultés infinies que soulevait la moindre expérience, nous sommes remplis d'admiration devant leurs résultats. Aujourd'hui, nos efforts matériels sont réduits à l'extrême; les marchands de produits chimiques nous offrent une infinité de corps à des degrés différents de pureté : le savant d'autrefois était obligé de les fabriquer ou de les récolter lui-même. Nous réunissons les appareils l'un

à l'autre en quelques secondes par des tubes de verre que nous coudons et soudons sur la docile flamme du gaz; nous formons des joints étanches et souples au moyen de bouchons de caoutchouc, et les tubes de même matière, en tous diamètres, en toutes épaisseurs, simplifient nos montages : leurs joints étaient faits de glaise ou de luts variés; leurs tubes, de terre cuite ou de grès, leurs tuyaux souples, de cuir. Ils ne disposaient que de charbon de bois comme combustible, et ne possédaient aucun moyen de connaître la température de leurs réactions. Nous avons l'eau courante sur nos tables : ils allaient la puiser dans un seau de bois. Nous avons l'air et tous les gaz sous pression : ils ne possédaient que des soufflets de cuir. Et pourtant, ils ont connu, préparé et décrit des corps complexes, comme le sublimé corrosif, l'ammoniaque, l'acide pyroacétique (l'eau ardente de Riplée), le sulfate de mercure, l'acide nitrique, la poudre à canon, et de nombreuses matières colorantes, sans parler des poisons. Il est impossible au profane d'imaginer les obstacles qu'ils surmontèrent, ni le talent, l'ingéniosité, l'habileté, et la patience infinie dont ils durent faire preuve.

Avec Nicolas Lémery apparaît le premier grand laboratoire de chimie. A partir de 1672, cet esprit brillant, à l'école de qui se sont formés tous les chimistes du temps et de l'Europe entière, connut un succès éclatant et une immense célébrité. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin. La même année, le Jésuite Gaspard Schotto publiait à Amsterdam un magnifique ouvrage, illustré de superbes gravures exposant en détail les célèbres expériences d'Otto de Guericke sur le vide. L'une des planches, celle des fameuses hémisphères de Magdebourg, a été reproduite dans le monde entier. L'Europe cultivée se passionne pour la science.

Passons au XVIIIe siècle, époque où les laboratoires furent à la mode : Philippe, duc d'Orléans, en possédait un, nous apprend Voltaire, qui lui-même, au château de Cirey, en compagnie de la marquise du Châtelet, étudia la physique et les mathématiques et traduisit Newton. L'abbé Nollet, maître de physique et d'histoire naturelle des Enfants de France, fréquenta les salons et révéla de façon attrayante à de nobles auditrices les premiers mystères de l'électricité.

Les gravures qui ornent ses ouvrages : *Essais sur l'électricité des corps* (1746), et particulièrement le frontispice, sont charmantes parce qu'elles montrent bien les efforts que faisaient les constructeurs d'appareils pour leur donner l'élégance imposée par le goût de l'époque. Le laboratoire de physique étant un salon de style Régence ou Louis XV, il semblait nécessaire de galber gracieusement les rais des roues, les pieds des supports, et de ciseler élégamment les robinets de cuivre et toutes les pièces métalliques. L'esthétique des appareils évolue et suit la mode : ceux d'aujourd'hui sont chromés et noirs, de lignes nettes. Ceux d'avant-guerre étaient gris et or...

Salon également le laboratoire d'un des plus grands hommes de science du monde entier, le fondateur de la chimie moderne, Lavoisier, si nous en jugeons par le magnifique portrait de David, qui orne aujourd'hui la bibliothèque de l'Institut Rockefeller, à New-York. Dans ce dernier cas, il est juste d'ajouter qu'une partie de son travail s'effectuait dans un local muni de fourneaux et d'une cheminée, tandis que ses expériences de physiologie avaient lieu dans une grande pièce claire, propre et ordonnée, comme en fait foi une esquisse de madame Lavoisier.

Si je n'ai parlé que de laboratoires de chimie et de physique, c'est parce qu'il n'y en avait guère d'autres dignes de ce nom jusque-là. La biologie, la physiologie, en tant que sciences expérimentales, n'existaient pas. Les premières expériences de physiologie furent celles de Lavoisier et de Laplace qui démontrèrent que l'on peut assimiler la respiration à une combustion et qui introduisirent ainsi la Mesure dans la Biologie.

D'autre part, les sciences contemplatives, ou d'observation pure, celles qui ne comportent pas l'*expérience dirigée* comme méthode basique d'investigation, Botanique, Géologie, Astronomie, etc., n'entraînent pas la nécessité d'un laboratoire véritable. On peut donc dire que le laboratoire n'a pas été systématiquement employé dans les sciences biologiques jusqu'à l'arrivée de Pasteur et de Claude Bernard. Mais si Claude Bernard, professeur de médecine au Collège de France et professeur de physiologie à la Faculté des Sciences, était

relativement bien partagé parce qu'il continuait un enseignement déjà établi, Pasteur, l'immense révolutionnaire, professeur de chimie, se trouva dès le début de sa vie en face des difficultés les plus incroyables car il agissait en novateur radical. Je ne puis songer à m'y étendre autant que je le voudrais, car la place me manquerait et René Vallery-Radot l'a fait de façon inoubliable, mais je citerai simplement quelques phrases d'un des premiers disciples de Pasteur, le grand chimiste Émile Duclaux : « Quand Raulin (le premier préparateur du Maître) entra en fonctions, le laboratoire sous les combles avait été restitué aux rats, ses légitimes propriétaires; M. Pasteur venait d'obtenir la jouissance d'une toute petite construction faite sur la rue d'Ulm, comme pendant à la loge du concierge... L'embarras avait été grand d'y loger une étuve, absolument nécessaire pour l'étude des fermentations; M. Pasteur s'en était fait une aux dépens de la cage de l'escalier mais il ne pouvait y entrer qu'en se mettant à genoux. Je l'ai pourtant vu y passer de longues heures, car c'est dans cette minuscule étuve qu'ont été faites toutes les études sur les générations spontanées, et qu'ont passé à un examen journalier les milliers de ballons sur lesquels ont porté ces expériences célèbres. C'est de ce petit galetas, dont on hésiterait aujourd'hui à faire une cage à lapin, qu'est parti le mouvement qui a révolutionné sous tous ses aspects la science de l'homme physique. »

Si l'on fait entrer en ligne de compte toutes les conséquences qui ont suivi : la création de la bactériologie, la chirurgie stérile, la prophylaxie des maladies contagieuses, les sérums curatifs, les vaccins préventifs, le traitement de la rage, la pasteurisation du lait, du vin et de la bière, le sauvetage de la sériciculture et bien d'autres encore, on est forcé de reconnaître que cette dernière phrase dépasse en pathétique les plus émouvantes inventions des poètes.

***

Avant d'esquisser les grandes lignes du laboratoire de médecine expérimentale idéal — qui n'existe encore nulle part à l'état de perfection — il importe de bien faire com-

prendre la tendance moderne des sciences de la vie. Je me suis étendu sur ce sujet dans mon premier article, et me bornerai donc à rappeler brièvement ici les idées que j'ai développées antérieurement et qu'on retrouve d'ailleurs en substance dans les écrits de Claude Bernard.

Les laboratoires de médecine expérimentale, de physiologie ou de biologie générale diffèrent des autres à deux points de vue principaux. D'abord, naturellement, par leur équipement, qui doit s'adapter à la variété de leurs problèmes, et ensuite — surtout, pourrait-on dire — par leur esprit, en pleine phase évolutive actuellement.

En effet, la nature est une. Quand une fleur pousse et s'épanouit, quand un oiseau vole, quand un enfant naît, quand un phénomène quelconque se produit, de nombreuses forces entrent en jeu : des réactions chimiques, des efforts mécaniques et électriques, des pressions, des tensions, qui se manifestent à nos sens par des couleurs, des odeurs, des sons, de la chaleur, des mouvements, du poids, de la dureté, de la fragilité. Quand l'homme, après avoir pendant des siècles confondu la science et la philosophie, voulut systématiser et cataloguer ses impressions pour tenter d'en expliquer les causes et d'en prévoir les effets, il fut amené, par suite de l'accroissement rapide du nombre de ses observations, à les grouper le plus simplement possible, en classes distinctes. Il créa donc des catégories arbitraires qui lui parurent logiques, et qui, en tous cas, étaient nécessaires, telles que : zoologie, médecine, chimie, physique, etc. etc., elles-mêmes subdivisées en groupes et sous-groupes : physiologie, pathologie, cytologie, embryologie, chimie minérale et organique, physique moléculaire et atomique.

Du point de vue des phénomènes globaux eux-mêmes — la fleur, l'oiseau, l'enfant, que je citais plus haut — il est bien évident que cette classification n'a point de sens. Il est impossible de séparer, dans la rose qui éclôt, les réactions chimiques qui ont abouti à la production d'essence odoriférante, celles qui ont déterminé la couleur des pétales, celles qui ont présidé à l'éclosion de la graine, à la fixation de l'acide carbonique de l'air, à l'élaboration de la sève et des structures solides, il est impossible, dis-je, de les séparer des phénomènes physi-

ques corrélatifs : pression osmotique de la sève, équilibres des membranes, phototropismes, absorption et réflection de la lumière par les pigments, phénomènes photocapillaires et capillaires de toutes sortes. Il est impossible également de les séparer de la botanique : chaque groupe de faits chimiques ou physiques correspond évidemment à un ou plusieurs problèmes biologiques, chaque fait biologique isolé est l'expression d'une série de faits chimiques et physiques. Il est clair que le même raisonnement s'applique à tout être vivant. C'est dans ce sens que je disais : la Nature est une. Il n'y a qu'une Science : C'est notre ignorance, l'infirmité de nos sens et notre besoin de comprendre qui ont créé *les Sciences*, et, comme le faisait remarquer Ch. E. Guye, un des penseurs les plus distingués de notre époque, *c'est l'échelle qui crée le phénomène* : phénomène biologique, dont l'unité est l'individu; phénomène physique et chimique, dont les unités sont la molécule et l'atome; et phénomène subatomique dont les unités sont l'électron, le positron, le neutron, etc., qui sont les constituants de *toute* matière. L'esprit humain a naturellement classé ensemble les phénomènes de même échelle, de même ordre de grandeur, et ce « compartimentage » ne correspond souvent à aucune autre différence plus fondamentale.

Ce qui précède suffit peut-être à faire comprendre quelle doit être la complexité d'un laboratoire de biologie générale, si nous englobons dans ce terme toutes les sciences de la vie. Quoiqu'on fasse, l'abondance et la variété des problèmes entraînent forcément une division du travail et au point où nous en sommes, on est obligé d'avoir recours à des spécialistes qui étudient la chimie biologique d'un côté, la physiologie de l'autre, la médecine ailleurs, etc..., chacune de ces catégories étant elle-même divisée en d'autres. Mais quand, négligeant les problèmes pratiques de nécessité immédiate ou les problèmes par trop spéciaux, on cherche à s'élever vers la compréhension d'un ensemble important de problèmes fondamentaux, par exemple : le système nerveux, l'immunité, le fonctionnement des glandes endocrines, le cancer, et bien d'autres, on est absolument obligé d'organiser un laboratoire, un service ou même un institut de recherche pure — *où toutes les disciplines sont représentées*. Et c'est là,

semble-t-il, la distinction principale entre le laboratoire d'autrefois et celui d'aujourd'hui, l'esprit différent dont je parlais plus haut. Nous ne nous satisfaisons plus d'une réponse purement biologique, lorsque nous savons qu'il existe à la base d'un phénomène des mécanismes sous-jacents, de nature physico-chimiques ou chimiques. Le compartimentage a joué son rôle. Nous voulons nous affranchir des bornes arbitraires que nous nous sommes d'abord imposées et nous aspirons maintenant à la connaissance intime des faits élémentaires qui nous permettra de saisir l'unité et l'harmonie de la nature.

Le « splendide isolement » de la médecine et des autres sciences est une chose du passé. Les cloisons s'effritent rapidement et nul ne peut se targuer d'indépendance. Il faut de toute nécessité faire appel les uns aux autres. Les chimistes, qui depuis longtemps ont emprunté des appareils et des méthodes aux physiciens, commencent à envisager — souvent à contre-cœur il est vrai — la nécessité d'apprendre un peu plus de physique et de chimie-physique. Le physicien qui s'occupe de la structure de la matière est obligé de connaître un peu de chimie; quant au médecin même, s'il veut faire de la recherche, comprendre et suivre les travaux modernes, s'il veut aller au fond des choses, savoir comment travaillent nos organes et en quoi consiste un trouble fonctionnel, il devra, dans un avenir très prochain, savoir un peu de mathématiques, de physique et de chimie et meubler ses laboratoires d'une quantité d'instruments qui y eussent semblé tout à fait déplacés il y a seulement trente ans. Le premier signe de l'effondrement des cloisons fut la naissance de ces sciences bâtardes, à cheval sur deux ou trois disciplines qui, prises isolément, ne sont pas viables, mais qui sont les « sciences de liaison » du front scientifique, celles qui, à travers le « no man's land », établissent le contact, font le travail de pionnier et d'éclaireur. Ce sont la chimie-physique par exemple, la biochimie, et la biophysique dont l'importance grandit lentement.

Il est injuste de ne pas considérer la Médecine comme une science, ainsi que les représentants des sciences dites exactes sont parfois tentés de le faire, simplement parce qu'elle n'a pas encore atteint le stade de la mesure. C'est la science la plus

compliquée de toutes, non seulement parce que toutes les sciences entrent en jeu dans un organisme vivant, mais parce que l'évolution harmonieuse de l'être humain dans le temps, *sa durée*, entraîne des problèmes de corrélation et de subordination que les sciences exactes sont loin d'avoir résolus. On peut certes dire que la médecine, en tant que science expérimentale, est encore dans l'enfance, on peut dire qu'elle n'a pas encore terminé la phase de l'inventaire de ses objets, mais cela est dû en partie à la lenteur de la progression des sciences élémentaires dont elle est tributaire. Le jour où la chimie pourra renseigner le biologiste sur la structure exacte d'une protéine, ce jour-là, le physiologiste, puis l'immunologiste pourront partir sur des bases solides, et en quelques années la médecine aura fait des progrès immenses. Si la médecine scientifique est encore embryonnaire, ce n'est pas la faute des médecins qui ont à faire face à des problèmes pratiques de nécessité immédiate, mais celle des chimistes et des physiciens qui, pendant longtemps, ont refusé l'obstacle, sachant bien qu'il était difficile à franchir.

C'est pourquoi il faut dire et redire incessamment que les progrès de la médecine dépendent d'une étroite collaboration entre la recherche expérimentale pure, la physiologie, l'immunologie, la sérologie, en un mot, toutes les sciences qui s'occupent des fonctions et des réactions des organismes vivants, et les autres, chimie et physique. Le médecin, le physiologiste posent constamment des problèmes qu'ils sont, de par leur culture et leur spécialisation, incapables de résoudre. Le nombre de chimistes et de physiciens qui s'y intéressent est infime. Il doit augmenter. Mais pour que la collaboration soit efficace, il faut qu'elle existe en fait, non en principe seulement. Comme ces problèmes sont les plus difficiles de tous et que la voie est à peine tracée, il faut faire appel à l'élite et lui donner les moyens de travailler dans les meilleures conditions possibles. Le succès est à ce prix.

Nous voici loin, semble-t-il, du laboratoire. Pourtant, ce que je viens de dire était indispensable à la compréhension de ce qui va suivre, c'est-à-dire à l'évocation de ce que devrait être aujourd'hui le laboratoire de médecine expérimentale. Le laboratoire moderne le plus parfait me paraît être celui

que l'on vient de construire à Upsala, en Suède, et qui est consacré à la chimie-physique seule. Pour l'étude des problèmes fondamentaux de la vie et de la médecine, il ne faudrait apporter à un tel laboratoire que des modifications de détail. Rien de semblable n'existe, je crois, aujourd'hui. Le meilleur, à ma connaissance, est encore l'Institut Rockefeller, à New-York. Mais certains de ses bâtiments sont déjà vieux et rien ne se démode plus vite qu'un laboratoire. Son directeur depuis la fondation en 1905, le Dr Simon Flexner, a eu le mérite immense de comprendre, dès cette époque, les nécessités modernes de la médecine expérimentale. Le premier, il a appliqué les principes établis par Claude Bernard, et a réuni ensemble médecins, physiologistes, chimistes, leur fournissant des moyens de travail uniques au monde. Il sut s'entourer immédiatement d'hommes jeunes de premier ordre — notre grand compatriote Carrel, âgé de trente-deux ans, fut un de ceux-là — et leur laissa toute liberté de travailler à des problèmes de science pure, sans rechercher aucune application utilitaire immédiate. La moisson fut magnifique et l'on peut dire que l'Institut Rockefeller a joué le rôle de pionnier dans cette voie. La Science peut être reconnaissante au Dr Flexner qui, avant tout le monde, a osé mettre en pratique sur une échelle grandiose, les idées de Claude Bernard en les adaptant à son époque.

Il est fort possible que le plan dont je vais très sommairement esquisser les grandes lignes paraisse au premier abord un peu étrange à certains, tant nous devenons inconsciemment esclaves de nos habitudes de travail et de pensée. Mais s'ils consentent à faire l'effort nécessaire pour s'en affranchir, cette impression disparaîtra, j'ose l'espérer.

L'Institut ou le Laboratoire de recherche moderne doit s'inspirer de l'usine plus que du monument. Au bout de vingt ans, une usine est surannée; un laboratoire également. Quoi qu'on fasse pour le moderniser — et la dépense obligatoire est considérable au bout de ce laps de temps — il n'est plus à la hauteur de sa tâche. La conclusion est donc qu'au lieu de le bâtir à grands frais, somptueusement, ce qui rend la démolition trop onéreuse, il faut le construire pour qu'il dure une vingtaine d'années, solidement mais sans luxe. De

préférence naturellement, à la campagne, à l'abri des vibrations et des perturbations électriques. Pas d'escalier d'honneur, pas de décorations superflues, mais dans tout l'édifice la pression de l'air sera maintenue légèrement au-dessus de la pression atmosphérique au moyen de grandes souffleries envoyant dans les couloirs un air chauffé à 20°, filtré, humidifié, « conditionné » pour employer le terme nouveau. Grâce à cela, les poussières seront supprimées, les fenêtres n'ayant pas besoin d'être ouvertes, et l'air passant toujours du dedans au dehors. Si le volume d'air total de chaque pièce est renouvelé deux ou trois fois par heure, l'aération sera parfaite et les conditions de travail excellentes, même dans les caves (où se trouvent les instruments les plus délicats) et dans les pièces obscures, sans fenêtres, qui seront nombreuses. En effet, chaque fois qu'on a besoin d'utiliser la lumière pour étudier un phénomène, on a intérêt à se placer dans une pièce obscure, et à n'employer que la lumière artificielle qui possède l'immense avantage de se régler à volonté et de demeurer invariable. Les photographes d'aujourd'hui l'ont bien compris, et l'ancien atelier d'artiste a disparu depuis longtemps. Jour et nuit la même température sera maintenue dans toutes les pièces, sauf celles consacrées à des usages spéciaux. Cette constance de température est fondamentale, car les fluctuations détruisent le réglage des instruments sensibles et des thermostats. Il existe beaucoup d'instituts où le chauffage est coupé tous les jours à six heures, et du samedi au lundi. En hiver, il est impossible d'y travailler le soir, ni le dimanche. Le lundi matin, quand il fait froid, tous les appareils sont déréglés et la matinée est perdue.

Toutes les canalisations, eau, air comprimé, gaz, électricité, seront accessibles dans les couloirs, et disposées de façon qu'une réparation ou un changement de distribution puisse s'effectuer rapidement et économiquement. Les canalisations dans les murs ont certains avantages pour les demeures particulières, mais ont occasionné de graves ennuis dans les laboratoires. Les pièces où l'on travaille doivent être en principe identiques, sauf attributions particulières, de façon à simplifier la construction et à atteindre un prix de revient plus bas. Tout doit être prévu pour permettre au besoin la

transformation d'un laboratoire sans grands frais si de nouvelles recherches doivent y être poursuivies. Naturellement, cela entraîne la « rationalisation » des éléments mobiles : tables, chaises, lampes, supports, de façon à utiliser la fabrication en série, et à assurer l'interchangeabilité. Tout doit être prévu de façon à faire face autant que possible à n'importe quel problème, et à permettre de travailler toujours dans les meilleures conditions de confort, de précision et de sécurité. Il existe encore un assez grand nombre de savants distingués qui, ayant été habitués à expérimenter avec des bouts de bois, du fil de fer, des pièces hétéroclites, des moyens de fortune, ne conçoivent pas qu'on puisse s'en passer. Je me trompe peut-être, mais je crois que c'est là une conception fausse et archaïque. Tout le temps qu'ils passent à monter des appareils existant déjà sur le marché, dans des conditions qui font de leur fonctionnement un véritable tour de force d'ingéniosité, me semble du temps perdu, et je crois qu'au fond, il y a souvent là une question de crédits insuffisants. Seraient-ils aussi nombreux, ceux qui « bricolent » avec un talent remarquable, si on leur offrait les dix, vingt ou trente mille francs que représente le bon appareil chaque fois qu'ils en ont besoin? Le gaspillage de temps est celui qu'on ressent le moins. Mais quand il s'agit d'un cerveau distingué, il est plus grave qu'un gaspillage d'argent.

Pour les laboratoires de chimie, un sol spécial naturellement, et une aspiration forcée pour les vapeurs délétères. Pour les laboratoires de physiologie, les salles d'opération, des éclairages spéciaux sans ombres portées; des pièces froides, des pièces chaudes à 37°; des ateliers de photographie, de soufflage de verre, de mécanique, de menuiserie. Une grande partie des instruments doit pouvoir être exécutée sur place, rapidement. Un magasin bien approvisionné, d'appareils et de produits chimiques, pour éviter les pertes de temps, et sur le toit, les cages des animaux en cours d'expérience, ce qui assure à la fois la santé des bêtes et l'absence d'odeurs. Une petite salle de réunion, une bibliothèque.

Il est clair que cette image s'écarte un peu de l'idée qu'on se fait du laboratoire de biologie ou de médecine. Mais jusqu'ici le biologiste abandonnait volontiers son problème au moment

où il devenait chimique ou physico-chimique, en disant : cela n'est plus de mon ressort. Or, comme cela n'était pas encore du ressort du chimiste ou du physicien, qui n'avait aucune raison de s'y intéresser, une quantité immense de questions importantes sont demeurées à demi étudiées. Ce pilatisme nous a fait perdre un temps considérable. Depuis une trentaine d'années cependant, un certain nombre de physiologistes ont eu le courage d'aller plus loin et ont acquis les connaissances nécessaires pour pousser le problème jusqu'au bout. Les résultats furent brillants et la jeune génération, encouragée par l'exemple de ses aînés, semble décidée à faire le gros effort que représente l'étude supplémentaire des mathématiques, de la physique ou de la chimie. Sans espérer devenir capable de résoudre eux-mêmes tous les problèmes chimiques, physiques ou mathématiques, ils ont compris qu'ils doivent tout au moins être en mesure de diriger intelligemment les efforts d'un ou de plusieurs collaborateurs spécialisés. Des exemples nous en sont donnés entre autres par le laboratoire du professeur Lapicque, titulaire de la chaire de Claude Bernard à la Sorbonne, dont les magnifiques travaux sur les muscles, les nerfs et le mécanisme de l'influx nerveux, en collaboration avec madame Lapicque, exigent, pour être suivis, une connaissance assez approfondie de la physique, comme on peut s'en rendre compte par la lecture de ses livres et de la brillante thèse d'un de ses jeunes élèves, A.-M. Monnier. Ces exemples sont plus rares, il faut l'avouer, en France qu'à l'étranger. Nous avons vu récemment un physicien anglais A.-V. Hill attirer l'attention des savants du monde entier par son analyse du mécanisme de la contraction musculaire et de la fatigue. Ce sont des chimistes, Van Slyke, Henderson et leurs élèves, qui nous ont fourni les données les plus importantes que nous possédions sur le sang au point de vue médical, et c'est de la collaboration d'un médecin, Avery, et d'un chimiste, Heidelberger, qu'est sortie une des contributions les plus importantes à l'immunologie et à la connaissance du pneumocoque, l'agent microbien de la pneumonie. Enfin, le prix Nobel de Médecine vient d'être attribué à Landsteiner, une des plus brillantes figures de la science moderne dont les travaux sur l'immunité, essentiellement chimiques, font date

dans l'histoire des sciences. Les exemples pullulent aujourd'hui, et je m'excuse de n'en pouvoir citer davantage.

Le laboratoire de recherche médicale pure doit donc être un institut complet où toutes les disciplines collaborent, une sorte de cellule autonome où tous les efforts tendront vers le même but, où les feux croisés de toutes les méthodes d'investigation pourront être dirigés sur un seul problème. Dans un tel institut, on n'essaiera pas toujours de trouver des moyens *immédiats* de guérir les maladies; on s'efforcera de commencer par chercher les différences fondamentales qui existent entre la santé et la maladie, entre la vie et la mort. Quand on aura trouvé cela, le reste deviendra plus aisé. Mais nous sommes bien loin du but. Momentanément et pour de longues années encore, le clinicien pur, aidé du sérologiste, doit continuer dans la voie tracée sa lutte contre la maladie. Le médecin, c'est le présent, le laboratoire, c'est l'avenir.

***

Je me rends compte combien, pour la majorité du public, certaines phrases sont peu évocatrices. Lorsqu'on parle, du ton pénétré qui convient, de la recherche scientifique, les lèvres articulent des sons, mais en général, ni dans le cerveau de celui qui parle, ni dans le cerveau de celui qui écoute, ces sons ne sont accompagnés de pensée. Le cortège d'images instantanées qui suit presque toujours l'énoncé d'un fait, d'une qualité, d'une action, manque. On ne « voit » pas le travail du laboratoire. On n'en conçoit pas bien le mécanisme, la psychologie. Et comme chacun s'en fait une idée spéciale, parfois pittoresque mais souvent fausse, comme, par une sorte de pudeur, on ne pose pas de questions, le fossé subsiste entre le chercheur et le profane. Or, ce fossé, cette ignorance sont à la base d'un malentendu dont la science pure n'a jamais cessé de souffrir. Si le public éclairé avait l'impression de savoir un peu ce qui se passe dans un Institut de Science pure, il s'intéresserait peut-être au processus de la recherche, à l'évolution de la pensée créatrice du chercheur. S'il s'y intéressait, le contact serait établi entre eux, et ceux qui en ont les moyens hésiteraient peut-être moins à ouvrir

leur bourse en se représentant plus clairement le sort de leur argent.

Dans mon article sur les cultures de tissus en dehors de l'organisme[1], j'ai décrit assez longuement une méthode remarquable due à Alexis Carrel, et j'en ai esquissé les conséquences et les applications possibles. Mais c'est le stade antérieur qui reste mystérieux. J'ai montré la fleur et le fruit : du point de vue psychologique, ce qui importe est l'histoire de l'évolution à partir de la graine.

« Enfin, me disait un ami, vous me parlez de problèmes. Mais comment, pourquoi les choisissez-vous? et quand votre choix est fait, que se passe-t-il? Y a-t-il une règle du jeu? quelle est-elle? Quelle méthode psychologique employez-vous de préférence? Qu'est-ce qui détermine le choix du chemin d'approche, des techniques que vous utilisez, comment interprétez-vous les résultats expérimentaux? Comment distinguez-vous la piste à suivre?... »

Je ne sais si les réponses que je pourrais faire à ces questions présenteraient un intérêt général. Je suis tenté de croire qu'il n'en est rien et que tout chercheur emploie une méthode à soi, conforme à sa culture, à son éducation, à ses habitudes de pensée, à son caractère. Ce qui est certain, c'est que c'est la dernière chose au monde dont il parlera. Il agit, la plupart du temps, de façon instinctive, sans se préoccuper de dégager, dans ses actes, la part de responsabilité revenant au maître qui l'a formé, à son environnement ou à son génie propre. Je tiens donc, avant d'analyser le mécanisme de la recherche, à mettre le lecteur en garde contre toute généralisation et à laisser la porte ouverte à d'autres possibilités.

Il est bien évident que le choix du problème dépend d'une quantité de facteurs. Il n'est jamais complètement libre, mais plus ou moins dominé par *le métier* — un chimiste se tournera vers un problème chimique, un biologiste vers un problème biologique — et pour les jeunes, par l'influence du professeur. Au fur et à mesure que l'on avance en âge, ces contingences perdent de leur valeur, et le cerveau, pareil à l'aiguille aimantée, se dirige invinciblement vers les pro-

1. Les cultures des tissus en dehors de l'organisme. *Revue de Paris*, septembre 1931.

blèmes qui l'attirent, au mépris des cadres trop étroits où la nécessité du « compartimentage » des sciences l'avaient emprisonné. Ceux qui sont capables de s'affranchir ainsi des disciplines scolaires sont rares, mais ce sont eux qui ouvrent les voies nouvelles. Nous en avons en France l'exemple le plus illustre avec Pasteur, chimiste et physicien, conduit par son génie à créer de toutes pièces la bactériologie. En Amérique, Jacques Lœb, médecin, jette des flots de lumière sur la chimie des colloïdes. En Angleterre, Hill, physicien, devient un des plus célèbres physiologistes. En Allemagne, Helmholtz, esprit universel, laisse une trace brillante dans tous les domaines.

En règle générale, l'ampleur du problème est une mesure de la valeur de l'homme qui ose s'y attaquer. Les petits problèmes limités, les détails, qui ne peuvent en aucun cas, vraisemblablement, aboutir à des régions inexplorées, présentent un attrait considérable pour tous les travailleurs modestes doutant d'eux-mêmes — souvent à tort — et qu'épouvanterait l'idée d'entreprendre un travail de longue haleine. J'ai dit « souvent à tort », car ces chercheurs seraient fréquemment capables, à leur insu, d'une grande œuvre. Ce n'est ni la science, ni l'habileté qui leur manque, mais la confiance, le courage, le souffle, et parfois l'imagination. Pour employer l'expression freudienne, je dirais qu'ils souffrent d'un complexe d'infériorité. Le respect de la vérité me force à reconnaître qu'on rencontre aussi le type diamétralement opposé, dont la vanité et parfois l'outrecuidance reposent sur une médiocrité incurable, ou sur une insondable sottise. Dieu merci, cette espèce est plus rare.

Il est bien évident que plus un problème est général, plus il impose une grande variété de connaissances, car les chemins d'approche seront d'autant plus nombreux qu'il couvrira un plus grand nombre de phénomènes. Par exemple, supposons qu'on se propose d'étudier un sujet très vaste : l'immunité dans les maladies infectieuses. Le médecin choisira naturellement le chemin tracé par Pasteur et ses disciples; il étudiera expérimentalement l'immunité à différentes maladies chez l'homme et chez l'animal. C'est le problème pratique, immédiat. Comme antigène (substance déterminant dans l'organisme l'ensemble des réactions qui se manifestera par l'immunité),

il emploiera des microbes ou des toxines. S'il possède par hasard des notions assez développées de chimie, il s'adjoindra un chimiste et il suivra la voie où se sont illustrés Landsteiner et ses élèves, qui, non contents d'expérimenter sur l'immunité aux microbes, aux toxines, corps complexes et très mal connus, se sont donné pour but l'étude du mécanisme même de l'immunisation en général, et ont injecté dans les animaux d'expérience des produits chimiques bien définis, simplifiant et précisant ainsi le problème. S'il possède des connaissances en physique, il tâchera, seul ou en collaboration, de mettre en évidence les modifications physiques et physico-chimiques produites dans le sang par l'immunisation, et d'en tirer des conclusions sur l'altération subie par les molécules en solution dans le sérum sanguin. Dans ces deux derniers cas, il agira plus scientifiquement, puisqu'il tentera de remplacer un large problème d'une science immensément complexe par une série de problèmes plus simples ressortissant à des sciences moins universelles et mieux connues. En d'autres termes, il analysera ses difficultés.

Mais il arrive souvent qu'à la suite d'observations intelligentes suggérées par son travail quotidien, banal, un savant soit mis sur la voie d'une découverte ou d'une série de découvertes importantes sans s'être lui-même proposé un problème, ou sans avoir prévu à l'avance les développements que prendraient ses recherches. Il y a maints exemples frappants d'un point de départ médiocre, terre à terre, ayant abouti à une œuvre fondamentale : Lavoisier semble s'être intéressé au problème de la combustion parce qu'il fut chargé d'étudier des questions d'éclairage par les chandelles : ceci le conduisit à élucider les mécanismes de la respiration chez les animaux qu'il fut le premier à assimiler à une combustion, et à détruire à tout jamais l'hypothèse universellement admise, mais fausse, du phlogistique. Pasteur fut aiguillé sur les microorganismes par des recherches qui n'avaient rien de biologique : ses études sur le tartrate et le paratartrate de soude le conduisirent à la découverte de l'asymétrie cristalline, laquelle le força de s'intéresser aux moisissures et, de fil en aiguille, par un enchaînement d'idées d'une rigueur admirable, à l'étude des fermentations, puis à la découverte des microbes.

Autrefois, alors que les sciences étaient à l'état embryonnaire, de grandes découvertes furent faites par des hommes simplement doués et intelligents, que le hasard avait placés dans des circonstances permettant à leur cerveau de trouver sa voie. Denys Papin, docteur en médecine, comprit la force de la vapeur, inventa la première machine et la première pompe centrifuge en 1688. Joseph Henry, acteur et auteur dramatique promenant sa petite troupe dans l'état de New-York vers 1820, tomba malade en plein succès. Un ami lui apporta, pour le distraire pendant sa convalescence, un livre de vulgarisation où l'on donnait assez vaguement les réponses à des questions telles que : pourquoi la flamme d'une bougie pointe-t-elle toujours vers le haut? Pourquoi la pierre d'aimant attire-t-elle le fer? Il se passionna pour ces problèmes, et, lorsqu'il fut guéri, liquida sa troupe, abandonna son théâtre et se consacra à l'étude des manifestations électriques et magnétiques. Il découvrit le phénomène connu sous le nom de self-induction (l'unité de self-induction porte aujourd'hui le nom de *henry*), devint professeur de physique à Princeton et termina ses jours comme directeur de la fameuse Smithsonian Institution de Washington. C'est enfin Sadi Carnot, ingénieur, mais non homme de science pure, étudiant les machines à vapeur au point de vue de leur rendement économique, qui dans son petit, mais immense livre *Réflexions sur la puissance motrice du feu*, exposa pour la première fois les bases de l'un des principes les plus fondamentaux de toute notre science humaine, un principe universel, nommé d'après lui, et aussi connu sous le nom de second principe de la thermodynamique.

On voit, par ce qui précède, que le problème est souvent la conséquence de la confrontation imprévue d'un cerveau préparé avec un fait d'observation et que son choix dépend d'un trop grand nombre de facteurs pour qu'on puisse le soumettre à des règles quelconques.

Admettons donc que l'attention, la curiosité d'un travailleur soit éveillée par une observation fortuite ou provoquée. Il s'assure d'abord que le fait expérimental qui a donné naissance à cette observation est réel et peut être répété. S'il en est ainsi, et à condition que ce fait soit nou-

veau, le premier stade expérimental commence. Les méthodes employées dépendent naturellement des connaissances acquises, des aptitudes de l'expérimentateur et des moyens techniques dont il dispose. Supposons que ses expériences soient conduites de telle façon qu'il parvienne à *mesurer*, à exprimer quantitativement des rapports : son premier soin est de diminuer le nombre des variables et de déceler celles qui influent directement sur le phénomène. Pour cela, il maintient certains facteurs constants et s'arrange pour n'en faire varier qu'un seul à la fois, si c'est possible. Il se trouve enfin en face d'un certain nombre de chiffres exprimant, en général, l'évolution d'un phénomène en fonction d'un paramètre quelconque : temps, température, etc... Il s'agit maintenant d'interpréter. Que signifient ces variations systématiques et inconnues jusque-là?

Quand cela est possible, il essaye de les exprimer par une formule mathématique qui exprime la *loi du phénomène*; le problème se trouve ainsi bien défini car les mathématiques appliquées aux sciences ne sont qu'un langage précis, une sorte de sténographie mentale suivant l'heureuse expression du philosophe Mach, permettant, au moyen de quelques symboles conventionnels, d'économiser la pensée et le temps.

C'est alors qu'apparaît l'outil le plus puissant de la recherche scientifique : l'hypothèse. Je ne puis m'étendre comme je le voudrais sur ce sujet. Cependant, je dois m'y arrêter quelques instants. Lorsqu'on a isolé arbitrairement d'un ensemble de faits un phénomène qu'on a bien étudié, c'est-à-dire quand on peut prédire ses variations à l'avance, il importe d'expliquer son mécanisme au moyen d'éléments déjà connus, de façon à établir l'enchaînement entre les faits antérieurs et celui-ci, pour assurer la progression de la science sur des bases solides sans solution de continuité. *L'hypothèse scientifique consiste donc dans une image qu'on se fait des causes et des conséquences d'une série de faits d'observation.* En d'autres termes, elle revient à donner une explication momentanée, entièrement fondée sur le bon sens, la logique et l'expérience antérieure, de la raison pour laquelle le fait s'est produit; explication qui situe le nouveau phénomène dans une série d'événements dont un certain nombre seule-

ment sont connus et qui établit entre eux une corrélation permettant d'inférer l'existence de phénomènes intermédiaires inconnus. On voit donc le double jeu de l'hypothèse : d'une part, elle relie entre eux, logiquement, les faits antérieurement établis au fait nouveau; d'autre part elle s'élance dans l'inconnu et, admettant *a priori* que les lois qui gouvernent la continuité de cette série de phénomènes sont les mêmes de part et d'autre du fait nouveau, elle *prévoit* des faits ou des relations qualitatives ou quantitatives dont l'existence devra être confirmée par des expériences capables de les mettre en évidence : ce sera le second stade expérimental.

On comprend maintenant le rôle de l'hypothèse, structure fragile issue de notre cerveau, qui nous force à *imaginer des expériences originales* ou des appareils inédits dans le but de révéler l'existence d'un fait jusque-là ignoré qui la consolidera, ou bien qui l'infirmera définitivement; auquel cas on l'abandonne. Car il ne faut jamais perdre de vue que l'hypothèse ne doit être qu'un outil de travail; on la conserve tant qu'elle est utile et l'on ne doit pas hésiter à la remplacer par une autre aussitôt qu'elle se trouve en désaccord avec les faits : une hypothèse doit être une échelle, non une cage.

L'imagination doit donc jouer un rôle important et en cela le travail scientifique s'apparente au travail créateur artistique. Il s'y apparente aussi par le sens esthétique, la recherche de cette beauté spéciale, le sens de l'harmonie du monde comme disait Henri Poincaré dans cet admirable livre de claire intelligence : *Science et Méthode*. Il existe néanmoins une différence fondamentale entre les deux, car l'artiste jouit d'une liberté entière et peut toujours obéir à sa fantaisie. Il n'est pas astreint à retrouver dans la jungle de l'inconnu le chemin de la vérité, le sentier caché de l'enchaînement des faits. Dans les arts, les lettres, la personnalité domine tout, tandis que la science doit rester impersonnelle. « L'Art, c'est Moi. La Science, c'est Nous. » La personnalité, l'originalité du savant ne peut se manifester que dans les méthodes, les moyens mis en œuvre pour obtenir des résultats, non dans les résultats eux-mêmes.

La pensée scientifique, comme la Nature qu'elle se propose d'analyser en symboles humains, est une, et s'efforce de découvrir le processus caché — le *latens processus* de François Bacon — qui réunit et cimente les divers degrés d'évolution saisis par notre perception mosaïque et périodique, et l'ordre caché — le *latens schematismus* du même philosophe — qui est au fond des perceptions sensibles. L'ordre réel, extérieur à nous, les sujets qui passent derrière nous et dont l'ombre seule nous apparaît sur le fond de la caverne, pour parler comme Platon, échappent à notre observation directe. Qu'importe, si nous savons projeter hors de nous le résultat de nos efforts de pensée et si cette projection se confond avec les réactions sensorielles déterminées en nous par les objets réels.

Je ne donnerai qu'un exemple du rôle de l'hypothèse, car c'est là un sujet trop familier à tous. Mais je choisirai une des hypothèses les plus géniales et les plus fructueuses qui soient sorties d'un cerveau humain. C'était en 1880. On travaillait au laboratoire de Pasteur sur le Choléra des poules, maladie terrible qui tue 90 p. 100 des oiseaux d'un élevage. Les cultures du microbe, ensemencées sans interruption de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures conservaient la même virulence. Mais, en utilisant une vieille culture oubliée, datant de quelques semaines, grande fut la surprise de voir que les poules étaient malades et ne succombaient pas. *La virulence était atténuée.* Pasteur établit instantanément dans son esprit un rapprochement entre le fait que, dans bien des maladies, l'individu qui a contracté l'infection et n'en est pas mort possède dorénavant une résistance, une immunité naturelle. Constatant ainsi, pour la première fois, que la virulence des microbes peut s'atténuer, par une envolée d'imagination magnifique, il conçoit aussitôt l'importance de ce parallèle et émet l'hypothèse que dorénavant on pourra vacciner contre les maladies infectieuses. Je n'insisterai pas sur la fièvre qui s'empara de tout son laboratoire quand il développa sa pensée. C'était l'aurore de la médecine nouvelle qui pointait à l'horizon. A partir de ce moment, tous les travaux expérimentaux furent dirigés dans le même sens et aboutirent à la triomphale confirmation que l'on connaît.

Il n'en est pas, hélas, toujours ainsi. Mais la phase expérimentale coordonnée qui suit l'hypothèse n'en est pas moins la plus passionnante de toutes. Les mots me semblent incapables — je n'en accuse que mon infirmité comme écrivain — d'évoquer les heures inoubliables passées au laboratoire, face à face avec les instruments qu'on a souvent conçus soi-même dans un but particulier, épiant, le cœur battant, la marche d'une expérience. Dans le silence, accusé plutôt qu'amoindri par le bourdonnement doux des pièces tournantes, le ronflement sourd d'un transformateur ou les menus battements d'un appareil enregistreur qui casse les minutes en parties égales, quand les petites pièces de métal brillant, désespérément indifférentes, nous apportent avec leur impassibilité impartiale la réponse que nous attendons, alors nous avons vraiment conscience d'une victoire, victoire de la pensée sur la matière mystérieuse et rusée, enfin contrainte à livrer un de ses secrets.

A coup sûr, chaque savant a connu des minutes semblables; seul le décor peut varier. L'un évoquera la préparation examinée au microscope; l'autre une réaction chimique dans un ballon fragile; un troisième, une simple feuille de papier couverte de symboles; un autre enfin, la chambre noire où la plaque photographique révèle progressivement l'image espérée. Mais tous se sont grisés de la même émotion, ou alors ils ne sont pas de vrais chercheurs. Il faut un élément émotionnel sentimental, dans toute carrière créatrice. Chez le savant, elle ne s'extériorise pas. Elle existe cependant, puisque le savant doit posséder l'enthousiasme. C'est un signe de médiocrité que d'être dépourvu d'enthousiasme, disait Descartes, et Pasteur, exaltant le mot lui-même, légué par les Grecs : *entheos*, un Dieu intérieur, écrivait que l'enthousiasme est à la recherche de la vérité matérielle ce que la foi est à la vérité spirituelle : on ne peut atteindre l'une ou l'autre qu'à la condition d'être enthousiaste ou croyant.

Ainsi, nous avons suivi le chercheur depuis le moment où, après avoir choisi un problème — désigné par le hasard ou le raisonnement — il a commencé par éliminer expérimentalement les facteurs secondaires, puis a étudié les conditions nécessaires à l'apparition d'un certain phénomène, et enfin a

pu le relier qualitativement ou quantitativement à ceux qui le précèdent. L'hypothèse l'a conduit à prévoir certains faits : il a instauré les expériences nécessaires pour vérifier ces faits. Il les a vérifiés ou non. Comme nous l'avons dit plus haut, il arrive parfois qu'au cours d'une telle expérience, on fasse l'observation d'un fait nouveau imprévu, étranger au but expérimental poursuivi. C'est souvent ainsi que les trouvailles se greffent les unes sur les autres et finissent par aboutir à des résultats nullement anticipés. Le fil qui relie les découvertes entre elles peut donc être ténu, il n'en existe pas moins, et chaque fois que, pour étudier un problème, on est amené à créer ou à perfectionner des techniques d'observation ou de mesure, on est certain de rencontrer des faits inédits qui deviendront, si on le désire, l'origine d'investigations nouvelles.

Une des phases les plus importantes de la recherche consiste dans l'édification des techniques. Une technique est constituée par l'ensemble des moyens matériels mis en œuvre pour obtenir un certain résultat expérimental. Et l'on peut dire sans aucune exagération que toutes les conquêtes réalisées dans le domaine scientifique l'ont été grâce à des perfectionnements continus apportés aux techniques expérimentales.

Claude Bernard, dans cet admirable livre, l'*Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale* qui devrait être le catéchisme de tout chercheur, écrit : « Je suis convaincu que dans les sciences expérimentales en évolution et particulièrement dans celles qui sont aussi complexes que la biologie, la découverte d'un nouvel instrument d'observation ou d'expérimentation rend beaucoup plus de services que beaucoup de dissertations systématiques ou philosophiques. » Lavoisier a créé la chimie moderne avec la balance. Toute l'œuvre de Pasteur repose sur l'emploi du microscope; la radioactivité dépend entièrement de l'électromètre; nos progrès dans la connaissance de la structure de la matière sont dus aux spectrographes et aux appareils modernes utilisant les propriétés des rayons X; nos dernières acquisitions dans la connaissance de la structure intime des atomes qui ont conduit aux transmutations des corps sont basées sur l'emploi du radium, des rayons X, sur la technique des tubes à vide et sur un instru-

ment prodigieux inventé par C. T. R. Wilson, la chambre à détente. Ce ne sont là que quelques exemples parmi des milliers.

Il faut aujourd'hui considérer une technique ou un instrument nouveaux comme des antennes qui nous permettent d'étendre le champ d'action de nos sens bien au delà de ses limites naturelles. Nous avons grâce à eux atteint l'infiniment petit et l'infiniment grand. Nous savons mesurer les dimensions d'une molécule à un milliardième de millimètre près, et nous connaissons la composition chimique d'étoiles dont la lumière, à raison de trois cent mille kilomètres par seconde, met cinq cents ans à nous parvenir. Il est vrai que nous ne savons pas encore guérir le rhume de cerveau; mais cela prouve que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce problème est encore plus compliqué. Sa solution dépend en effet de nos progrès dans une chimie très particulière et mal connue, celle des substances fondamentales de la matière vivante, les protéines.

Le laboratoire doit donc être également l'atelier où sont forgés les outils nécessaires à la réalisation des expériences. Et cela explique le temps considérable, souvent hors de proportion avec les résultats obtenus, requis pour progresser d'un pas dans le « sentier caillouteux qui mène à la vérité ». L'équipement, l'outillage d'un laboratoire dépend naturellement du travail qu'on y effectue. Mais, je l'ai dit plus haut, le « compartimentage » des sciences diminue tous les jours. Cela explique les dépenses toujours croissantes des laboratoires : nombreux sont les appareils qui valent plusieurs dizaines de milliers de francs. Et ce n'est pas encore là ce qui coûte le plus cher. Si ingénieux, si beau que soit un instrument, il ne travaille pas tout seul. Même si l'on a affaire à un appareil complètement automatique, ce qui est rare, l'élément primordial de la recherche, c'est l'homme, non seulement le savant qui conçoit les problèmes, imagine les expériences, et interprète les résultats, mais l'assistant qui, sans avoir la culture ou l'imagination nécessaires, exécutera le plan établi par le chef.

La vérification expérimentale d'une hypothèse peut entraîner des dépenses de temps et d'argent importantes. Si importantes qu'elles sont presque une excuse à cette question

redoutée des gens de science et qu'un homme instruit devrait toujours hésiter à poser :

A quoi cela servira-t-il? — A quoi sert l'enfant qui vient de naître, y répondait déjà Faraday. La recherche pure constitue en effet, en soi, non seulement la base fondamentale de la science utilitaire et des perfectionnements de l'industrie, mais encore la meilleure méthode de culture de l'esprit, la seule capable de maintenir la pensée philosophique en contact avec les faits qu'elle ne peut ignorer, quelle que soit son orientation

En voici un exemple assez frappant. Le fondateur et directeur du grand observatoire du Mont Wilson, le professeur George Ellery Hale, l'un des hommes les plus remarquables et les plus distingués qu'il m'ait été donné de rencontrer, a choisi, au pied des montagnes, un site adorable où il a édifié des laboratoires de recherches consacrés à une science peu répandue et pour cause : l'astrophysique, la physique des astres. A Pasadeña, pas bien loin d'Hollywood, un groupe de pavillons aux murs clairs, de plain-pied avec les pelouses, à peine surélevés, aux larges baies vitrées, aux toits plats, sans étages, couverts de plantes grimpantes, tous encadrés dans le velours brillant de gazons soignés, séparés les uns des autres par des sentiers bordés de fleurs, c'est le laboratoire. Des fleurs partout, le ciel de la Californie, et au fond, à l'est, s'élevant presqu'à pic en une muraille impressionnante, la chaîne grise des Montagnes Rocheuses. De la lumière, des couleurs, des parfums et du calme : le rêve.

Passant un jour par New-York, il y a une quinzaine d'années, Georges E. Hale vint rendre visite à mon maître le docteur Carrel, à l'Institut Rockfeller, et nous causâmes longuement. Il me parla d'un problème déconcertant que je ne puis exposer sans rappeler d'abord quelques notions élémentaires de physique.

On sait que la lumière blanche, après passage à travers un prisme, s'étale en éventail multicolore : les couleurs du spectre : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. La couleur blanche est le résultat de la combinaison de ces radiations élémentaires. De même que chaque note de la gamme correspond à un nombre bien défini de vibrations par

seconde, à une longueur d'onde déterminée, de même chaque couleur est due à une vibration de longueur d'onde connue.

Il est bien évident que nos sens sont trop grossiers pour percevoir des différences entre des longueurs d'ondes trop rapprochées. Cela est vrai pour l'oreille comme pour l'œil. Par exemple, le *la* correspond à 435 vibrations par seconde en France, mais à 440 en Allemagne. C'est là une question de convention. Une couleur du spectre est le résultat de la juxtaposition d'un grand nombre de radiations monochromatiques pures que l'on ne peut désigner que par leur longueur d'onde. Mais la lumière émise par les vapeurs d'un métal ou d'un gaz purs, portées à haute température ou soumises à la décharge électrique, après passage à travers un prisme, donne un spectre caractéristique, non plus continu comme celui de la lumière blanche, mais au contraire formé de raies brillantes se détachant sur un fond noir. Ces raies, jaunes, vertes, bleues ou rouges sont d'autant plus minces qu'elle sont plus monochromatiques, et comme elles sont dues aux vibrations des éléments de l'atome, leur place dans le spectre — c'est-à-dire leur longueur d'onde — est rigoureusement invariable. C'est ainsi qu'on arrive à déceler avec certitude la présence de gaz et de métaux terrestres dans le spectre fourni par des étoiles.

Or, on remarqua, à l'observatoire du Mont Wilson, que certaines raies, indiscutablement dues à un élément connu, n'occupaient pas dans le spectre émis par certaines étoiles leur place habituelle. Il s'était produit un décalage vers le violet.

En d'autres termes, leur longueur d'onde était modifiée. La longueur d'onde des radiations caractéristiques d'un corps, nous l'avons dit, étant une constante si invariable qu'on a songé à l'employer comme base du mètre international, il y avait là un phénomène qui bouleversait les notions admises. La seule différence connue entre les deux spectres étant que l'une des images était produite par les vapeurs provenant d'une étoile, et l'autre, autant qu'on en pouvait juger, par ces mêmes vapeurs provenant d'une source terrestre, deux hypothèses étaient possibles. Ou bien il s'agissait d'un métal très semblable, et inconnu sur la terre, ou bien

la température très élevée de l'étoile, de l'ordre de 20 000 degrés modifiait l'aspect du spectre. Hale et son collaborateur Anderson se rangèrent à cette seconde hypothèse.

Mais pour transformer une hypothèse en vérité, il n'y a pas d'autres moyens que l'expérience. Or, comment la réaliser? On n'avait jamais obtenu, dans les meilleures conditions possibles, une température supérieure à 5 800 degrés (le diamant bout vers 4 200 degrés); il s'agissait de monter jusqu'à 20 000 degrés centigrades, chaleur triple de celle du soleil. D'autres que Hale et Anderson se fussent satisfaits de la théorie. Pas eux.

Ils conçurent une des plus belles expériences du monde, et trouvèrent le moyen de la réaliser. Dans un des petits cottages souriants de Pasadeña, George E. Hale fit monter une puissante génératrice électrique, et fit construire de grands condensateurs destinés à accumuler d'énormes charges d'électricité. Dans le magnifique atelier dont il dispose (un autre cottage fleuri) il fit construire un spectrographe tout en métal, étanche, dans lequel on pouvait maintenir, par le jeu incessant de pompes moléculaires, un vide presque absolu. Puis, il tendit entre deux électrodes, dans le vide également, un mince fil de métal de quelques centimètres de long, et d'un ou deux dixièmes de millimètre de diamètre. Et quand tout fut prêt, et que les condensateurs furent chargés, un interrupteur manœuvré à distance mit brusquement les armatures des condensateurs en court-circuit à travers le fil minuscule qui, pendant un temps de l'ordre du centmillième de seconde fut parcouru par un courant d'une puissance de plusieurs centaines de chevaux-vapeur. Une violente explosion se produisit naturellement, le fil étant instantanément vaporisé et il ne resta plus qu'à développer la plaque : le spectre obtenu était à peu près identique à celui de l'étoile, les raies avaient subi le même déplacement, dans le même sens. La théorie et l'hypothèse étaient confirmées.

La température atteinte — calculée, puisqu'on ne pouvait la mesurer — était d'environ 20 000 degrés.

L'expérience coûta plus de cent mille dollars; un million et demi de francs au cours du jour. Il n'en résulta aucun per-

fectionnement matériel, ni dans les moyens de transport, ni dans les salles de bain, ni dans la radio ou la télévision. Il n'en résulta qu'une preuve de plus que l'intelligence humaine est capable de s'affranchir des limites imposées par sa condition, de franchir les espaces interstellaires que la lumière met des centaines d'années à parcourir, et d'annexer les étoiles à son domaine.

Nous voici en 1935. Le laboratoire a conquis droit de cité. De cela, et du fait qu'une assez grande partie du public s'intéresse à la vulgarisation, il ne faut pas conclure que la recherche scientifique n'a plus rien à désirer. Loin de là. Le recrutement des travailleurs qui veulent se consacrer à la recherche pure et qui sont qualifiés pour cela, est très difficile. Les crédits ont certes augmenté depuis 1860. Un ministère de l'Instruction publique ne répondrait plus comme à Pasteur : « Il n'y a pas au budget de rubrique me permettant de vous allouer cinquante centimes pour vos frais d'expérience. » Mais, la rubrique existant, les disponibilités sont toujours inadéquates, surtout quand il s'agit de science pure.

L'intérêt que le public porte aux choses scientifiques, et qui est plutôt de la curiosité, de l'engouement, a existé de tous temps et ne semble pas être caractéristique de notre époque. Vers 1675, rue Galande, à certaines heures, on ne pouvait avancer qu'avec difficultés. Non seulement une foule bruyante d'étudiants se précipitait, mais l'étroite chaussée était encombrée de carrosses armoriés amenant des seigneurs et des princes, de chaises à porteurs transportant de grandes dames. C'est que, au fond d'une cour, dans une cave éclairée par la lueur des fourneaux, professait un jeune homme, un grand chimiste, Nicolas Lémery. Il professa à Paris pendant vingt-cinq ans avec une vogue inexprimable. Ce fut à tel point, qu'après avoir rempli sa maison d'élèves, il finit par occuper presque toute la rue Galande pour loger ceux qui se présentaient encore. Il lui fallait, chez lui, une espèce de table d'hôte, pour donner à dîner aux étudiants qui briguaient l'honneur d'être admis à l'écouter.

En 1675, il publia son *Cours de Chimie*. Cet ouvrage acquit une immense célébrité et obtint un succès si extraordinaire que,

sans compter les contrefaçons, il y en avait une édition nouvelle presque chaque année. Il se répandit chez tous les peuples civilisés et fut traduit en latin, en anglais, en allemand, en italien, en espagnol et peut-être encore en d'autres langues. L'auteur en fut appelé le Grand Lémery...

Si l'on en croit les éditeurs, à notre époque dite éclairée, où pourtant la population a plus que doublé et où tout le monde sait lire, les traités de chimie sont bien loin de connaître pareil succès; cela est vrai de tous les ouvrages scientifiques d'ailleurs.

La Science pas plus que l'Art n'enrichit son homme. Si l'on en juge d'après les salaires alloués aux hommes de science dans le monde entier, on est forcé de reconnaître que c'est là un des rares points où tous les peuples sont d'accord. Dans certains pays cependant, leur situation est un peu plus brillante qu'en France. Peut-être cela est-il dû au fait qu'on estime que l'homme qui se consacre à la science aime profondément son métier, et que son travail l'amuse; il faudrait alors voir là une sorte de vengeance de la part de ceux que leur travail ennuie. Mais je ne le crois pas; il s'agit plutôt d'une habitude, perpétuée par le désintéressement, l'absence d'union des travailleurs scientifiques et surtout par l'ignorance où se trouve le public du rôle primordial de la science pure et des frais énormes qu'elle entraîne parfois.

P. LECOMTE DU NOÜY
de l'Institut Pasteur.

PILSUDSKI EN ALLEMAGNE

Dans la dernière livraison de la *Revue de Paris*, le général Niessel, étudiant la vie de Pilsudski, écrivait qu'en mars 1918 les Allemands qui retenaient prisonnier le futur maréchal le remirent en liberté *dans des conditions qui n'ont jamais été précisées*. On lisait aussi, dans la même étude, que la récente orientation prise par la politique extérieure polonaise (entendez le rapprochement avec l'Allemagne) avait certainement été l'œuvre du maréchal. Il se dissimule derrière ces deux phrases une énigme sur laquelle les souvenirs qu'on va lire lèveront, croyons-nous, quelques voiles.

C'est au mois d'octobre 1915 que je fis la connaissance de Pilsudski, en Volhynie, dans son gourbi près de Koszyszcze[1]. Les légionnaires polonais (qui du reste n'étaient pas tous Polonais, — il y avait aussi des Allemands et des Hongrois dans leurs rangs, — mais tous avaient la même jeunesse dans le sang) s'étaient distingués dans la bataille qui alors faisait rage autour de Czartorysk; quelques jours auparavant, en particulier, franchissant, en partie pieds nus, une forêt marécageuse, ils avaient pris d'assaut le village de Kuklé, point d'appui des Russes. Pilsudski était le créateur et l'âme de la légion, ... lui et les solennelles chansons populaires polonaises que les légionnaires entonnaient à l'attaque et dans le danger.

Je me rendis pour la première fois auprès de Pilsudski, le 29 octobre, en compagnie du comte Lasoçki, général autrichien.

Nous le trouvâmes au milieu de ses Polonais qui, même

1. Ainsi que l'a expliqué le général Niessel, Pilsudski combattait alors dans les rangs autrichiens.

en première ligne, dans les tranchées et dans la forêt, arboraient les uniformes les plus fantaisistes; lui était en civil, — simplement un homme en chandail de laine gris, réservé, impassible, hormis cette lueur mystique, qui se révélait dès qu'il était question de la Pologne. Je fus frappé de son air fatigué, prématurément vieilli, et la façon dont il était voûté n'avait rien de militaire; mais ses yeux étaient merveilleusement beaux, profonds, énergiques, tendres tout à coup, et jeunes aussi. La coupe et l'expression de son visage rappelaient Dostoïewski, Nietzsche également. On croyait voir un intellectuel, un mystique, plutôt qu'un soldat et, à côté de la fine et droite silhouette d'homme du monde de Lasoçki il faisait presque figure de prolétaire.

Celui-ci ne voyait pas de très bon œil mon entretien avec Pilsudski, car la politique autrichienne ne souhaitait pas qu'il s'établît de trop bons rapports entre Allemands et Polonais. Mais comme je représentais le commandement du corps d'armée allemand, en première ligne, et que, de ce fait, les commandants de division autrichiens n'avaient rien à me dire, ils s'accommodèrent de mes rapports avec Pilsudski. Je parvins à obtenir par la suite que les légionnaires polonais, après leur assaut de Kuklé, ne fussent plus traités avec mépris par le haut commandement allemand, comme ils l'avaient été naguère par les Autrichiens. Et Pilsudski me confia assez ouvertement ses intentions. Il me représenta l'union de la Galicie avec la Pologne du Congrès, comme indispensable, voire même inéluctable; mais il se défendit, en revanche, de toute visée sur la Prusse occidentale ou sur d'importants territoires de la Posnanie, — du moins en ce qui le concernait, lui et la « génération actuelle ». Quant à ce que d'autres entreprendraient par la suite, rien ne permettait de le supputer, pas plus qu'on ne pouvait garantir ce qui arriverait si l'Allemagne était vaincue et que l'Entente offrît par exemple la Prusse occidentale à la Pologne. Mais pour lui, l'essentiel était qu'Allemands et Polonais oubliassent leur ancienne animosité; qu'ils apprissent même, tels des voisins enfin venus à la raison, à collaborer amicalement.

Je ne devais plus rencontrer Pilsudski jusqu'à l'année 1918.

Sa détention qui fut décidée en 1917 à la suite d'une dénonciation de source autrichienne, me parut stupide, dangereuse même; je m'en ouvris à Berlin.

En 1918, on était à la veille de la catastrophe, — mon chef, l'ambassadeur d'Allemagne à Berne, le baron Romberg, se souvint des rapports amicaux que j'avais eus avec Pilsudski et m'envoya auprès du secrétaire d'État, Solf, à Berlin. Là-dessus, le Cabinet me chargea d'aller officieusement retrouver Pilsudski, qui était détenu à la forteresse de Magdebourg, et de voir s'il y avait lieu de compter sur lui pour nous appuyer en Pologne.

Je me rendis le 31 octobre à Magdebourg et, à ma question, Pilsudski répondit simplement « qu'il m'avait exposé ses vues politiques en 1915 et que, depuis lors, il n'avait rien changé à ses conceptions fondamentales ».

Comme la politique du Gouverneur général allemand de la Pologne, Beseler, allait visiblement à la banqueroute et que seul le héros national Pilsudski pouvait éviter une catastrophe, le gouvernement populaire de l'Allemagne se prit à examiner les conditions auxquelles il pourrait consentir à la libération du prisonnier. Celui-ci aurait à déclarer par écrit et sur l'honneur qu'il n'entreprendrait rien contre l'Allemagne; la déclaration fut rédigée par le général Hoffmann, alors commandant en chef de notre front est. Quant à moi, je me refusai à réclamer un engagement écrit, car Pilsudski considérerait déjà cette demande comme une offense et déclinerait la proposition; de plus, une déclaration écrite, favorable à l'Allemagne, — déclaration qui assurément ne demeurerait pas secrète, — lui aliénerait l'opinion polonaise et il ne nous serait dès lors plus d'aucune utilité.

Vint la révolution; le 6 novembre, alors que la question n'avait pas encore été élucidée, je fus de nouveau envoyé à Magdebourg, pour y attendre la décision du Cabinet. La journée du 7 passa encore sans instructions définitives; ce fut dans la nuit du 7 au 8 que m'arriva l'ordre exprès de libérer Pilsudski, même sans engagement écrit de sa part, et de l'amener à Berlin par la voie la plus rapide.

Je venais à peine de recevoir cet ordre que l'adjudant du du commandant du corps d'armée local m'appelait au télé-

phone : « Son Excellence désire vous parler, au plus tôt, le plus tôt possible. »

Je me rendis chez lui sur l'heure et je trouvai un homme vieux, usé par la guerre, et qui, selon toute évidence, attendait d'un instant à l'autre sa propre arrestation. (Le commandant du corps d'armée du Hanovre était déjà au secret, ce qui suscitait une vive émotion.) Il me reçut, voûté, s'assit pesamment dans son fauteuil et me demanda « ce qui se passait à Berlin et ce que je comptais faire à Magdebourg ». Je donnai le conseil de n'utiliser les troupes qu'avec la plus extrême réserve, car elles irritaient la population et d'ailleurs ne se battraient même pas; il valait mieux maintenir l'ordre, si possible, par le moyen des syndicats et de l'organisation des social-démocrates. Il acquiesça sur toute la ligne et me dit qu'il avait toujours voulu agir de la sorte. D'ailleurs il n'avait « rien sous la main. — Avec quoi, ajoutait-il, devrais-je donc étouffer un soulèvement? »

Nous passâmes la soirée à attendre l'arrivée des matelots; à la gare, un incident regrettable se produisit : le représentant du doyen de la garnison, un colonel, abattit sans motif, d'une balle, un sergent qui arrivait par le train; puis il alla se dénoncer au chef de la station et s'enfuit.

Ni trains ni journaux n'étaient arrivés de Berlin, mais le chef de gare eut encore une communication avec Berlin à 10 heures. Stendhal était aux mains des rouges; Schwerin de même. La physionomie de la révolution commençait à se dessiner : occupation progressive de l'Allemagne du Nord par les équipages mutinés, venus de la côte, tache d'huile qui de la mer s'avançait dans les terres. Berlin n'était plus qu'un îlot au milieu de la tourmente. A l'inverse de la France, c'était la province qui apportait la révolution à la capitale, la mer à la terre.

***

Pilsudski devait être libéré le lendemain à 10 heures. A neuf heures et demie, l'officier de garde se présenta chez moi, m'annonçant que le trafic avec Berlin était suspendu; il ne serait donc pas possible d'emmener Pilsudski par chemin de fer. Je décidai malgré tout de le libérer et de le faire partir

en auto, d'autant plus que, entre temps, le gouvernement avait télégraphié pour demander qu'on liquidât l'affaire dans le plus bref délai.

Tandis que je demandais une voiture par téléphone, au commandant des troupes du train, peu après 9 heures, la révolution éclatait. En grand cortège, des soldats, matelots et civils défilaient dans les rues avec des drapeaux rouges, arrachaient les épaulettes des officiers, s'emparaient de leurs sabres, coupaient les conduites électriques à coup de fusil, envahissaient les arsenaux et les casernes. C'était là, bien qu'on s'y fût attendu, une situation entièrement nouvelle et j'avais à décider sans délai si je devais libérer Pilsudski malgré tout; au risque de me faire arrêter avec lui et peut-être de le voir malmené par une foule qu'on ne pouvait plus maîtriser, — ou s'il était plus sage d'attendre un jour ou deux jusqu'à ce que l'effervescence se fût apaisée. De cette détermination allaient dépendre, comme les événements l'ont prouvé par la suite, le sort de la Pologne et celui de l'Allemagne. Si Pilsudski était resté à Magdebourg un jour de plus, le bolchevisme gagnait la Pologne et de là faisait tache d'huile, atteignant aussi l'Allemagne. Le gouvernement de Berlin était assurément au fait de ce péril et se demandait avec anxiété ce qu'il adviendrait en Pologne au cas où Pilsudski ne pourrait y rentrer immédiatement. — Cependant, déjà la foule marchait à l'assaut de la forteresse et bientôt personne ne pourrait plus répondre de Pilsudski; les soldats de la garde pouvaient l'abattre d'une balle comme tout prisonnier qui cherche à s'échapper, ou encore il risquait d'être tué dans la mêlée qui mettrait aux prises la foule armée et le faible détachement militaire de la forteresse. Dans ces conditions, je résolus de m'en tenir à mon plan de sauvetage.

N'ayant pas de vêtements civils, je dus me rendre au quartier des troupes du train en uniforme, en évitant de me heurter aux mutins; le chef que je trouvai là était un officier plein de courage et de décision : le capitaine de cavalerie von Gülpen, qui avait pris part à la guerre des Turcs dans le Caucase. Je lui exposai la situation et lui demandai une voiture, car la foule allait sûrement délivrer de force Pilsudski qui risquait ainsi d'être blessé; et je sollicitai son appui.

Il me promit de nous conduire lui-même jusqu'à Berlin.

Les événements qui s'étaient déroulés entre temps ne permettaient plus de traverser la ville en uniforme. Gülpen me donna un manteau de chasse que j'endossai par-dessus mon uniforme, et avec cela un chapeau mou. Je convins avec lui que je me faufilerais par les rues écartées jusqu'à la forteresse, et qu'arrivé là je délivrerais Pilsudski et son chef d'état-major; lui, en civil naturellement, s'arrangerait pendant ce temps pour faire sortir son auto de la ville et gagnerait la route de Berlin par le pont de l'Elbe. Nous prîmes une dactylo comme agent de liaison. Le point décisif de notre entreprise était le pont de l'Elbe. Je le franchis sans être importuné. Gülpen cria à la foule qu'il se rendait à la citadelle pour « délivrer des prisonniers » (ce qui était d'ailleurs vrai), et on le laissa également passer.

Pilsudski et son chef d'état-major Sosnokowski, derrière leurs grilles et leurs palissades de bois, ne savaient rien encore. Par cette belle matinée ils se promenaient dans le jardin. Lorsque je fus arrivé devant eux, dans mon étrange déguisement qui ne convenait guère à la solennité du moment, un certain étonnement se peignit sur leur visage; mais ils accueillirent la nouvelle de leur libération avec une politesse pleine de dignité, *à la polonaise*. J'ajoutai que des désordres ayant éclaté en ville, nous devions partir au plus vite et qu'ainsi je n'avais que dix minutes à leur accorder pour faire leurs bagages. D'un instant à l'autre, la garde de la forteresse pouvait être débordée et la place envahie.

Je fis les cent pas dans le jardin; j'étais sur des charbons ardents, tandis que là-haut mes hommes emballaient brosses à dents, pantoufles, photos de famille et autres. Ils réapparurent enfin, portant chacun son petit baluchon. Les soldats qui avaient eu vent de quelque chose, des blessés, des convalescents, des prisonniers de la forteresse s'étaient attroupés dans la cour. On nous accueillit avec une curiosité des moins rassurantes lorsque, franchissant la porte verrouillée et cadenassée de la palissade, nous débouchâmes dans la vaste cour : Pilsudski en uniforme de colonel polonais, Sosnokowski (chef du premier corps d'armée polonais à Varsovie pendant mon ambassade, et plus tard ministre de la guerre), en civil, et moi

en manteau de chasse, en bottes d'uniforme et en chapeau mou. Nous passâmes devant la garde surprise et interdite, et sortîmes en tournant la forteresse pour gagner le deuxième pont de l'Elbe (la forteresse est bâtie sur une île), et de l'autre côté nous trouvâmes la dactylo qui nous annonça l'heureuse arrivée de l'auto; nous montâmes rapidement en voiture et nous partîmes par une journée chaude, claire, sans nuages, où, entre la forêt et les champs, la révolution semblait impossible.

Gülpen qui, nous l'avons dit, était un gaillard, avait commandé, par téléphone, un déjeuner fabuleux dans une laiterie de Gentjin : soupe au lait, puissantes mottes de beurre, pommes de terre rôties. Le tenancier de la laiterie demanda bien des nouvelles de la révolution, mais sans paraître inquiet; dans le Brandebourg, tout était encore calme. Nous serions volontiers restés là, cédant à la paresse et au soleil.

Mais, au bout d'une heure, il fallut partir. Ce fut un enchantement de rouler à travers ce paysage d'après-midi tout baigné de vapeur ensoleillée. De temps en temps (à peu près tous les 20 kilomètres) un pneu crevait; et comme ils étaient gonflés non pas à l'air mais avec de la purée de pommes de terre (une invention de la guerre), il s'en échappait chaque fois un appétissant fumet de pudding (c'était du reste assez pratique, car on était aussitôt renseigné sur l'état des pneus). Pilsudski toussait, il se protégait du vent en tenant un vieux chapeau de feutre devant sa bouche; à un certain moment, il me poussa du coude et, me montrant la campagne, il me parla à l'oreille, doucement, pour ménager sa voix; c'était ainsi qu'était le pays, sa patrie, là où il était né : un même sol pauvre, les mêmes pins, les mêmes bois; mais plus vallonné, plus rude, son domaine familial, là-haut, près de Vilna. — Ses yeux gris bleu, un peu inquiétants mais très bons, erraient avec tendresse sur le paysage. Tout cédait à l'humain. Nous étions, — sous le ciel bleu, dans la nature paradisiaque cernée par la guerre et la révolution, — comme des frères.

A Wustermark (près de Döberitz) nous sortîmes de l'idylle pour entrer à nouveau dans la révolution. Toute la population était sur pied, baguenaudant, faisant la haie le long de la voie; au passage à niveau, un poste de sous-officiers coiffés de comiques képis de landsturm gris vert,

veillait, avec son sens prussien du devoir, à ce que même la révolution, sous les espèces de deux convois chargés de matelots mutinés, pût passer sans être inquiétée. Quant à nous, le poste de landsturm nous fit faire halte. (La scène tenait davantage de Kotzebue que de la « libération d'un héros national ».) J'avais heureusement des pièces d'identité, car nous avions plutôt l'air de bolchevistes, moi surtout, et le personnage en uniforme d'officier polonais. Ainsi nous pûmes repartir, et à 5 heures nous étions à Berlin, l'auto à peu près démolie, mais les passagers sains et saufs.

***

En ce vendredi soir, Berlin était encore calme en apparence, bien que, là aussi, on attendît d'une heure à l'autre la révolution. De la Reichskanzlerplatz, je téléphonai au Ministère, à Hatzfeldt (Prince Hermann Hatzfeldt, rapporteur des affaires polonaises au Ministère des Affaires étrangères); il me fit savoir que, pour aujourd'hui, il serait impossible de continuer sur Varsovie car le trafic ferroviaire était suspendu. Nous conduisîmes donc nos deux protégés au Continental où le Ministère avait pris soin de faire réserver des chambres, en prévision de la révolution.

***

Pilsudski, ainsi que me le confia Sosnokowski, souffrait d'être sans épée. C'est pourquoi le lendemain matin (samedi 9 novembre) je passai mon uniforme pour pouvoir lui remettre une épée, — car cette solennité ne pouvait avoir lieu en civil, avec toute la dignité requise, — et j'allai ainsi vêtu, à travers la ville : après ce que j'avais vu à Magdebourg, je n'étais pas très rassuré. Toutefois je pus circuler dans Berlin jusqu'à deux heures de l'après-midi, sans être importuné. Toutes les boutiques d'armuriers étaient naturellement fermées et cela m'obligea ou plutôt me fournit l'occasion des plus souhaitées de pouvoir remettre à Pilsudski, en gage de souvenir, ma propre épée de campagne.

A une heure, je me trouvais au Ministère, auprès de Langwerth (baron Langwerth von Simmern, pendant la guerre

chef de la division politique au Ministère des Affaires étrangères) à qui je rendais compte de mon entretien avec Pilsudski; nous étions assis à sa table de travail lorsqu'on l'appela au téléphone; Langwerth fit simplement : « La caserne des Maikäfer vient d'être prise d'assaut ». Il était dès lors grand temps qu'on fît sortir Pilsudski de Berlin. Je me rendis avec Hatzfeldt au Ministère de la Guerre pour demander un train spécial. Nous fûmes reçus par un chef d'État-major général comme aux plus beaux jours de la guerre, — avec hauteur et suffisance; Pilsudski était encore pour lui toujours « l'individu ». Tandis que nous partions et que nous longions la Königgrätzstrasse, devant le Musée ethnographique, un grand cortège de manifestants se rendait précisément à la gare d'Anhalt vers la Potsdamer Platz. Nous traversâmes quand le défilé eut passé, et de l'autre côté, à l'angle des rues Königgrätz et Schönenberger, on distribuait des éditions spéciales : *Abdication de l'Empereur*. Il était près d'une heure et demie. Abdication de l'Empereur! Fin d'une dynastie! Quelle importance? Pas même un événement de premier plan, un incident, quelque part, bien loin! « Dès longtemps périmé », me disait O..., le matin même, au Ministère.

A 2 heures, j'avais réuni chez Hiller dans une salle du fond, dite de la « vieille Allemagne » — Pilsudski, son chef d'état-major Sosnokowski, Gülpen et Hatzfeldt. Dans les salles du devant, les rideaux avaient été tirés, les lampes allumées et toutes les tables étaient occupées. Ainsi protégé, on n'entendait rien; mais les garçons annonçaient de temps à autre que des foules, et encore des foules toujours plus nombreuses défilaient le long de la Friedrichstrasse. (Un jeune sommelier de Hiller fut tué, dans la rue, l'après-midi du même jour.)

Il y avait de longues attentes, pendant lesquelles on taquinait plaisamment M. Stock (le chef de chez Hiller, précédemment premier sommelier d'Édouard VII, à Paris, à l'hôtel Bristol et à l'hôtel Albany); on lui demandait si la cuisine était encore aux mains du Gouvernement. Dans cette salle tranquille, secrète, avec les vins soigneusement chambrés ou glacés, ce déjeuner des temps de paix, dans la compagnie d'un homme comme Pilsudski, tandis qu'au dehors la révolution

éclatait, — l'atmosphère était étrange : Pilsudski grave et angoissé, car il redoutait l'impression extraordinaire qu'allaient causer en Pologne les événements d'Allemagne; Sosnokowski sortant pour la première fois de sa torpeur. Pilsudski, très avare de paroles et plongé dans ses pensées, exprima cependant à plusieurs reprises son tourment d'arriver « trop tard », trop tard pour sauver la Pologne du bolchevisme.

***

De fait, Pilsudski arriva trop tard à Varsovie pour empêcher le désarmement superflu et théâtral des troupes allemandes par des élèves des *Gymnasiums* et des étudiants pleins de suffisance et de cabotinage. Mais il arrivait pourtant juste à temps pour arrêter le bolchevisme qui menaçait, et dont le triomphe en Pologne aurait donné une tout autre direction à la révolution allemande. La Pologne aurait fait le pont entre la Russie et l'Allemagne. L'énorme popularité de Pilsudski donna le coup décisif au mouvement bolcheviste en Pologne.

Sa tentative d'un accord rationnel avec l'Allemagne échoua, il est vrai, car ni l'Entente, ni les Polonais de Paris ne la voulaient, mais il tenta la chose, malgré tout. Il fit défiler par les rues de Varsovie la dernière troupe demeurée fidèle aux vieilles traditions allemandes, le régiment « Jablonna », avec les honneurs militaires, armes et musique. Il sollicita une représentation diplomatique allemande. Et lorsque, huit jours plus tard, j'arrivai à Varsovie en qualité de Ministre d'Allemagne, il répondit à l'allocution que je lui adressai en lui remettant mes lettres de crédit, dans le même esprit qu'il l'avait fait à Koszyszcze et à Madgebourg : « Nous avions l'un et l'autre l'insigne honneur et la commune tâche de faire passer nos deux peuples, de l'ancienne inimitié à une amitié nouvelle. » Ce n'était point le langage diplomatique, mais comme le montrait l'expression de la même pensée en des circonstances si différentes, c'était sa plus intime conviction; et lorsqu'une autre politique fut imposée à la Pologne, il ne céda qu'à contrecœur et, quant à lui, seulement pour un temps. Ce n'était point qu'il eût de l'aversion pour l'Entente; il n'avait pas davantage de sentiments d'amitié envers l'Allemagne : jamais

l'Allemagne ne lui donna l'occasion d'en éprouver; mais c'était parce qu'il considérait très froidement certains faits, qu'il les jugeait sans s'abuser lui-même et qu'il croyait que l'appui de l'Entente pourrait coûter trop cher à la Pologne.

Peut-être lui est-il arrivé parfois de céder trop facilement à une pression de l'étranger. Mais il avait la ténacité d'un mystique. C'est, depuis Koscziusko, la plus grande figure de la Pologne, son héros le plus puissant, un homme en face duquel tous les autres disparaissent, dès le jour où, à l'instant le plus périlleux, il prend en main le gouvernail et le garde. Aussi longtemps qu'il y aura un État polonais, la foi de celui qui l'a créé appartiendra au patrimoine moral de cet État, même si, par moment, il apparaît que son héros a dû sacrifier sa foi à l'opportunité[1].

Depuis 1918, le traité de Versailles est venu ajouter, assez artificiellement, des obstacles nouveaux à une entente entre la Pologne et l'Allemagne, renforçant de part et d'autre, les préjugés nationaux, sans pouvoir cependant infirmer la nécessité géographique et économique de cette entente. Certes, les nécessités géographiques et économiques ne sont pas toujours de force à triompher par elles seules, sans provoquer de catastrophes. Il est d'autant plus significatif que Pilsudski ait perçu si nettement les nécessités qui commandaient les rapports germano-polonais, et que cette claire assurance il l'ait eue précisément au moment où, par la formation de sa légion et par son entrée à Varsovie, il devenait, à l'heure de l'effondrement de l'Allemagne, le véritable restaurateur de la Pologne.

COMTE KESSLER

(Traduit de l'allemand par BLAISE BRIOD.)

1. L'auteur veut parler, sans doute, de la politique francophile de la Pologne qui a récemment pris fin. Cette conception d'un Pilsudski germanophile fait rêver le lecteur français qui songe aux revendications de l'Allemagne sur le « corridor ». Mais, en attendant que l'Histoire prononce, ce témoignage ne saurait être négligé. (N. D. L. R.)

ANTHOLOGIE 1935

Afin de donner à nos lecteurs une vue d'ensemble de la poésie française d'aujourd'hui, nous avons groupé en plusieurs séries qui paraîtront au cours de cette année des poèmes inédits de nos meilleurs écrivains.

RENÉ CHALUPT

ILE NATALE

Par un soir mol et doux d'août
Nous fûmes au Bal Doudou
  Danser la biguine
Tandis qu'au comptoir trinquaient
  — Gens de haute mine —
Trois dandies martiniquais.

Des dames au masque d'ombre
La nuit, dehors, était sombre
  Moins que les bras nus
Et nous paraissaient leur lèvres
  Aux fards ingénus
Des « roses dans les ténèbres ».

Les lignes de nos destins
Se mêlaient comme nos mains,
  Nos regards, nos bouches
Et le glaive du désir
  Immolait, farouche,
Ma honte à notre plaisir.

Quand l'aurore tôt levée
Hors de souffle m'eut trouvée
  Mais dansant encor,
Par les quais que l'aube lave
  Emporta mon corps
Un chauffeur au parler slave

Jusqu'aux havres indulgents
De l'île ceinte d'argent
  Qui vit ma naissance
Dont un fleuve citadin
  Sous le ciel de France
Mire l'unique jardin.

Elle n'a gouffres ni mornes
Mais un doux rideau la borne
  D'ormes ondoyants
Plus savants aux jeux d'Éole
  Qu'aucun flamboyant
Sur les rivages créoles.

LA RELIGIEUSE PORTUGAISE

Pour mademoiselle Renée de Saussine.

L'odeur des roses de Coimbre
Se dissout dans le soir félin;
Une cloche tinte, au doux timbre,
Dans le cloître manuélin.
Devant un autel de faïence
Une femme à Dieu se fiance.

La gueule ouverte d'un dauphin
A flots crache une onde bavarde
Que Pomone écoute sans fin
Sur son socle qui se lézarde;
Vers le ciel décoré d'oiseaux
Les cyprès dressent leurs fuseaux.

Sous des fabriques de rocailles
Des saints aux dues apparentés
De leurs attributs qui s'écaillent
Font de grands gestes concertés
Pendant qu'en l'église voisine
Saigne Jésus sous les épines.

LUC DURTAIN

NIAGARA

Ces quatre Lacs-d'en-haut, lassés
D'être un groupe à genoux sur les cartes :
Lourde charge à la nuque et à la pensée...
Que le gouffre de leur force, — le monde entier et toute l'âme —
Se libère, d'une cataracte!

D'abord lisse comme un front,
A peine plissée aux sourcils de l'herbe,
L'eau supérieure, songeuse, attend.

Puis la voici, d'un seul coup,
Qui chancelle. Puis, mugissant, s'effondre
De plus en plus bas, comme une bête terrassée.

Puis plus rien : le vide
Où darde la grande arche d'eau.
Là-bas rôde une vapeur,
Spectre indécis au soleil.

Sous ses pieds de brouillard, l'écume,
Hideux vestige de toute vie, l'écume :
Crachat d'autrui et mousse d'angoisse à nos lèvres.

Telle est la vérité de tous ces lacs — le Supérieur,
Le Michigan, l'Érié, le Huron — que nous sommes!
Pour nous tous, à jamais, écroulement, fumée.

***

Peut-être qu'en bas l'Idée, qui, vêtue de toile huilée,
S'aventure vers l'arche rapide, dans l'ouragan de gouttes pointues,
Levant son regard, voit un mont sublime où pend un glacier?
Ou admire l'orgueil du bond? Ou, tandis
Que ses bottes glissent au caillebotis de bois,
Écoute l'avertir un suprême tonnerre?

Peut-être que ces pèlerins funèbres,
— Touristes épaissis par un noir caoutchouc —
Tous debout en proue de la *Fille de la Nuée*
Révèrent les piliers d'eau, solennels comme ceux des temples?
... Homme à la pipe, homme au kodak,
Avec ton compte en banque, ton désir de bien faire, ton *pep* et ton *rush*,
Femme en culotte, femme à chair fraîche,
Avec ton lourd passé de girl, ta fidélité de femme et ta vaisselle à laver,
Trouvez en vous vos Niagara!

VÉSUVE

Le subtil pays d'Italie,
Temples et ceps, gestes et chants;
Les monts profilent des idées, les caps
Désignent, et nul caillou sans mémoire...
O passant, tu n'oublieras pas!

Or, quand
Tu t'es penché sur cette terre comme l'amant implore un baiser
Soudain elle a déclos ses paupières.
Et tu as vu,
Dans le Solfatare, à Pouzzoles, le vrai trou rond de sa prunelle.

Que se passait-il au creux d'ombre? Des bulles grises
Crevaient l'une après l'autre, lentement,
Bêtement : puis se regonflaient, croupe de buffles,
Gueules de crapauds, hostiles,
Dans la chaleur féroce et stupide.
Telle, la boue grossière bouillait là.

Tu t'es enfui. Tu as cherché.

Quand, au sommet du Vésuve,
Tu enjambas le dernier roc, enfin,
La vérité brute, terrible,
Apparut au fond de l'abîme.
Quoi? Le feu,
Comme aux époques primitives?
Laves, blocs, vapeurs souveraines,
Explosion d'instant en instant
Pour l'éternité sans mesure...

Alors, te détournant vers la rade sublime,
Pentes vineuses, cités claires
Que polit du pouce l'esprit,
Tu connus toute sa beauté :

Et l'audace d'être un homme.

PAUL ÉLUARD

A LA FIN DE L'ANNÉE, DE JOUR EN JOUR PLUS BAS, IL ENFOUIT SA CHALEUR COMME UNE GRAINE.

I

Nous avançons toujours
Un fleuve plus épais qu'une grasse prairie
Nous vivons d'un seul jet
Nous sommes du bon port

Le bois qui va sur l'eau l'arbre qui file droit
Tout marché de raison bâclé conclu s'oublie
Où nous arrêterons-nous
Notre poids immobile creuse notre chemin

Au loin les fleurs fanées des vacances d'autrui
Un rien de paysage suffisant
Les prisons de la liberté s'effacent
Nous avons à jamais
Laissé derrière nous l'espoir qui se consume
Dans une ville pétrie de chair et de misère
De tyrannie
La paupière du soleil s'abaisse sur ton visage
Un rideau doux comme ta peau
Une aile salubre une végétation
Plus transparente que la lune du matin

Nos baisers et nos mains au niveau de nous-mêmes
Tout au delà ruiné
La jeunesse en amande se dénude et rêve
L'herbe se relève en sourdine
Sur d'innocentes nappes de petite terre

Premier dernière ardoise et craie
Fer et rouille seul à seule
Enlacés au rayon debout
Qui va comme un aveu
Écorce et source redressée
L'un à l'autre dans le présent
Toute brume chassée
Deux autour de leur ardeur
Joints par des lieues et des années

Notre ombre n'éteint pas le feu
Nous nous perpétuons

II

Au-dessous des sommets
Nos yeux ferment les fenêtres
Nous ne craignons pas la paix de l'hiver

Les quatre murs éteints par notre intimité
Quatre murs sur la terre
Le plancher le plafond
Sont des cibles faciles et rompues
A ton image alerte que j'ai dispersée
Et qui m'est toujours revenue

Un monotone abri
Un décor de partout
Mais c'est ici qu'en ce moment
Commencent et finissent nos voyages
Les meilleures folies
C'est ici que nous défendons notre vie
Que nous cherchons le monde

Un pic écervelé aux nuages fuyants au sourire éternel
Dans leurs cages les lacs au fond des trous la pluie
Le vent sa longue langue et les anneaux de la fraîcheur
La verdure et la chair des femmes au printemps

La plus belle est un baume elle incline au repos
Dans des jardins tout neufs amortis d'ombres tendres
Leur mère est une feuille
Luisante et nue comme un linge mouillé

Les plaines et les toits de neige et les tropiques luxueux
Les façons d'être du ciel changeant
Au fil des chevelures
Et toujours un seul couple uni par un seul vêtement
Par le même désir
Couché aux pieds de son reflet
Un couple illimité

PIERRE GUÉGUEN

CE JOUR QUE NOUS VOLÂMES

Fleur sérieuse de la montagne,
Une bulle de gentiane
Tremble au gris de ta prunelle.
Par tes petits pays de peau
Que mes doigts aimeraient voyager en caresses,
Mes lèvres en baisers d'oiseau!
Mais une candeur de fossettes
Où l'enfance s'est attardée
A des jeux de raquette rose
Arrête mes battants regards.

Nous échangeons pourtant nos anges sans le savoir.
Je crois avoir surpris, en rentrant en moi-même,
Dans mes yeux vides et dans mon air absent,
Une forme onduleuse aux chemises de lys
Qui traduisait ta forme en un double plus blanc.

Nous avions devant nous, beau cadeau du futur
Que caressaient nos doigts timides,
Mille jours enveloppés dans leur duvet de soie
Et voilà que soudain j'ai saisi le plus proche,
J'ai dit Demain! avec la certitude des cantiques.

Te souviens-tu de cette journée de campagne
Écrite d'une encre verte
Sur une carte postale fleurie de Sabots-de-Vénus?
Nous partons, dans un cœur roulant, vers la montagne.

C'est le mois des baies et les églantiers
Sont de minuscules poiriers de corail.
Les bois coupés, à toutes jambes,
Dévalent par les pentes.

L'air brillant replie son bec bleu
Sur sa gorge de tourterelle.
Je vois sous globe dans tes yeux
Luire l'alpage de velours.
Entends-tu chanter dans ta gorge,
Entends-tu chanter la tourtour?

Prends le pouls des pauvres scabieuses.
C'est la faible teneur de mon cœur
Quand je suis éloigné de toi.
Mais l'altitude nous appelle
Et sur son socle nous unit.
Nous sommes le couple touchant
Chez le photographe éternel.

O montagnes d'amour, qui tendez vers les astres
Vos chaînes de mamelles et vos robes rocheuses,
Effacez vos genoux pour nous laisser passer :
Nous tombons d'une étoile et nous venons vous voir.

15 Juin 1935.

Chère, qui de tes skis agiles
Foules la piste de fourrure,
Tu rougis d'un sang bondissant
Qu'ignore la montagne malgré tous ses rubis.

A l'hôtel de la Belle Écume
Fume et s'effrite la cascade,
Grand saignement blanc du torrent.
Ce ne sont que bulles de glace
Et panaches mortels flottant sur la rocade.

Nos baisers enhardis ont la rondeur des cirques.
Si je franchis ton col, tes jeunes seins ovales
Sautent, cherchent à fuir, petits monts animaux.
Mais soudain nous arrête un pont démantelé
Où le gave a tassé des étages de rocs,
Rage contre lui-même et contre leur chair froide.

Viens-nous-en! La montagne aux rêves de nuages
D'où naissent des déesses de neige,
Ne se résigne pas à ce mariage blanc.
Elle aime les corps tièdes glissés de la cordée,
Les roule, les chiffonne, les goûte, les embaume,
Sous la crissante lame de cristal des glaciers.

Le soir verse au cornet des vallées transhumanes
Son bitume profond. Il ne faut nul témoin
Aux colloques des monts et des deux Ourses d'or.
Revenons au chalet, tout parfumé de planches
Fraîches, chair des forêts, qui flotte, arche d'amour,
Sur les lychnis et les clarines.

Nous nous reposerons dans son unique chambre
Et tu seras pour moi le hamac de baisers.
Tu te dénoueras toute, ô ma ceinture d'ambre,
Mon orbe où graviter, mon anneau pour toujours,
Même quand la mort pétrifiante
Ne fera plus de moi qu'un débris de montagne,
Un os blanc du torrent, mais qu'abeilles fidèles,
Mes mânes reviendront butiner la gentiane.

ANÉMONE

Quand la lèvre s'arrondit
Pour un baiser qui ne se pose
Sur la coque de la rose
Ni l'écubier des paupières,
Quand la douce ventouse de bouche
N'avance pas jusqu'au vaisseau
Si bien gréé, si pavoisé,
Mais demeure à le contempler,
Près du col, à faible encablure :
Son désir, peu à peu, expire
En une fragile anémone,
Fleur du vent, promesse de flûte.

Et parfois l'amour de l'amour,
A ce baiser qui se retient
Gonfle une peau musicienne.
Le son amenuise le souffle
En un raisin aérien.
Au lieu du fruit des quatre lèvres,
Mûrit un chant qui te célèbre,
Qui te mime, te mange en la pulpe des mots,
Vivante dont je suis le verbal cannibale,
Ma fondante femme d'échos!

LE PALAIS DU LUXEMBOURG AU TEMPS DE SES GOUVERNEURS

(1769-1792)

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS ET LES MÉMOIRES DE L'ÉPOQUE)

I

LE GOUVERNEMENT DU LUXEMBOURG

Abel-François Poisson, marquis de Vandières (d'avant-hier, murmuraient les envieux), marquis de Marigny, marquis de Ménars, conseiller du Roi en ses conseils et secrétaire-commandeur de ses ordres, était depuis dix-huit années « directeur et ordonnateur général des bâtiments, jardins, arts, académies et manufactures de Sa Majesté », quand le désir le prit de recevoir un nouveau titre, ou plutôt — car il n'était point vaniteux — d'accroître des revenus déjà fort appréciables.

Les « Bâtiments du Roi » avaient dans leurs attributions l'entretien et la police du Palais du Luxembourg, sans qu'il leur fût accordé d'émoluments particuliers pour ce surcroît de soucis. Le 30 mars 1769, Louis XV, cédant à des sollicitations dont on peut soupçonner l'origine, décida d'ériger le Luxembourg en gouvernement, au même titre que les autres maisons royales. M. de Marigny fit valoir aussitôt ses droits.

La vie avait été facile au « petit frère » de madame de Pompadour. Sa sœur avait eu pour lui plus d'ambition que

lui-même et il avait refusé plus de faveurs qu'il n'en avait dû solliciter. A dix-neuf ans, il s'était vu réserver la survivance de la Direction générale des Bâtiments. Le titulaire, M. Lenormant de Tournehem, qui peut-être avait eu quelque part à sa naissance et en tout cas lui avait prodigué les marques d'un particulier intérêt, songeait à démissionner pour ne pas le faire trop attendre, lorsque la mort de cet homme délicat réalisa brusquement un dessein si bienveillant. M. de Vandières (il n'était pas encore marquis de Marigny) revenait tout justement d'Italie, où, sous la conduite du dessinateur Cochin et de l'architecte Soufflot, il s'était préparé de son mieux à son destin. Il n'avait pas alors vingt-cinq ans.

Il en avait quarante-deux lorsqu'il pria le duc de la Vrillière — car la marquise de Pompadour n'était plus de ce monde — de présenter sa requête au Roi. Marigny eut son brevet et le Luxembourg son premier gouverneur en titre.

En fait, rien ne fut changé. Le marquis de Marigny continua à s'occuper du Luxembourg, de ses bureaux de la Direction générale. Rien ne fut changé, si ce n'est que l'administration des Bâtiments dut ajouter aux six mille livres que lui coûtaient annuellement les gages des concierge, suisses, frotteurs, balayeurs et portiers du palais, une somme de quatre mille livres attachée au nouveau titre. Marigny — nous le verrons tout à l'heure — sut accroître cette maigre prébende.

Le Palais du Luxembourg à cette époque n'abritait plus nul prince ni princesse du sang. La dernière descendante de Marie de Médicis qui y avait trouvé asile avait été cette pauvre Louise-Élisabeth d'Orléans, fille du Régent, veuve à quinze ans d'un roi d'Espagne, veuve sans chagrin et reine sans majesté, que l'on avait surprise un jour lavant son linge dans un bassin du jardin. Elle était morte en 1742 et dans une partie de ses appartements, la grande galerie de l'est et les salles adjacentes, M. de Tournehem, en 1750, exposant les chefs-d'œuvre du Cabinet du Roi, avait installé le premier musée public de France. Dans l'autre aile, la fameuse galerie des Rubens, où la *Vie de Marie de Médicis* s'étalait en panneaux hyperboliques et fastueux, était offerte également, les jours d'ouverture du Musée, à l'admiration des amateurs d'art.

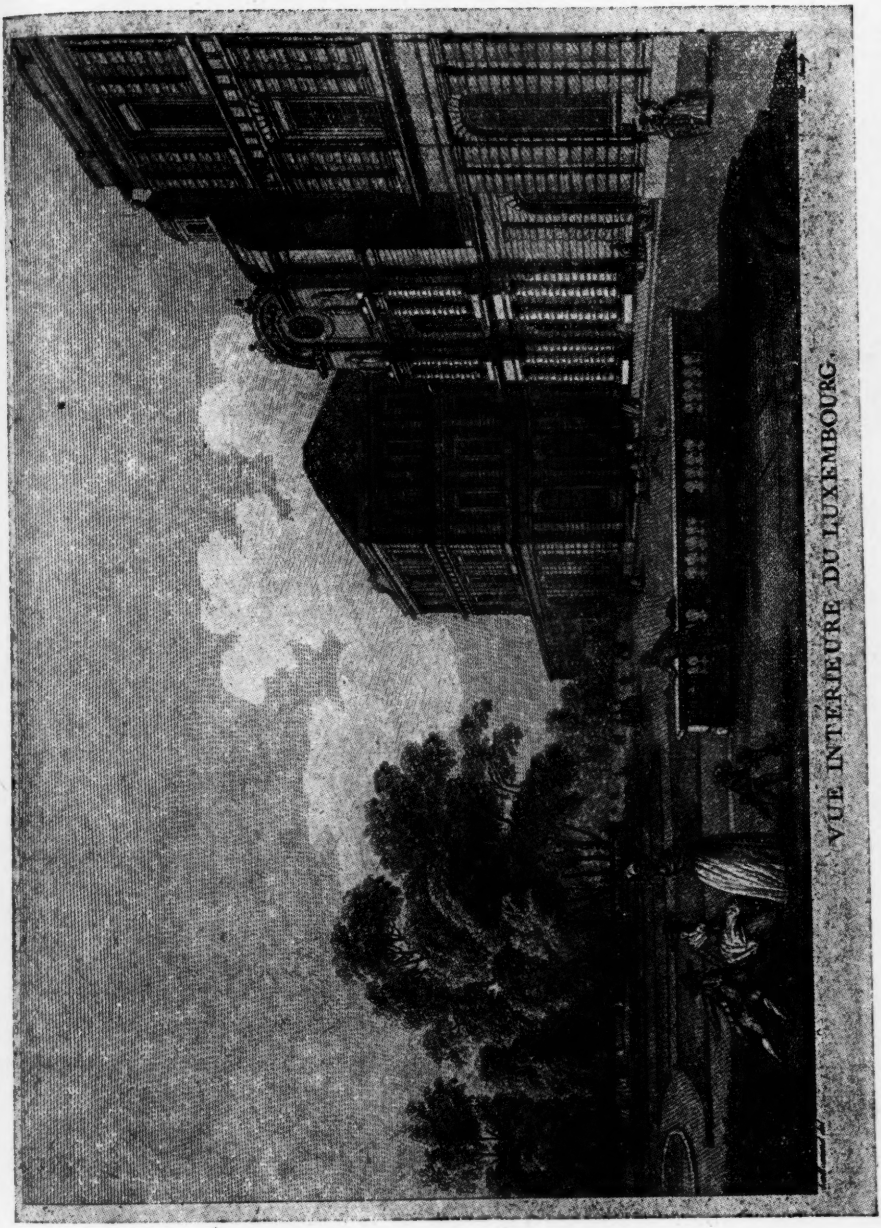
Mais le reste du Palais n'était point désert! Louis XV, reprenant une tradition établie par le Grand Roi, l'avait « morcelé » en un nombre imposant de logements grands et petits, fort appréciés des privilégiés auxquels ils étaient accordés à vie.

Des anciens appartements de Marie de Médicis — ceux de l'ouest — qu'avaient occupés successivement après elle Gaston d'Orléans, la duchesse d'Orléans sa veuve, leur fille la duchesse de Guise, plus tard partiellement, par des brevets du Roi, le duc de Brunswick et le maréchal de Lowendal, deux pièces, l'antichambre et le salon, au plafond peint et « superbement doré », avaient été prêtées à la comtesse de Béarn pour ses réceptions. Dans les autres étaient emmagasinés des tableaux du Roi, notamment les ports de France, de Joseph Vernet, commande de Marigny.

Les appartements de l'est, rendus célèbres par les amours de la Grande Mademoiselle, les orgies de la duchesse de Berry et les singularités innocentes de la jeune reine d'Espagne, avaient été concédés (les locaux du Musée exceptés) à la princesse de Talmont.

Aux étages supérieurs, au rez-de-chaussée, dans les bâtiments qui prolongeaient le palais à droite et à gauche sur la rue de Vaugirard, dans les constructions de la Cour des Fontaines à l'est, laquelle recélait, par surcroît, les écuries et les remises, habitaient, toujours en cette année 1769, le comte et la comtesse de Thiange, la comtesse de Rochefort, la marquise de Chantilly, la marquise de l'Aigle, le marquis et la marquise de Lusignan, la marquise de Montmorency, la duchesse de Caumont, la comtesse de Lameth, la princesse de Ligne, le marquis et la marquise du Châtelet, le comte et la comtesse de Flavigny, le comte de La Rivière, la comtesse de Dampierre, la comtesse de Montesquiou, la marquise d'Autichamp, et bien d'autres noms de l'armorial français, dont l'énumération finirait par être fastidieuse. Tout était plein du sol aux galetas des combles et pour beaucoup de logements les bénéficiaires de la survivance étaient déjà désignés.

Avec de tels administrés, le gouvernement du Luxembourg n'était pas des plus commodes. Il exigeait du tact, de la bonne grâce, de l'adresse, qualités que Marigny possédait au plus



VUE INTÉRIEURE DU LUXEMBOURG.

haut degré. Et si, faute de fonds, le « directeur général des Bâtiments » n'était pas en mesure d'accueillir toutes les demandes de réparations d'un édifice à ce point délabré que des planchers devaient être étayés et qu'on ne s'engageait dans certain escalier qu'au risque de la vie, du moins le « gouverneur » s'efforçait-il d'accorder les satisfactions d'amour-propre en son pouvoir.

Le plus délicat de la fonction était peut-être d'apaiser, sans affaiblir la discipline, l'irritation de puissants personnages dont les gens avaient été malmenés par les suisses, car, dit un rapport, ces « mauvais sujets » — c'est des valets qu'il s'agit — étaient « toujours soutenus par leurs maîtres, quelques impertinences et quelques malpropretés qu'ils fissent ».

La vie du palais ne se bornait pas à ces querelles domestiques et aux allées et venues des habitants. On y tirait des loteries, telle la loterie de Saint-Sulpice, dans les salles de garde inoccupées, et ces réjouissances populaires, qui s'accompagnaient de libations, n'allaient pas toujours sans dommage pour les parquets et pour l'hygiène. Il y eut même, au temps de M. de Tournehem, dans la galerie, alors ouverte du côté de la cour, située au-dessous de la salle des Rubens, un théâtre « de nouvelle invention » lequel, malgré l'annonce alléchante des *Amours de Psyché et de Cupidon*, en cinq actes, connut un insuccès complet. Dans le dôme du pavillon d'entrée, Lalande avait transporté ses lunettes astronomiques; mais il avait dû interrompre ses observations, en raison de l'état de dégradation du lieu, dont l'accès même n'était pas sans danger. Et M. de Marigny ne put, par la suite, que refuser la même faveur à un autre savant qui la sollicitait.

Pour le jardin où, on le sait, le public était admis, le gouverneur était harcelé de demandes d'autorisation : autorisation d'accès direct pour les occupants des maisons limitrophes, lesquels, par ailleurs, réclamaient l'élagage des arbres qui gênaient leurs vues; autorisation de se promener dans ledit jardin « en déshabillé », autorisation pour les goutteux de qualité d'y pénétrer en fauteuil et avec des porteurs, autorisation pour les marchands « paindépiciers » d'y vendre, « allant et venant », dans des corbeilles, des croquantes et des gimblettes,

autorisation d'y donner à déguster du lait et autres rafraîchissements.

Ajoutons-y la concession du loueur de chaises, celles des boutiques de libraires, des cafés, des baraques de toutes sortes, dont le gouverneur disposait à sa guise et, s'il lui plaisait, à son profit.

En juillet 1773, les « manigances » de l'abbé Terray et des déboires que lui avait causés l'Académie d'architecture amenèrent le marquis de Marigny à se démettre de sa charge de directeur et ordonnateur général des Bâtiments. Privé désormais par cette démission « de l'honneur de travailler directement avec Sa Majesté », il la supplia en même temps de l'autoriser à céder son gouvernement du Luxembourg, s'il trouvait une occasion avantageuse d'en traiter. Ces marchés étaient de règle. Marigny en personne avait déjà vendu chèrement la capitainerie de Grenelle, que Louis XV avait payée pour lui. Fidèle au souvenir de madame de Pompadour, le Roi donna sans peine au « frérot » ce nouveau témoignage d'amitié, qui devait être le dernier.

L'occasion cherchée ne se présenta pas tout de suite. Plusieurs offres ne purent aboutir : Marigny était trop exigeant Une entente semblait devoir s'établir avec le comte de Lusignan, un des hôtes du palais, lorsqu'à la fin de février 1775, un autre postulant, François-Charles de Raimond, comte de Modène, se mit en ligne. Nul ne pouvait être en meilleure situation d'obtenir et d'occuper la place. Ancien diplomate, il remplissait pour le présent les fonctions de gentilhomme d'honneur du comte de Provence, Monsieur, frère du nouveau Roi. Et dès cette époque il était patent que le Palais du Luxembourg reviendrait à ce prince.

Par un billet de sa main, que conserve la Bibliothèque du Sénat, Monsieur informa le marquis de Marigny qu'il lui ferait plaisir en traitant de préférence avec le comte de Modène. Un tel désir était un ordre. Marigny répondit qu'il s'y soumettait avec autant de respect que de zèle. Il put le faire sans effort, le comte de Modène acceptant de payer la somme demandée : cinq cents louis d'or comptant et une rente viagère de six mille livres, le tout acquis *quoi qu'il advînt du Luxembourg*. Toutefois il préféra, au lieu de la rente,

verser le capital, soixante mille livres, ce qui assurait à Marigny un total de soixante-douze mille livres, quelque huit cent mille francs de notre monnaie. En outre, sans que ce fût une obligation, il était parlé d' « épingles » pour madame de Marigny. M. de Modène jugea ces conditions « on ne peut plus modérées et plus honnêtes ».

« Honnêtes » en effet, si l'on mettait en regard les revenus et avantages que le marquis de Marigny détaillait avec complaisance : les quatre mille livres payées sur l'état des Bâtiments; mille livres fournies par le loyer d'une petite maison, sise rue d'Enfer, attachée au gouvernement, « loyer très susceptible d'augmentation »; le droit de disposer d'un appartement dans le palais, droit dont lui-même n'avait pas usé, étant déjà logé par le Roi, mais qui pour un autre devait être d'un prix d'autant plus grand qu'il ne pouvait s'agir que de l'ancien appartement de la feue princesse de Talmont, « le logement de Paris le plus agréable », estimé à cinq mille livres au moins. A quoi il fallait ajouter de nombreux postes à donner à ses gens, point de suisse à payer et le profit éventuel des chaises, boutiques de librairies, cafés et baraques du jardin.

A la vérité, en ce qui concernait ces diverses concessions, le marquis de Marigny en avait accordé la jouissance à d'anciens serviteurs, et il entendait qu'on n'y touchât pas, leur vie durant. « Je passerais avec raison, dira-t-il, pour le plus infâme des hommes et le plus méprisable si je retirais pour le vendre ce que j'ai donné. » A cela aussi M. de Modène consentit.

Il y consentit en février, mais deux mois plus tard, la démission du marquis de Marigny consommée (à dater du 1er avril) et l'agrément du Roi donné, le comte de Modène eut des regrets. On lui offrait deux mille livres pour les chaises, deux mille livres pour les cafés. Et il lui en coûtait d'abandonner ces quatre mille livres aux obligés de son prédécesseur. Il lui en coûtait d'autant plus qu'il avait une autre déconvenue : l'appartement de madame de Talmont que Marigny lui avait si généreusement attribué semblait devoir lui échapper; Louis XVI en effet voulait que ledit appartement, « qui avait été celui de la Reine » (d'Espagne), ne fût plus occupé par personne.

Le comte de Modène fit part de ses réserves au marquis de

Marigny. Celui-ci les reçut avec stupeur et les réfuta avec véhémence. Il rappela les paroles échangées, il mit en avant le sentiment qu'ils avaient l'un et l'autre de l'honneur. Ce sentiment, chez M. de Marigny, était assez fort pour qu'il écrivît de cet incident une relation de vingt-huit pages dont la Bibliothèque du Sénat possède le manuscrit.

Le dimanche 7 mai 1775, vers six heures du soir, se promenant aux Tuileries, le marquis de Marigny rencontra le comte de Modène. Il eut la surprise de voir ce dernier s'avancer vers lui « d'un air fort ouvert » et lui dire : « Eh! bien, monsieur, je crois que vous êtes content de moi. — Mais, pas tout à fait », répondit M. de Marigny. Et, entre autres griefs, il parla de la querelle des concessions. M. de Modène le rassura. Il lui promit même de s'employer à lui faire obtenir de Monsieur le don de son portrait, « c'est-à-dire la permission de le faire faire à ses dépens ». Pour ce portrait, qui devait être copié en buste par Du Plessis et encadré d'une belle bordure faite par Guibert, était prévu — c'était là l'essentiel — un cartouche où se lirait l'inscription : « Donné par Monsieur à M. le marquis de Marigny en 1775. » Il était destiné à orner la salle à manger du château de Ménars, riche déjà des trésors laissés par Madame de Pompadour. Le comte de Modène usa-t-il, à cette occasion, comme il l'avait offert, de son crédit auprès du comte de Provence? Je ne sais. Mais il semble bien qu'il n'a pas tenu complètement sa promesse touchant les bénéficiaires des chaises et des baraques, à en juger par les appels éplorés adressés par plusieurs de ces pauvres gens à leur bienfaiteur. En cette affaire, le parvenu se montra plus grand seigneur que le gentilhomme de vieille race. Les *Mémoires secrets* ne reprocheront-ils pas, quelques années plus tard, à ce dernier d'avoir, par esprit de lucre, fait établir dans le jardin du Luxembourg, à l'instar, d'ailleurs, de ce qui avait été fait aux Tuileries, des cabinets payants? « Petite ferme » mais dont M. de Marigny n'eût point songé à se réserver le bénéfice. Il est vrai que M. de Marigny n'avait pas acheté son brevet!

L'installation d'un gouverneur qui n'avait plus aucun lien avec l'administration des Bâtiments rompit les der-

nières attaches entre celle-ci et le Luxembourg. La caisse des Bâtiments cessa de financer les dépenses du palais, que prit en charge le Trésor royal. Peu à peu, du reste, se préparait l'entrée en possession du comte de Provence.

II

LE COMTE DE PROVENCE ET LES TROIS LOGIS DE MADAME DE BALBI

Depuis plusieurs années, le comte d'Angiviller, le nouveau directeur général des Bâtiments, secondait les aspirations de Monsieur. Le Luxembourg, exposait-il au Roi, était absolument inutile pour son service direct et ne représentait depuis longtemps qu'une possession onéreuse par l'entretien qu'il exigeait, si borné que fût cet entretien. Et les familiers du comte de Provence ne manquaient pas de montrer dans le passé le palais consacré à l'habitation d'un fils de France. Louis XVI céda, comme il cédait toujours. Par lettres patentes en forme d'édit, données à Versailles au mois de décembre 1778, il abandonna le domaine à son frère « à titre et par augmentation d'apanage », sauf réversion à la Couronne en cas de décès sans enfant mâle.

La jouissance devait commencer le 1er janvier suivant. Mais un « procès-verbal de visite et de reconnaissance », dressé dans la deuxième quinzaine de juillet, montre le Luxembourg toujours habité par de nombreux hôtes, une trentaine; parmi eux le comte de Modène, dans le fameux appartement convoité. « Le plus agréable de Paris », lui avait dit le marquis de Marigny. Fort agréable en tout cas. Il occupait l'emplacement de la partie Est de la salle des Conférences du Sénat et le pavillon qui flanque celle-ci au Sud-Est. Le palais à cette époque ne dépassait pas cette limite; il n'a été agrandi, aux dépens du jardin, que sous le règne de Louis-Philippe. De ses fenêtres, en façade au midi, ou de la terrasse qui réunissait le pavillon à la chapelle centrale, M. de Modène avait des vues charmantes.

Le jardin ne présentait alors ni la majesté qu'il devra à Chalgrin, ni la configuration que des accroissements au midi

des retranchements à l'Ouest lui ont donnée. S'il s'étendait, dans la largeur, au delà de notre rue d'Assas, en profondeur il n'atteignait pas l'extrémité de la grande pelouse actuelle, borné par le mur du monastère des Chartreux; domaine dont le comte de Provence allait vainement demander la cession aux religieux tenaces.

Mais aux regards de M. de Modène, à défaut d'une ample perspective, s'offraient, dans un site reposant de verdure, d'élégants parterres encadrés d'ifs en boule, le dauphin de plomb crachant de l'eau dans le bassin octogone, les terrasses plantées d'ormes, et, formant fond d'architecture au bout de l'allée de platanes, un peu plus loin qu'aujourd'hui, la Fontaine, qui n'était encore qu'une grotte.

On accédait à son appartement par le grand escalier central, démoli au début du XIXe siècle. De l'ancienne salle des Gardes, il avait fait former plusieurs pièces donnant sur la terrasse et un couloir prenant jour sur la cour; dans le pavillon, salle à manger (l'actuelle buvette des sénateurs), chambre à coucher, salon; en retour, différentes pièces ornées; entresol au-dessus.

Ce logement était le seul qui fût en parfait état, le gouverneur ayant pris soin de le faire réparer. Par contre, l'appartement correspondant de l'autre aile était près de tomber en ruines; dans le Cabinet doré de Marie de Médicis on avait dû soutenir le plafond par quatre colonnes, des bouts de poutres étant rompus.

Les *Mémoires secrets* enregistrent encore la présence de « particuliers » en septembre 1782 et le comte de Modène continue à être importuné par des solliciteurs, auxquels il faut apprendre que le palais est passé entre les mains de Monsieur. Les derniers occupants ne durent guère tarder à céder la place. Plusieurs d'entre eux n'avaient pas craint de demander des dédommagements, en raison des « arrangements coûteux » — *nil novi sub sole* — qu'avaient nécessités les acquisitions. A quoi il leur avait été répondu vertement que ces arrangements étaient expressément prohibés par les brevets mêmes du don de logement et que seule la cessation d'une jouissance accordée pour la vie pouvait être auprès du prince un titre à une indemnité.

Avec les bénéficiaires des brevets partirent les tableaux du Musée, qui rejoignirent les collections royales. Les Rubens, distraits de la donation, recevront quelques années plus tard la même destination. La galerie qu'ils ornaient allait, du reste, disparaître.

De nouveaux habitants prirent possession du palais : M. Cromot de Fougy, surintendant de la maison, des domaines et des finances de Monsieur; le comte de La Châtre, premier gentilhomme de la chambre; le comte de Crenay, maître de la garde-robe; le capitaine des gardes; d'autres personnages de la suite du comte et de la comtesse de Provence. Chalgrin, premier architecte de Monsieur, y eut son bureau. M. de Modène, en sa qualité de gouverneur, conservait l'appartement qu'il s'était choisi. Quant à Monsieur et à Madame, ils se bornaient, en attendant mieux, à avoir au palais leurs archives et leur chapelle et habitaient le Petit-Luxembourg (aujourd'hui résidence du Président du Sénat).

Cet hôtel, acquis par Marie de Médicis, donné par elle à Richelieu lorsqu'elle eut fait construire à côté le majestueux palais, avait passé, en 1674, aux Condé qui l'avaient considérablement agrandi et embelli. Monsieur le prit à bail pour un loyer annuel de vingt-cinq mille livres, non sans que ses services se fussent un moment demandé si la Couronne n'avait point quelque droit sur le bâtiment.

« Mon embarras actuel, est-il dit dans une note manuscrite, est de savoir le *genuit* du Petit-Luxembourg; je suis à la découverte pour connaître comment et par où ce Petit-Luxembourg appartient aujourd'hui à M. le prince de Condé; il est impossible de ne pas l'avoir; ce palais serait même vraisemblablement la demeure de Monsieur et de Madame et il serait habitable tout à l'heure... »

Il en fut bien ainsi. Des plans, datant apparemment du début de 1780, montrent les dispositions prises. Au rez-de-chaussée du bâtiment principal, celui qui longe la rue de Vaugirard, les appartements de Monsieur, appartements assez modestes et que Louis XVI jugeait peu dignes de son frère : le vestibule actuel formant la salle des Suisses et flanqué à sa droite de la salle des gardes de corps et de l'antichambre pour la livrée; en enfilade, face au jardin, desservis par un corridor,

la salle des nobles, la chambre à coucher du prince, les cabinets ou salons, garde-robe et bains. Au bout du corridor, un vestibule exigu s'ouvrait sur le jardin de l'Orangerie, vers le grand Luxembourg et donnait accès au logement du premier valet de chambre.

L'escalier monumental, construit par Boffrand au commencement du XVIIIe siècle, conduisait aux appartements de Madame (les appartements d'apparat du Président du Sénat). On peut toujours admirer l'incontestable majesté de cet escalier, comme on peut retrouver l'ordonnance, à peine modifiée, des salons, leur élégant décor blanc et or, leurs charmants dessus de porte, parmi lesquels, dans le grand salon, encadrés des mêmes bordures sculptées et dorées, les *Quatre Saisons*, de Louis de Boullongne le Cadet. Pour reconstituer ce grand salon tel qu'il était alors, il suffit de rétablir par la pensée les paysages de Desportes qui en ornaient les murs et que nous montrent encore les gravures du Directoire.

Dans la pièce d'angle qui précède, le comte de Provence fit déposer et remplacer par des tapisseries les vingt portraits qui, au lambris et au-dessus des portes, disaient la gloire des Condé, de même qu'il fit enlever de la « chambre d'hiver » d'autres effigies de famille : mademoiselle de Charolais, le comte de Charolais, mademoiselle de Clermont, Mgr le duc jeune.

Dans la chambre à coucher, qui suivait le grand salon, quatre colonnes de bois doré (dont les deux extrêmes subsistent) limitaient l'alcôve où se trouvait le lit. Celui-ci était recouvert de damas cramoisi, galonné et bordé d'une cartisane en or, ainsi que les portières, l'écran, les deux fauteuils à la Dagobert et les douze « ployants » faits « à l'antique » par Jacob.

Ameublement à peu près semblable dans la chambre de Monsieur. L'une et l'autre pièces étaient décorées de Gobelins, choisis dans les séries les plus majestueuses ou les plus plaisantes qu'avait laissées le XVIIe siècle : *l'Histoire de Louis XIV, Sujets de la Fable, les Saisons.*

Pour la vaste salle à manger, donnant sur la rue de Vaugirard, Jacob avait fourni trente chaises « à la Reine » peintes en chipolain.

Des personnages de la suite occupaient le deuxième étage du même bâtiment et le bâtiment de droite tout entier, tandis que les communs, faisant face de l'autre côté de la rue de Vaugirard, étaient tout naturellement affectés aux gens de service et aux écuries.

Un soin tout particulier avait été apporté au logement de madame de Balbi.

Anne de Caumont-La Force, comtesse de Balbi, venait d'être choisie comme dame d'atours de Madame, après lui avoir servi de « dame pour l'accompagner ». Cette nomination n'avait pas été sans amener une petite révolution de palais, autant parce que l'élévation de la jeune comtesse ruinait des espérances rivales, qu'en raison des méchants bruits qui couraient sur sa conduite. Le Roi lui-même et la Reine n'avaient point caché qu'ils n'en étaient pas fort satisfaits. Mais madame de Balbi pouvait compter sur la vive affection que lui portaient et Madame et Monsieur. Et dame d'atours elle resta.

La dame d'atours présidait, avec la dame d'honneur, à l'habillement de la princesse. Elle passait le jupon et présentait la robe, tandis que la dame d'honneur versait l'eau pour laver les mains et présentait la chemise. Ainsi madame Campan nous décrit les devoirs de la charge. Mais madame de Balbi avait un autre rôle à jouer et elle le jouait à la perfection. Il consistait à répandre dans cette Cour « où la comtesse de Provence avait introduit des formes un peu solennelles » (c'est Monsieur qui s'en plaint) « le charme infini » de son esprit, que d'aucuns pouvaient trouver trop caustique, et de sa gaîté intarissable. Est-ce bien « dans cette Cour » qui convient? Louis XVIII, lorsqu'il évoquera cette époque, dira « dans notre intérieur »; cette expression bourgeoise ne montre-t-elle pas mieux que toute description l'intimité de leur société?

Jusqu'où alla cette intimité? Des contemporains se plurent à rapprocher l'ascendant que pouvait avoir madame de Balbi sur la comtesse de Provence de celui que l'on prêtait à madame de Polignac envers la Reine. Ne les suivons pas dans cette voie, puisque M. le vicomte de Reiset nous a assuré qu'il n'y avait là (comme dans l'autre insinuation) que calomnie. Et l'accusation est peu vraisemblable, en effet.

Pour Monsieur, il éprouvait à l'égard de la séduisante dame

d'atours un attachement tendre et exclusif qu'il appelait de l'amitié et qui était pour lui la forme de l'amour. Elle était, dira-t-il, le charme de sa vie. Son assiduité auprès d'elle, la place qu'il lui donna dans sa Cour, les louanges qu'il en faisait, les lettres où il analysait « le vide de l'âme » causé par son absence, tout indique la profondeur d'un sentiment, qui, si l'expression lui en était mesurée par la nature, était du moins des plus vifs.

Madame de Balbi fut installée, à côté même des appartements de Madame, dans une construction plus modeste qui joignait les deux palais (comme les joint celle d'aujourd'hui, qui date de la Troisième République). Une antichambre, une salle à manger où dominent les tables de jeu (la comtesse était furieusement joueuse), un cabinet de toilette au papier peint orné de petits bouquets, une bibliothèque, la chambre à coucher au lit « de deux personnes » — précise un inventaire — avec baldaquin à l'anglaise en damas bleu et blanc et rideaux de fenêtre assortis, boudoir entièrement tendu de gourgouran, cuisine, office, composent l'appartement. Dans les combles de ce corps de bâtiment a été placée la domesticité, y compris la nourrice de l'enfant, car madame de Balbi, dont le mari, fou furieux, était l'objet d'une procédure d'interdiction, avait auprès d'elle son fils, âgé de deux ans.

Quelque commode que pût être ce logement, madame de Balbi s'en lassa vite. Elle voulut avoir son pavillon dans le jardin. Elle l'eut aussitôt, le temps que Chalgrin le lui construisît.

Pour parer aux frais de remise en état du grand palais, au delà d'une somme de douze cent mille livres qu'il acceptait de payer de ses deniers (il avait à cet effet émis un emprunt remboursable en rentes viagères), le comte de Provence avait obtenu du complaisant Louix XVI l'autorisation d'aliéner une partie du jardin. Tout l'espace — près de onze hectares — compris entre l'extrémité ouest et une allée qui est devenue la rue Guynemer, fut mis en lotissement. Mais, en dépit du double projet de construction d'un théâtre et de transfert en ces lieux de la foire Saint-Germain, en dépit même de l'exemption du « centième denier » accordée par le Roi aux premiers acquéreurs, les terrains se vendirent mal. Des ser-

vitudes, la présence dans le sous-sol d'anciennes carrières, bientôt le trouble des esprits, nuisirent au succès de l'opération. Des rues cependant avaient été tracées, dont l'une reçut et a gardé le nom de Madame. C'est dans cette rue (au n° 65 actuel, à l'angle de la rue de Fleurus) que fut édifiée la maison de la comtesse de Balbi. Elle ne comportait qu'un étage surmonté de combles, entre cour et jardin, un beau jardin de deux mille mètres, limitrophe de celui du Luxembourg, où une petite porte donnait directement accès.

En 1785, nouveau caprice. Nous trouvons vers la fin de cette année madame de Balbi au grand Luxembourg, au rez-de-chaussée des deux pavillons faisant suite à la galerie est, du côté de la Fontaine Médicis. Ces deux pavillons, aujourd'hui accompagnés d'un troisième, élevé, comme nous l'avons dit, au temps de Louis-Philippe, formaient alors l'extrémité du palais.

M. A. Hustin, à qui l'on doit la détermination précise des trois logis de madame de Balbi, décrit ainsi, d'après un plan de Chalgrin, cette installation : « Elle était, dit-il, desservie par un escalier placé dans l'angle de la Cour d'honneur et aujourd'hui complètement modifié... D'une pièce circulaire, à l'angle du palais, on apercevait les perspectives vers le domaine des Chartreux. A gauche, une fenêtre donnait sur un jardin à l'anglaise improvisé, où avaient été édifiées quelques dépendances légères, inspirées de Trianon : laiterie, vacherie, etc. Ce jardin était séparé par une grille du jardin du Luxembourg proprement dit. Venaient ensuite une chambre à coucher avec alcôve, somptueusement décorée, une salle à manger à colonnes devenue plus tard la salle du Livre d'or, et, à main gauche, accotées au palais, les cuisines. » Entre les deux pavillons, faisait saillie une construction sans étage ayant l'aspect d'une tente militaire. C'était le salon. Sa façade était au midi. Au nord, il s'ouvrait sur un jardin d'hiver au fond duquel était installé un grand divan. Du côté de l'ouest, il se reliait au palais par une salle de billard.

Madame de Balbi avait pris depuis peu possession de sa nouvelle demeure lorsque, dans la nuit du réveillon de 1785, un incendie, causé par des tuyaux de chaleur, se déclara dans le salon. Monsieur y avait soupé et s'était retiré à deux heures

du matin. On ne s'aperçut du sinistre que vers cinq heures et tout le mobilier, don du comte de Provence, fut détruit. Madame d'Abrantès, dans ses *Mémoires*, accuse sans ambages madame de Balbi d'avoir trouvé ce moyen de se débarrasser d'un ameublement qui ne lui plaisait pas. Le salon, restauré, fut alors tendu « en lampas vert et blanc avec de riches crépines d'or ».

Bien entendu, la comtesse de Balbi, que son service appelle en tous lieux auprès de Madame... et de Monsieur, a, d'autre part, comme eux-mêmes, à Versailles appartement au château et maison de campagne, autre appartement à Brunoy. Mais c'est au Luxembourg que viendront les surprendre les événements les plus mémorables.

Je n'entends pas compter parmi ceux-ci l'improbable aventure que narre avec un grand luxe de détails le comte de Tilly, le beau Tilly, comme l'appelle Norvins. L'auteur du récit, à l'en croire, fut entrepris au bal de l'Opéra par un masque féminin, lequel, apprit-il plus tard, n'était autre que la comtesse de Balbi. A sa troisième rencontre « tout le bonheur du monde fut à sa discrétion ». Le jour qui suivit ses « félicités », un messager se présenta chez lui et l'invita à se trouver le lendemain, à neuf heures du soir, dans la cour d'entrée du Luxembourg. Tilly s'y rendit. Quelle ne fut pas sa surprise d'y rencontrer le comte de Provence! Le prince lui demanda de renoncer à une liaison qu'il n'avait pas cherchée, ce à quoi Tilly s'engagea sans difficulté. « Nous nous quittâmes, ajoute-t-il, dans les meilleurs termes. » Mais, encore une fois, il ne peut s'agir là que d'une galéjade.

Monsieur aimait sa résidence parisienne. Il s'y réfugiait quand il voulait fuir certaines fêtes de la Cour. Il y tenait « bureau d'esprit » et y organisait des soirées académiques où n'apparaissait en lui que l'homme de plume qu'il se piquait d'être. Le plus souvent il se rendait après souper chez madame de Balbi et sacrifiait à la passion du jeu qui tenait si fort la favorite, ou encore donnait la réplique à ses propos. Elle avait une intelligence vive et primesautière qui en faisait une interlocutrice digne de lui; car ce prince cultivé était un conteur plein de verve.

Monsieur et Madame entendaient la messe publiquement

chez les Filles du Calvaire, que Marie de Médicis avait installées à côté du Petit-Luxembourg, ou dans la chapelle à coupole qui s'élevait en avant-corps au milieu de la façade du grand palais sur le jardin. Au début un père carme y venait célébrer l'office, le dimanche, à onze heures, pour les gens de service. Mais comme tous ne pouvaient y trouver place, une partie d'entre eux devait se rendre à la paroisse; en fait ces garnements rencontraient sur leur chemin le cabaret où ils restaient jusqu'au soir. Pour obvier à ce désordre, le comte de Modène fit agréer par Monsieur comme chapelain ordinaire le précepteur de ses enfants, l'abbé Brou, et il y eut ainsi autant de services qu'il était nécessaire.

Voici une note comique que donne Bachaumont. Les robes à la lévite étaient alors en vogue. La vicomtesse de Jaucourt avait imaginé d'y adjoindre une « queue de singe ». Un jour, sortant sans doute du palais, elle parut au jardin du Luxembourg avec cette queue, très longue, très tortillée et si bizarre que tout le monde se mit à la suivre; ce qui obligea les Suisses de Monsieur à la prier de partir pour éviter un trop grand tumulte.

Viennent les jours graves. 6 octobre 1789 : tandis que le peuple de Paris ramène la famille royale de Versailles aux Tuileries, au milieu des piques et des baïonnettes, Monsieur regagne tranquillement le Luxembourg, désormais son unique résidence. Madame de Balbi est à Londres, auprès de son fils qu'elle y fait élever. Du Luxembourg, le comte de Provence assiste son frère et tout ensemble intrigue pour le supplanter. Il affiche publiquement des tendances libérales et reçoit, assure-t-on, l'abbé Maury et ses amis. Soupçonné d'avoir inspiré et financé la conspiration du marquis de Favras, cet ancien lieutenant de sa garde suisse qui paya de la vie un projet d'enlèvement du Roi, il croit opportun de se rendre à l'Hôtel de Ville et d'envoyer une lettre à l'Assemblée nationale pour affirmer solennellement ses sentiments patriotiques; ce qui lui vaut des reproches de madame de Balbi, revenue tout exprès d'Angleterre pour cette semonce. Monsieur n'en prête pas moins, en février 1790, le serment civique à son district.

Quelques jours plus tard, le marquis de Favras est pendu en

place de Grève. On répandit dans la société, rapporte Norvins, qu'un émissaire du Luxembourg n'avait quitté le pied de l'échafaud qu'après l'exécution et qu'à son arrivée au palais il y fut accueilli par deux questions : « A-t-il parlé? — Non. — Est-ce fini? — Oui. — Eh bien! allons à table. » Et on soupa.

III

LA FUITE DE MONSIEUR

L'Assemblée se montra bienveillante pour Monsieur. Tandis qu'elle déclarait biens nationaux le domaine de la Couronne et les apanages, elle maintenait au frère du Roi, par un décret du 21 décembre 1790, qui sera sanctionné le 6 avril suivant, la jouissance du Palais du Luxembourg, au même titre et aux mêmes conditions que par le passé. Elle lui assurait en outre un million de rentes apanagères et un million de traitement, sans préjudice d'une somme de cinq cent mille livres affectée à ses créanciers. Cependant il ne se sentait plus libre dans une résidence que surveillait la garde nationale. Dès novembre 1790, il envisageait de s'évader. Sa fuite s'organise, en concordance avec celle de la famille royale.

Le bruit s'en répand en ville. Le départ des Mesdames Adélaïde et Victoire, les filles de Louis XV, qui a lieu le 19 février 1791, donne l'éveil. Le 22 février, à la nuit tombante, sur l'annonce que les voitures du comte de Provence sont déjà chargées, un attroupement considérable se forme devant le Palais Royal et monte au Luxembourg, s'accroissant à chaque pas. Le maire, prévenu, quitte le Conseil général de la Commune pour alerter La Fayette. Le président de la section, l'écrivain Lablée, accourt, avec les meilleures intentions du monde. La porte du Petit-Luxembourg s'est à peine refermée sur lui qu'une députation d'une trentaine de femmes demande à être introduite; parmi elles, une bijoutière, une marchande de toiles, une troisième « se disant bourgeoise », la plupart « de la classe la plus obscure », des dames de la halle, diront les chroniqueurs. Monsieur, qui se trouvait dans l'appartement de Madame, au premier étage, descend par le

grand escalier et s'avance à leur rencontre. Une des femmes prend la parole : « Monsieur, on dit que vous vous préparez à partir; nous venons vous supplier de rester et nous ne vous quitterons pas. — Mesdames, répond le prince, mon intention n'a jamais été de partir; vous savez comme le Roi est attaché à la Constitution; eh bien! je suis, moi, attaché à la Constitution et au Roi. » Cela suffit à ces âmes simples; on applaudit; on embrasse Monsieur, qui remonte l'escalier aussi placidement qu'il l'a descendu. Quelques dames cependant, plus exaltées — ou plus perspicaces — s'obstinent à rester dans le vestibule. Ce fut Lablée qui les calma (du moins il s'en glorifia plus tard, dans l'espoir que Louis XVIII paierait les dettes du comte de Provence). Bras dessus, bras dessous, tout le monde se dirigea vers la section. Quand le palais fut dégagé, Monsieur fit atteler et se rendit aux Tuileries pour souper.

En dépit de sa promesse, le comte de Provence songea plus que jamais à émigrer. Il fut d'abord convenu que Monsieur, Madame et madame de Balbi, accompagnés du jeune comte d'Avaray, fils d'un maître de sa garde-robe, s'en iraient ensemble, ce qui parut à la réflexion hasardeux. On pensait partir de l'appartement de madame de Balbi, mais « M. de Romeuf, aide de camp de M. de La Fayette, venait de temps en temps se promener dans la cour du Luxembourg ». L'emprunt de la maison de M. de Fontette, sur les terrains aliénés, un instant envisagé, ne fut pas retenu davantage. Décidément, le projet n'était pas au point. Et puis le Roi demandait à son frère d'en ajourner l'exécution pour ne pas nuire à sa propre évasion. On attendit donc, madame de Balbi, appelée à Bruxelles, partit le 2 juin pour quelques jours... et ne revint pas.

Ce fut Monsieur qui alla vers elle. Le 20 juin, vers minuit, deux carrosses de remise stationnaient dans la cour du grand Luxembourg. Dans l'un montèrent deux femmes, habilement dissimulées : c'était la comtesse de Provence et sa lectrice, madame de Gourbillon. La voiture les conduisit devant le domicile de cette dernière. Une berline les y attendait, qui gagna aussitôt la route du nord.

Peu après, dans la deuxième voiture, un vis-à-vis, prirent place Monsieur et le comte d'Avaray. Le départ avait été fort

bien combiné. Après avoir soupé aux Tuileries, comme à l'ordinaire, et pris congé de la famille royale, qui devait, de son côté, tenter l'aventure la même nuit, Monsieur était rentré au Luxembourg un peu après onze heures, s'était déshabillé ostensiblement et mis au lit. Son premier valet de chambre, M. de Bonneuil, couchait toujours auprès de lui, sur un lit qu'on roulait dans la chambre le soir. Pendant que ce haut serviteur, un vieillard cassé par l'âge, se préparait dans une pièce voisine, le prince se leva sans bruit, referma avec soin les rideaux, passa dans son cabinet dont il poussa la porte et de là se rendit dans son « petit appartement » situé dans le bâtiment de jonction. D'Avaray l'y attendait. Le jeune homme l'aida à revêtir un déguisement essayé quelques heures auparavant : redingote gros bleu à revers rouges, jabot de batiste, perruque noire bouclée et gants chamois. Un grand chapeau rond à cocarde tricolore complétait le costume. Monsieur glissa trois cents louis dans ses poches, n'oublia pas de prendre sa tabatière, non plus qu'un bouchon qui devait lui servir à se noircir les sourcils, et, ouvrant une porte, à moitié secrète, qui faisait communiquer cet appartement avec un escalier du grand palais, gagna, avec d'Avaray, la cour où stationnait la voiture. Son compagnon lui avait recommandé, pour éviter d'être reconnu, de ne pas se dandiner en marchant comme il en avait l'habitude. Ils étaient munis d'un vieux passeport inutilisé que madame de Balbi avait eu de l'ambassadeur d'Angleterre et que d'Avaray, organisateur incomparable, avait maquillé pour l'adapter à leurs besoins. Le carrosse de louage fut laissé devant le collège des Quatre-Nations. Tout près, dans une encoignure, une berline de poste était prête pour de plus longs trajets.

L'académicien Arnault, qui avait alors la charge d'attaché à la garde-robe du comte de Provence et qui était le gendre du premier valet de chambre, rapporte qu'au matin l'officier qui commandait la garde nationale de service au Petit-Luxembourg, alerté par la nouvelle de la fuite du Roi, voulut s'assurer de la présence de Monsieur.

M. de Bonneuil attendait toujours que son maître l'appelât. Sur l'injonction de l'officier, il pénétra dans la chambre à coucher et écarta les rideaux du lit. Quand il revint, son émotion disait assez qu'il n'avait trouvé personne. Emmené à

l'Abbaye, au milieu des cris hostiles de la foule, il eut grand peine à faire admettre sa bonne foi.

Arnault lui-même, craignant d'être arrêté, s'empressa de remonter dans sa chambre, changea de costume, et comme la porte du Petit-Luxembourg était gardée, s'échappa par le souterrain qui, passant sous la rue de Vaugirard, conduisait aux communs.

A onze heures du matin, le juge de paix de la section « appelé par l'alarme publique », était requis d'apposer les scellés sur les meubles, effets, bijoux, etc..., qui pourraient se trouver au palais. Un arrêté du département de Paris, confirmé sur-le-champ par un décret de l'Assemblée nationale, avait ordonné cette mesure. Elle fut tout d'abord appliquée à « trois coffres d'acajou, un portefeuille et un carton renfermant de l'argent et d'autres objets », qui avaient été apportés au comité par un garde. Puis le magistrat, accompagné des membres de la municipalité, se transporta dans la demeure du prince en fuite, et, après l'arrestation pour interrogatoire de toutes les personnes présentes, s'acquitta de sa mission.

Le procès-verbal précise qu'après avoir opéré dans les appartements de Monsieur, le juge de paix monta « dans les appartements de Madame, au-dessus de ceux qui viennent d'être décrits »; cette indication confirme que Madame habitait bien le Petit-Luxembourg et non point le grand palais, version encore acceptée par d'éminents historiens.

Les gardiens des scellés furent pris sur place, parmi les domestiques. On leur adjoignit six gardes nationaux, et un factionnaire reçut la consigne de ne rien laisser sortir.

La populace, de son côté, ayant besoin sans doute d'un bouc émissaire, recherchait l'abbé Brou « pour le lanterner comme aristocrate et non-conformiste », et l'infortuné chapelain dut fuir Paris et les méchants.

Cependant, Monsieur poursuivait sa route sans alertes trop vives. Il retrouva madame de Balbi à Mons et Madame à Namur. C'est alors qu'il apprit par un courrier ce qu'il devait appeler « la triste nouvelle de l'attentat de Varennes ».

IV

L'AGONIE DU GOUVERNEMENT

Au mois d'août suivant, la municipalité fut autorisée par un décret de l'Assemblée nationale à lever les scellés apposés dans les maisons occupées par Monsieur, à l'exception de ceux placés sur les armoires, coffres et papiers lui appartenant en propre. Le portier du Petit-Luxembourg, un pur patriote, note que, sous prétexte de donner de l'air aux meubles, ceux qui avaient manœuvré pour obtenir cette mesure « pétillaient » surtout de rejoindre leurs maîtres. Les oppositions des créanciers affluèrent. On nomma séquestre le citoyen Dupont, « concierge » du palais (une espèce de surveillant général). Mais il apparaît que ce Dupont ne fut pas un gardien bien sévère. Différents envois furent faits à Madame durant l'hiver qui suivit son départ.

Madame de Balbi, de son côté, se fit envoyer, par ses serviteurs laissés à Paris, ses toilettes, ses fourrures, les livrées, jusqu'à la porcelaine. Elle fit démeubler son appartement, de telle sorte qu'il ne resta plus guère que le billard et quelques glaces à offrir aux acquéreurs de biens d'émigrés.

La plupart des hôtes des deux palais gagnèrent à leur tour la frontière, ce qui amena de nouveaux scellés. Il y en eut chez M. de Modène, chez M. de Fougy, chez M. de Crenay, chez madame de Caylus et madame de Montléar, dames pour accompagner Madame, et madame de Lordat, sœur de madame de Balbi, chez les évêques de Séez et de Limoges, premiers aumôniers du prince.

Le gouvernement du Luxembourg essaya de survivre à ces désastres. De Saint-Amand en Flandre où il s'était réfugié, le comte de Modène lutta âprement contre les commissaires chargés par Monsieur de mettre de l'ordre dans ses finances.

Le budget du gouvernement s'était sensiblement accru depuis le temps où le marquis de Marigny en assumait la gestion. Le service du palais exigeait, outre le gouverneur : chapelain ordinaire et desservant, secrétaire et garçon de bureau, concierge, commissaire, officiers des Suisses, deux médecins et un chirurgien, six garçons du château, onze suisses et portiers, dix frotteurs et balayeurs, une lingère...

et un personnage considérable par l'utilité sinon par le lustre de sa fonction, le préposé à la destruction des rats, un sieur Samuel Hirsch (lequel remplissait le même office à Brunoy).

Aussi les dix mille livres de 1769 étaient devenus en 1791 près de trente-cinq mille, « non compris les jardins, livrées et frais d'illumination (entendez éclairage) ». Ces trente-cinq mille, les commissaires les réduisirent à moins de quinze.

Le comte de Modène en appela à Monsieur : On veut retrancher les modestes honoraires des P. P. Carmes, diminuer de moitié les mille livres accordées à l'abbé Brou? Mais ce malheureux, toujours errant et fugitif, ne serait plus en état d'entretenir un suppléant et la chapelle se trouverait fermée « au grand scandale de la Religion ». Supprimer la fonction de commissaire de police, sous prétexte que le ministre de l'Intérieur a chargé de l'inspection particulière du palais un des douze préposés à la Sûreté de Paris (le sieur Douglas, déjà chargé de l'inspection des Tuileries)? Ce serait livrer le palais à l'anarchie. Quant au secrétaire du gouvernement, Esprit Lourdet, avocat au Parlement, également sacrifié, M. de Modène aimerait mieux lui déléguer son traitement sur ses propres appointements (qui restaient de quatre mille livres) que de commettre l'imprudence de s'adresser au premier écrivain du coin. Passe pour l'exécution d'un des deux médecins, tout au moins provisoirement, mais peut-on se priver, comme on le propose, des services du chirurgien? Son traitement n'est plus que de deux cents livres par an et il n'y a point de maison bourgeoise tant soit peu aisée qui n'ait le sien et à qui il ne coûte davantage!

Avec la même ardeur, M. de Modène défend ses subordonnés contre des diminutions de traitement trop lourdes. « Rien de mieux sans doute, écrit-il, que de supprimer les places superflues, quand il en existe, mais encore faut-il laisser le nécessaire à ceux que l'on conserve. » Et il ajoute : « Les ennemis de Monsieur ne manqueront pas de l'accuser de parcimonie et de donner à des malheureux l'alternative de le servir presque pour rien ou de mourir de faim. » Monsieur, impressionné, donna raison à son gouverneur contre ses commissaires.

Et ceux-ci de revenir à la charge. Monsieur approuverait : « 1° que sur quarante individus établis pour le service de son

palais, trente-quatre sont encore absolument nécessaires, même pendant son absence, pour ce service; 2° que malgré cette absence, malgré la perte d'environ deux millions cinq cent mille livres sur ses revenus et la suspension d'une partie du reste, quatre mille quatre cents livres sont tout ce qu'on doit économiser sur les dépenses du gouvernement du Luxembourg? »

M. de Modène, dans un ultime effort, accorda deux mille livres de réductions complémentaires, rognant sur quelques-uns, immolant quelques autres et regrettant que la religion et l'humanité, ainsi que la décence et la sûreté du palais, ne lui permissent pas d'étendre davantage ses réformes. Monsieur, de Coblentz, le 29 octobre 1791, sanctionna ces mesures, que nécessitaient « des circonstances affligeantes ». Pour faire participer aux économies le matériel, un nouveau marché fut prévu pour l'illumination des bâtiments, escaliers et cours « en n'y employant que les lampes et becs de lumière strictement indispensables ».

Inutile sacrifice! Le gouvernement se mourait. Vainement le comte de Modène en avait, en des jours meilleurs, assuré à son fils aîné la survivance.

Les derniers vestiges du gouvernement furent peut-être ces modestes tenanciers des boutiques et des échoppes, dont un compte du séquestre enregistre encore la présence en 1792 : un libraire et un bijoutier sous la grande porte, un marchand de tabac au-dehors, à gauche de l'entrée, une marchande de savonnettes dans le vestibule, un boucher dans la cour des Fontaines, des libraires, limonadiers, loueurs de chaises dans le jardin. La plupart montraient alors peu d'empressement à s'acquitter d'une charge qui n'était plus compensée par des profits suffisants. Le temps était révolu où un entrepreneur offrait au comte de Modène de payer mille livres par an l'autorisation de placer le long de la façade dix baraques uniformes, en s'engageant à ne pas débaucher les locataires du gouverneur!

Le Luxembourg allait prendre une autre physionomie et recevoir d'autres hôtes : Maison nationale de sûreté, il offrira ses salles démeublées et ses galeries désertes aux prisonniers de la Terreur.

GUSTAVE HIRSCHFELD,
Bibliothécaire du Sénat.

TROISIÈME VOITURE

Depuis une heure nous attendions William Lead sur un quai de la gare de Lyon, mais William ne se montrait pas.

— Comment avez-vous pu croire un instant que cette histoire tenait debout? — dit un résigné.

— Au dernier moment, — observa mon voisin, — il aura peut-être choisi de passer par Strasbourg et Vienne. Il y a un rapide à huit heures à la gare de l'Est.

— Pas aujourd'hui.

— Encore trente secondes!

Nous lisions distraitement les pancartes chantantes fixées sur les voitures : l'Italie, les Balkans, le Danube, l'Asie Mineure, et déjà nous nous préparions à quitter en grommelant le quai de la gare, lorsque notre ami apparut enfin, le chapeau de travers, portant lui-même une valise constellée d'étiquettes, son atlas, comme il disait, ou son campement. Le tout, vingt kilos à peine. Mais de quoi s'établir, et au besoin fonder une famille, dans une île ou sur un sommet. Il courait, la cravate mal nouée, un tout petit bout de cigarette au coin de la bouche. Nous nous jetâmes à sa poursuite pour lui serrer les mains, les coudes, pour le pousser à temps dans une voiture au moment où il était sur le point de manquer le Simplon-Orient-Express.

Le voyageur, qui était adoré de ses camarades, s'accouda à la fenêtre de son compartiment comme le train s'ébranlait. Deux jours auparavant il avait acheté pour cent cinquante

mille lei, à un Roumain rencontré dans un bar, une option d'un mois sur des gisements pétrolifères situés entre Galatz et Birlat. Les premières prospections avaient été faites depuis peu, disait-on, et la découverte n'était pas connue encore. Correspondant d'un périodique anglais, William ignorait tout des lois qui régissent la possession du sous-sol européen et de la nature des terrains qu'il se proposait d'acquérir. Il savait seulement qu'à l'état naturel le pétrole a les couleurs de la mousse, mais il se donnait devant nous des airs de pionnier et il avait une option.

Depuis longtemps il rêvait de mettre à profit son premier congé pour éprouver un vertige qu'il ne connaissait pas encore, d'entrer dans un monde où les jouissances sont provoquées par des télégrammes, comme en amour, mais aussi par des graphiques, des chiffres, des bruits d'ateliers ou de machines à écrire, des revendications d'ouvriers et des embolies de concurrents. Monter une affaire! La veille, il nous avait mis au courant de ses projets par téléphone : on avait bien un peu tiqué sur l'identité du Roumain, mais William affirmait qu'il sentait le pétrole à une lieue. Au surplus, il ne risquait pas grand'chose et il n'avait jamais caché à ses amis qu'il préférait à l'ennui solennel des montagnes à la paresse ambiguë des plages, des vacances un peu tumultueuses.

***

— Vous me laisserez dormir, — dit William à l'agent de la compagnie qui lui faisait son lit. — J'ai un visa diplomatique sur mon passeport.

Il ne verra plus la France. Demain, les premiers paysages clairs seront italiens. Il est tard, mais il ne tient pas à s'allonger. Il plie lentement ses vêtements, ouvre et referme sa valise, palpe ses boîtes de *caporal* sans lesquelles il serait malheureux jusqu'au bout du voyage. Puis il murmure :

« Où donc l'ai-je vue? Et qui est-elle? Où l'ai-je rencontrée? Dans un train ou à Paris? Où ai-je vu cette femme? »

Il allume des cigarettes qu'il jette par la fenêtre à moitié fumées. Le rapide secoue le sol bourguignon, les horlogers comtois. William songe, change de place et cherche à se souvenir.

En montant dans le train, il n'avait fait qu'entrevoir, mais si vite qu'il ne savait plus s'il avait été victime d'une hallucination, un visage de femme. Avant-dernière fenêtre de la troisième voiture en commençant par la locomotive. Et si elle descendait à Lausanne? Non, les femmes ne voyagent pas pour se lever à cinq heures du matin. Attendue à déjeuner quelque part, elle allait plutôt à Milan. Mais où avait-il déjà vu ces yeux aimables et sombres, ce visage sans raidissement, et pourtant sans confiance, comme affolé? De quoi peut-on avoir peur quand on porte la certitude de plaire sans effort? Et les cheveux, le nez, la bouche? William n'a rien vu. Le visage ne s'est montré qu'un instant. Le temps de tourner la tête, il avait disparu. Mais où l'avait-il aperçu? car il était certain de le connaître, sans quoi il n'aurait pas été attiré à ce point, il ne chercherait pas comme il cherche en ce moment. Le désir de mettre un nom sur un visage entrevu, d'accrocher un souvenir à une passante, peut gâcher une journée. Brusquement, d'un effort violent, il se met à penser à autre chose. Il pense au couvre-feu du vieux marché de Llanidloes, dans le pays de Galles, où s'est éteinte la famille de son père, à une promenade à la source de la Wye, *the baby Wye*, comme on disait. Lui aussi était un enfant à cette époque. Son père, un vieux Gallois fin et têtu, et sa mère, une Parisienne de la plaine Monceau, emmenaient chaque année en Angleterre le jeune William, alors élève du lycée Carnot. Son goût des voyages date de la classe de sixième. Depuis, il ne s'est pas arrêté.

Il remet son veston, se donne un coup de peigne et sort dans le couloir en se répétant : avant-dernière fenêtre de la troisième voiture en commençant par la locomotive. Il avance rapidement et, de son corps toujours étonnamment reposé quand il voyage, il adhère au rythme de la voiture. Il marche à grands pas, s'arrêtant dans les soufflets. Personne! Les couloirs sont vides. Seul, le front contre une fenêtre, un certain Pitzzi réfléchit. Pitzzi, l'homme du *Soho* de Montmartre; mais William ne connaît pas cette silhouette internationale. Il s'excuse. L'homme se fait tout petit. Personne dans le couloir de la troisième voiture. Aucun signe, aucun bruit, aucun parfum ne révèle le compartiment où dort l'inconnue.

Pourquoi est-il plus singulier que les autres? A cause de celle qui l'occupe? William, qui n'ose demeurer, tourne les talons en souriant de ce rapprochement de jeune poète.

Au moment de s'endormir, il se souvient brusquement du nom qu'il cherche. Quelque chose comme Sévère ou Servais. C'est à Paris! Silvère, parfaitement. Il y est. Le Silvère des caoutchoucs! Elle, c'est Michelle Silvère. Il connaît son mari. Solide, loyal, mais nigaud. « Je vous présente M. Jacques Silvère, ou Servais, le plus jeune de nos présidents de conseil d'administration. » Qui pouvait bien dire cette phrase?

Les mêmes yeux, il est certain de les avoir reconnus! On l'avait présenté au couple dans un cabaret de nuit. Silvère ou Servais? Il sent qu'il perdra sa nuit à chercher. « Il faudra que je demande demain à Felgeroi, se dit-il, car il sait tout. » Et, sur cette décision, il s'endort.

***

Vêtu d'un costume de voyage beige, presque rose, rasé de frais, Felgeroi fumait sa première cigarette et se préparait à faire un petit déjeuner interminable et copieux.

— Veux-tu, — demanda-t-il, — que je t'explique de quoi se compose exactement un puits de pétrole?

— Non, mon vieux, pas aujourd'hui, nous avons une option d'un mois.

— Je sais bien, mais c'est très peu, surtout si l'on pense que nous ne connaissons même pas ces gens.

— Non, — fit William.

Il n'avait dormi que deux heures, et d'un sommeil débordant de rêves, mais il paraissait dispos et décidé.

— Je ne t'ai pas vu hier, — dit-il.

— Mais, — dit Felgeroi la bouche pleine, — il était entendu entre nous que j'arriverais une demi-heure avant le départ du train et que je ne me montrerais pas.

— C'est vrai, mais après?

— Eh! bien, mon cher, puisque tu veux tout savoir, je me suis mis au lit à Charenton et j'ai lu à ton intention divers traités de chimie organique. Tu ne te rends peut-être pas compte...

— Oh! que si, — répondit William, — exploitation du sol, raffinage, etc...

— Et l'affaire d'abord. Acheter, c'est très joli; seulement il faut organiser, constituer une société.

— Je sais, je sais, mais tu aurais pu venir me voir avant de t'endormir.

— Écoute, — avoua Felgeroi, — j'ai fait la noce la veille, selon ta méthode, et je te prie de croire que j'ai été très heureux de me coucher de bonne heure!

Felgeroi, qui était de huit ans l'aîné de Lead, avait promis d'apporter les premiers fonds si l'affaire en valait la peine et d'acheter le terrain après l'avoir fait convenablement prospecter par des spécialistes. Il voulait aussi prendre sur place quelques renseignements sur les propriétaires des hectares qui avaient été offerts à son ami. En réalité, il ne croyait pas aux gisements et il n'avait pas dissimulé ses craintes à William :

— Je suis enchanté de passer un mois, et même moins, en Roumanie, surtout avec toi. Seulement je t'avertis que je suis un banquier sérieux!

Autant que son compagnon de route, Felgeroi aimait à s'exposer aux aventures toujours possibles dans un train, à condition qu'elles fussent limitées par le voyage et sans engagement pour lui. De plus, la présence de William était pour lui un agrément. Célibataires l'un et l'autre, les deux hommes avaient contracté quelques années auparavant, sur un paquebot qui les ramenait tous deux de Rio, une de ces amitiés tenaces contre lesquelles le temps ni les goûts particuliers n'ont de prise.

— Retourne-toi, — dit William.

Felgeroi obéit en souriant.

— Eh bien? — fit-il après avoir regardé par deux fois du côté de la porte.

— Tu connais les Servais? Les Servais du caoutchouc?

— Silvère, tu veux dire. Je les connais.

— Alors, retourne-toi encore une fois et dis-moi si c'est madame Silvère qui, en ce moment, fouille dans son sac.

— Inutile, — répondit Felgeroi, — si c'était elle, je l'aurais certainement saluée du premier coup.

— Ce n'est pas elle?

— Oh! non.

— Pourquoi oh?

— Parce que madame Silvère est mieux que ça!

William commanda du thé qu'il se contenta de remuer longuement, puis :

— Ainsi tu prétends que la petite Silvère est plus jolie que...

Il fit un mouvement du menton. Felgeroi tourna la tête.

— Évidemment, celle-ci a quelque chose d'étrange. Mais moi, je n'aime pas, vois-tu, ces visages qui ont à la fois l'air réfléchi et désespéré. Tu la connais?

William répondit affirmativement, mais il fit non de la tête presque en même temps.

— Et les Silvère, — demanda Felgeroi, — qu'est-ce qu'ils viennent faire là-dedans?

— Je les ai aperçus trois secondes, il y a un mois, vers deux heures du matin. Je ne les ai jamais revus.

— Oh! alors, tu ne peux pas juger, en effet.

Amusé, Felgeroi ne cessait d'observer à la dérobée celle qui rendait son camarade si pressant.

— Assurément, — dit-il, — elle est jolie.

William ne songeait pas à se lever. Felgeroi lui tendit la main et sortit en souriant. Entrée la dernière, la jeune femme que William avait cru et ne croyait plus reconnaître, achevait de déjeuner, seule, à l'extrémité du wagon-restaurant.

Depuis un moment, William la regardait avec une insistance plus hostile que choquante. Lorsqu'elle s'en aperçut, en remarquant aussitôt, pour la première fois, les prunelles d'un bleu violent et le front têtu de l'homme, elle eut un mouvement de colère à peine perceptible et baissa les yeux pour les rouvrir l'instant d'après et tourner enfin la tête d'un autre côté. Les joues avaient pâli. Cette persistance d'un regard où se devinait une volonté très simple et très claire la gênait autant qu'elle l'attirait. Bientôt, lorsque son ressentiment instinctif eut fait place à la douceur, elle se risqua une troisième fois à jeter les yeux sur son adversaire.

On traversa l'Adige à Vérone, puis la Brenta; on vit s'évanouir, à droite, Padoue. Depuis Milan, comme le train, toutes

les rivières se dirigeaient vers l'Adriatique. Pour retourner dans son compartiment, l'inconnue devait passer devant la table occupée par William dont la carrure l'effrayait un peu, et elle hésitait, reculant de minute en minute le danger vague qu'il y avait à s'approcher de cet homme. Pour tuer le temps et se donner une contenance, elle se mit à feuilleter lentement une revue de grand format, s'attardant sur des photographies qu'elle avait l'air d'examiner de toute son attention. Coup sur coup, William commanda trois verres de cognac pour faire durer son déjeuner. Elle et lui s'épiaient comme deux chefs. A la fin, William comprit que son obstination pouvait être odieuse et se leva de table. La jeune femme le regarda quitter le wagon-restaurant sans se retourner et comme distrait, mais la lenteur de ses pas était suffisamment expressive.

Lorsqu'il pénétra dans le compartiment de Felgeroi, il trouva son ami installé dans un véritable cabinet de travail. Le banquier, qui avait retiré son veston, consultait des cartes, entourait d'un trait bleu certaines localités roumaines, additionnait, multipliait. En apercevant la haute stature de William, il jeta un coup d'œil par-dessus ses lunettes et demanda, sans lever la tête :

— Française ou étrangère?

— Les deux, — dit William.

— Ah! comment cela?

— Je ne l'ai pas interrogée, — répondit William d'un ton bourru.

Mais il avait appris entre la troisième et la quatrième voiture que l'inconnue se rendait à Constantinople, qu'elle voyageait seule, qu'elle venait de Londres. Pourtant il ne voulut pas le dire encore à Felgeroi.

— Je te dérange? — demanda-t-il.

— Du tout. Et tu peux aussi bien fumer tes cigarettes ici que chez toi.

— Tout à l'heure, — dit William.

Il sentait qu'il n'aurait pu supporter ni le silence ni la conversation, et il se retira. Felgeroi, qui avait pour son ami, et surtout à certains moments, une affection presque paternelle, se garda bien d'insister et ne le retint pas. Le soir,

au dîner, comme on attendait les douaniers yougoslaves William, qui avait dormi entre Venise et Trieste, se montra l'homme le plus décidé et le plus gai du monde. Comme ils achevaient de boire leur café, il dit à Felgeroi, en souriant malgré tous ses efforts pour paraître indifférent :

— Je crois que tu arriveras seul à Bucarest.

— Mais je le savais avant toi, — répondit le banquier.

— Tu ne m'en veux pas? D'ailleurs ce n'est qu'un petit détour. Je ferai le voyage de retour par Constantza.

— Prends ton temps, — dit Felgeroi. — Seulement n'oublie pas de déménager dans le wagon des Turcs. J'irai te dire adieu demain matin.

— Vrai? Tu ne m'en veux pas?

— Comment peux-tu supposer? — fit-il doucement.

— Tu me désapprouves?

— Au contraire, je t'envie, mon vieux. Je n'ai ni ta fantaisie ni ton audace, mais je me console en me disant que l'un de nous deux doit être raisonnable.

***

Si grands que fussent ses sentiments pour Felgeroi, William eut l'impression, lorsqu'il se retrouva seul, d'avoir reconquis une espèce de liberté, et il se préparait à la dépenser sans compter. Soudain, un claquement de porte, derrière lui, vint l'arracher à sa rêverie. La jeune femme, qu'il n'avait pas encore aperçue depuis la veille, venait de quitter son compartiment et se dirigeait vers le wagon-restaurant. Le premier coup de sonnette courait le long du train. On avait dépassé Beograd. William ne voulut pas s'attacher aux pas de celle qu'il était maintenant décidé à suivre coûte que coûte et il lui donna le temps d'entrer dans la seconde voiture avant de la suivre. Le sentiment de commettre une folie ne l'effleura pas un instant. Au contraire, en passant devant la cabine d'où il avait vu sortir la silhouette attendue, c'est une tout autre idée qui lui traversa l'esprit, et, comme le couloir était vide, il ouvrit la porte sans réfléchir et la referma aussitôt après avoir vu ce qu'il désirait voir : l'inconnue devait voyager seule comme on le lui avait dit.

Par galanterie, car il voulut lui laisser l'avantage de choisir sa place où elle l'entendait, il arriva le dernier au wagon-restaurant. En entrant, il la chercha quelques instants avant de la voir. Assise dans le sens de la marche, à une table entièrement occupée, elle lui tournait le dos. Sans comprendre qu'il avait pu, toute une nuit, la confondre avec une autre, William la trouva à la fois plus jolie et plus craintive que la veille. Elle était seule. Cela se devinait à son attitude, à ses mouvements, à une étrange prudence aussi qu'il ne s'expliquait pas.

Depuis le matin, la clientèle s'était augmentée de quelques femmes ornées de volumineux bijoux et d'un terroriste distingué, mis en demeure de quitter le sol yougoslave. Au bout d'une heure, William se leva de table le premier. Il ne voulait pas avoir l'air d'attendre, mais ne savait comment aborder l'inconnue et ne tenait surtout pas à déplaire. Du reste, aucune impatience ne le pressait d'agir. Il marchaitsans se presser. Son corps épais occupait toute la largeur du couloir. Tout à coup il entendit une voix claire, mais mal assurée, qui demandait le passage.

— Pardon, monsieur, je vous demande pardon, — dit la jeune femme.

William fut obligé de mettre les bras en croix tandis qu'un buste ferme et parfumé effleurait sa poitrine de lutteur. Une seconde ils furent face à face. Il vit ses yeux glauques et anxieux, son teint de fruit mûr, son nez court. Elle aperçut ses joues roses, son menton solide et son regard caressant. Devant elle, William eut le sentiment d'une certaine infériorité et celui, plus singulier, qu'il se trouvait en présence d'un être qui avait plus besoin de protection que d'aventure. Mais l'occasion était bonne. L'heure était venue de murmurer une de ces phrases efficaces et ridicules dont certains hommes ont le secret.

— Puisque nous allons tous deux à Constantinople, — dit-il, — et que nous sommes seuls, nous pourrions peut-être essayer de devenir des amis au lieu de nous dévisager?

— Je m'excuse, monsieur, laissez-moi passer, — dit-elle d'une voix volontairement calme, comme si elle n'avait rien entendu.

William s'effaça, comprit qu'il avait mal engagé la partie; et pourtant il était certain, en regardant la jeune femme disparaître, qu'elle eût volontiers bavardé dans le couloir. Redoutait-elle, à cette minute, par superstition, l'accomplissement de quelque phénomène prédit? Une frayeur l'avait saisie. William ne put s'empêcher de remarquer qu'elle pressait le pas à mesure qu'elle s'éloignait de lui. Alors il rentra dans son compartiment, bourru, songeur, et chercha sans la trouver une place convenable pour attendre le repas du soir, la nuit, le lendemain. Au bout d'un long moment quelqu'un ouvrit brusquement la porte et se présenta tout de suite : Blarias, journaliste, marié, francophile.

— Vous ne saviez peut-être pas que vous êtes en seconde classe, monsieur, — dit-il, — mais vous perdriez votre temps à chercher un autre compartiment, le train est comble. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, d'ailleurs, j'adore les compagnons de voyage.

Ce Blarias fumait un cigare avec une satisfaction d'adolescent et ne se retenait pas de parler. William répondait par monosyllabes; mais comme son voisin le harcelait de questions, il déclara à tout hasard qu'il était financier, ce qui, dans son esprit, était la chose la plus vague du monde. Blarias aussitôt de lui demander ce qu'il pensait, en tant que Français, de la stabilisation légale du dinar. Afin de n'être pas poursuivi par ce personnage, William se leva brusquement, écrasa le pied du parleur, s'excusa du ton dont il eût juré et se dirigea à grands pas vers le wagon-restaurant. Il galopait, se demandant si l'inconnue était une espionne, une aventurière recherchée, une épouse infidèle qui se hâtait vers un amant, ou quelque voyageuse sans passeport. Tout en elle disait fuite et peur. Il se la rappelait devant le menu du wagon-restaurant, la veille, goûtant à la nourriture avec des précautions de souveraine menacée, épiant le contrôleur, le voisin de table, peut-être le gendarme aperçu brusquement sur le quai d'une gare yougoslave. Que pouvait-elle redouter? On connaît ces faibles qui, bien qu'à dix lieues de l'être qui les terrorise, n'osent pas ouvrir leurs bagages, ni acheter un livre, ni changer de place un objet, de peur que ces actes de désobéissance ne soient aussitôt transmis à leur bourreau par une

sorte de télégraphie magique. Approchait-elle d'un terme? N'était-elle séparée que par quelques heures de l'événement qu'elle redoutait, cet événement que William voulait qu'elle redoutât, afin que l'indifférence qu'elle avait manifestée devant lui ne fût qu'appréhension?

En entrant dans le dernier soufflet, il alla donner de tout son poids dans une forme humaine qu'il n'avait pas aperçue.

— Vous êtes si grand que vous regardez naturellement au-dessus de ma tête, — dit Pitzzi.

Surpris et embarrassé, William bredouilla quelques mots et fit des excuses en reculant d'un pas devant le petit homme.

— Vous avez déjà manqué de m'étouffer à Dijon, — reprit l'autre en riant.

Lorsqu'ils furent dans le wagon-restaurant, William proposa :

— Voulez-vous me permettre de vous offrir un whisky?

Sans répondre à cette invitation, qu'il brûlait pourtant d'accepter, Pitzzi choisit une table et dit dans un français assez correct :

— Toutes les personnes qui voyagent pour le plaisir sont pressées comme vous, c'est très curieux.

— Je dois donc conclure que vous êtes fort occupé, à votre allure, ou que vous n'avez pas une minute à perdre, — observa William en prenant place à son tour.

L'homme lui plaisait. Pitzzi était lent, méticuleux et spirituel. L'étoffe de son costume faisait rêver. Les mains étaient longues et blanches. Quant au visage malicieux, on l'aurait cru imberbe, n'eût été la moustache qui semblait tracée à l'aide d'un pinceau sous le nez mince et agaçant.

— Whisky! — dit-il au garçon.

William voulut protester, mais Pitzzi l'arrêta d'un geste de grand seigneur... Il pouvait avoir quarante ans, plus peut-être. William se demandait quelles pouvaient être ses occupations, s'il en avait réellement. En l'observant de plus près, il vit que ses lèvres étaient animées d'un léger tremblement et crut distinguer les lueurs de l'angoisse dans le regard extrêmement mobile du petit homme, qui était trop calme en apparence pour vivre en paix avec soi-même.

— Vous allez à Constantinople? — murmura brusquement Pitzzi; — mission diplomatique?

— Pourquoi? — demanda William, bien que, pour lui, l'homme eût une tête à écouter aux portes malgré son élégance.

— On arrive toujours à connaître ceux qui ont un visa. Les douanes sont si nombreuses sur le trajet.

— Eh! bien, non, je n'ai aucune mission.

— Affaires?

— Plaisir! — dit William, — vous l'aviez deviné du premier coup.

— Vous voyagez beaucoup?

William jugea qu'il était inutile de répondre, mais Pitzzi, qui tenait à être courtois, ne voulut pas laisser tomber la conversation et dit en se forçant :

— A Constantinople on finit, un jour ou l'autre, par se retrouver tous dans le même hôtel. Si vous y passez quelques jours, nous aurons le plaisir de nous y revoir.

A Tzaribord, où se présentèrent les douaniers bulgares, les deux hommes furent obligés de se quitter, Pitzzi ayant à ouvrir de nombreuses valises. A Sofia, on vit un soleil épais et rouge rouler comme un disque sur l'extrême bord de l'Europe, et la courte nuit jeta sur le rapide un voile tiède et fin. Ce soir-là, William fut un des derniers servis et prit son repas en tête à tête avec Blarias. Pitzzi, qui, non loin d'eux, absorbait son café par demi-cuillerées, lui faisait parfois un signe de sympathie. L'inconnue avait assisté au premier dîner et s'était enfermée dans son compartiment.

Pendant la dernière nuit, réveillé soudain en pleine campagne par un arrêt du train, William tourna le commutateur et courut à la fenêtre. Le silence était vaste et violent. La respiration du journaliste yougoslave prenait les proportions d'une clameur. William demeura longtemps accoudé, comme s'il eût épié. Mais il ne percevait rien. Puis, sans effort, le train s'ébranla. Alors William se vêtit avec précaution pour ne pas éveiller Blarias, sortit dans le couloir et s'arrêta devant la cabine dont il connaissait la place depuis deux jours. Le rapide avait déjà augmenté son allure et les vitres du couloir bruissaient. William prêta l'oreille et crut entendre le murmure d'une discussion soutenue à voix basse. Il fit encore un pas et baissa la tête de façon à pouvoir appuyer sa joue contre le bois

de la porte. Mais il ne distingua aucun son. Personne ne chuchotait. Les paroles ne pouvaient avoir été prononcées que dans son imagination. Il regagna son lit, et culbuté par le sommeil, s'endormit tout habillé jusqu'au petit jour.

***

Le premier soin de William à son arrivée sur le Bosphore fut d'envoyer une longue dépêche à Felgeroi, non pour le mettre au courant des résultats de son voyage, mais pour lui dire qu'il ne s'attarderait pas longtemps à Stamboul. Felgeroi devait-il déduire de ce langage laconique que son ami était arrivé à ses fins?

En réalité, William était descendu du rapide avec une certaine amertume, en se disant que l'aventure pouvait parfaitement en rester là. Pitzzi et Blarias ne le quittaient plus depuis la frontière turque. Pendant le repas, William n'avait pu apercevoir l'inconnue que par surprise, entre le crâne poli de Pitzzi et la tête ronde de Blarias, et encore quand elle y avait mis du sien. Deux fois, leurs yeux s'étaient rencontrés et William, se renfonçant de son mieux dans une espérance qu'il essayait de communiquer par un sourire imperceptible, les baissait toujours le premier, sûr d'avoir été deviné. Deux fois aussi, Blarias, intrigué par l'inattention de son confrère, avait discrètement tourné la tête du côté de la jeune femme, dont il était séparé par trois tables; mais il ne la remarqua pas et il prenait encore William pour un hurluberlu. Seul, Pitzzi restait immobile devant son assiette, mais il paraissait ennuyé, voire agacé par la mobilité du regard de William et par l'application quasi-provocante que celui-ci mettait à observer quelqu'un sans vouloir le laisser paraître.

A Stamboul, les trois voyageurs se firent conduire séparément dans un hôtel de Pera où ils entrèrent ensemble, amusés de se retrouver, au moment même où l'inconnue, qui était descendue du train avant eux, achevait de remplir d'une main tremblante une fiche de renseignements. Quelques instants plus tard, William, qui l'avait suivie à bonne distance depuis la gare, prit le crayon dont elle venait de se servir et, jetant

les yeux sur la feuille couverte d'une écriture commune et malhabile, il se donna la forte joie de lire son nom : Gabrielle Brégille, madame, née à Nice le 23 mai 1904, venant de Londres. Dans le coin, le chef de réception avait inscrit le nombre 114 : le numéro de sa chambre.

Brégille. Gabrielle Brégille, se répétait Lead, tandis qu'on le conduisait au 102, sur le même palier. Brégille. Mariée, née à Nice. Mais il avait beau se mettre l'esprit à la torture, Gabrielle Brégille n'évoquait aucun souvenir pour lui. Elle continuait d'être une inconnue. Le soir, lorsqu'il entra dans la salle du restaurant de l'hôtel, il se dirigea machinalement vers la table occupée par ses compagnons de voyage, et qui comptait déjà un hôte de plus : un certain docteur Luxiolle, établi à Stamboul depuis le traité de paix.

William serra les mains des trois hommes et prit place à côté de Blarias dont l'air triomphant l'eût exaspéré à tout autre moment. Mais il trouvait plus élégant de ne pas montrer à celle qu'il cherchait des yeux à quel point il était impatient de la rencontrer et décidé à la séduire. Qu'il eût fait ce voyage pour elle, il le lui dirait plus tard!

Gabrielle Brégille était là, seule à l'extrémité de la salle, et lisait, le menton appuyé sur la main, un journal qu'elle avait déplié à sa gauche. Cette occupation lui permettait de se tenir à l'écart sans regarder les dîneurs. William eut pour la deuxième fois l'impression qu'elle s'entourait de précautions et vivait avec crainte. Si elle fuyait un être, le désir ne lui viendrait certes pas brusquement de s'offrir à un second. De la place où il était, William ne voyait que son front pensif et l'ovale de son visage, rendu plus fin par les paumes appliquées sur les joues. Mais les paupières baissées disaient une appréhension qu'il n'imaginait pas sans jouissance. Et il était sûr qu'elle ne lisait pas.

Pitzzi, voyant que William ne prenait aucune part à la conversation et laissait s'éteindre le meilleur cigare du monde, comme un débutant dans l'art de fumer, proposa un poker. Ils étaient quatre, et l'occasion pouvait être sans lendemain. Le jeu était pour William la seule forme de patience qu'il pût supporter. Aussi se leva-t-il de table avant les autres, surpris de voir que la proposition de Pitzzi éveillait

si peu d'ardeur. Y avait-il un autre moyen de terminer agréablement cette soirée, de prendre contact? De guerre lasse, Blarias et Luxiolle le suivirent en souriant, comme on accepte de prendre part aux jeux d'un enfant.

— Nous monterons jouer chez moi, — dit Pitzzi. — On m'a donné une chambre qui, si j'ose dire, est conçue pour le jeu.

— Mais les jetons, — observa Blarias qui désirait reculer le plus longtemps possible ce qu'il considérait comme un supplice.

— Nous allons nous occuper des jetons, ne craignez rien, — s'écria William qui fit signe à un chasseur.

— En avant, — ajouta Pitzzi. — C'est au troisième, avec vue sur la Corne d'Or.

Luxiolle, pourtant riche, se laissa faire, après une courte résistance, mais il fit à part soi le serment de ne pas revenir à l'hôtel avant le départ de Pitzzi. Lorsqu'ils furent dans la chambre indiquée, d'où l'on apercevait effectivement les feux du Bosphore, William distribua lui-même les jetons qu'on venait de lui apporter, comme s'il eût voulu diriger la partie, et mit à sa droite un paquet de cigarettes.

— Maximum? — demanda Luxiolle.

— Nous verrons bien, — répondit Pitzzi. — L'allure du jeu nous fixera d'elle-même.

— Cela peut aller loin,... — murmurait Blarias, qui comptait et recomptait les jetons dont il s'était muni pour la bataille.

On s'aperçut bien vite que la partie n'avait lieu qu'entre William et Pitzzi. Blarias était un veinard, et il s'amusait; quant à Luxiolle, il agissait avec une lenteur et une prudence presque comiques. Tous deux ramassaient quelques petits coups avec des jeux imbattables qui leur faisaient trembler les mains. Pitzzi, en revanche, distribuait les cartes, scrutait son jeu de près, faisait dévier la partie, la haussait ou l'abandonnait avec une passion telle que William, excité par ce petit homme à l'œil vif, et qui jouait, lui aussi, pour jouer, redoublait de curiosité et d'audace. Il ne coupait pas et regardait dans le regard fauve de son adversaire. La première rencontre sérieuse lui porta un coup rude qui eut pour résul-

tat d'accélérer un rythme auquel le docteur et le journaliste se laissèrent prendre.

— Une carte, — dit William.

Il avait trois as et gardait un neuf.

— Une autre, — dit Pitzzi.

William regarda son jeu. Il avait touché un autre neuf.

— Cinq louis.

— Dix, — fit Pitzzi qui venait d'apercevoir le V d'un quatrième valet en faisant légèrement glisser ses cartes l'une sur l'autre.

— Je passe, — dit Blarias qui avait ouvert le jeu.

— Vingt-cinq, — reprit William.

— Cinquante!

— Je vois, — dit William.

Il perdit douze cents francs, mais déjà il avait oublié la valeur de l'argent. Déjà il attendait, fiévreux, le coup suivant. Blarias et Luxiolle, que ce choc venait d'arracher à leur réserve, faisaient de leur mieux pour suivre la course. A une heure du matin, William perdait dix mille et quelques francs. Exactement ce qu'il avait sur lui. Pourtant il resta de bois, prit les billets dans sa poche et les étala en éventail sur la table. Pitzzi en préleva six. Blarias laissa passer quelques instants avant de saisir les trois mille francs qui lui revenaient. Enfin Luxiolle, confus, plia le dernier billet dans la longueur et le mit dans sa poche au moment où on ne le regardait plus.

— Finissons le champagne, — dit William.

Pitzzi, seul, en but une gorgée, car il connaissait les usages. Les deux autres avaient la gorge sèche et croyaient sortir d'une clinique. Ni Blarias, ni le médecin ne savaient comment faire pour tendre la main, souhaiter le bonsoir et se retirer.

William les tira lui-même d'embarras et les poussa gentiment dehors en faisant des vœux pour la tranquillité de leur sommeil. Puis il quitta Pitzzi qui retirait déjà avec mille précautions un superbe pyjama de soie d'une valise ravissante. Le lendemain, William descendit fort tard dans le hall après avoir passé une mauvaise nuit. Jusqu'au jour, le plomb de sa déconfiture avait pesé sur sa conscience, écrasé, dominé les souvenirs les plus précis, anéanti les dispositions les plus heureuses. A midi, il s'asseyait à une table pour rédiger

deux télégrammes : l'un informant Felgeroi le plus légèrement du monde que l'alerte était vive, l'autre priant sa mère de lui envoyer sans retard quelques billets, car il avait été obligé de modifier son voyage en cours de route; mais, ajoutait-il selon sa formule habituelle, il était heureux de vivre. Tandis qu'il écrivait, et dans l'état de réceptivité où il se trouvait après une nuit qui avait exaspéré ses sens, il eut avec netteté le sentiment qu'on le regardait, que l'on essayait d'attirer son attention depuis un instant. S'étant retourné, il aperçut à contre-jour la silhouette élégante de Gabrielle devant la porte tournante de l'hôtel. Elle s'apprêtait à sortir en compagnie d'un homme tout vêtu de blanc que William reconnut aussitôt avec une surprise mêlée d'effroi. C'était le frêle Pitzzi qui, de sa place, lui adressait le salut qu'on doit aux victimes! Ainsi ils étaient ensemble! Le lien secret et pourtant certain que William croyait avoir contracté depuis trois jours avec une inconnue se déchira; pareil à l'effet d'une boisson brûlante, une douleur subite lui courut par tout le corps. Il eut pour la jeune femme un regard si plein de désapprobation et de tristesse, il lui fit comprendre si expressivement qu'il l'avait suivie jusqu'en Turquie, qu'elle rougit violemment malgré elle, comme si elle eût été coupable. Même elle faillit faire un pas vers lui, prononcer un mot rassurant, montrer par un geste, par un jeu de physionomie, qu'elle ne pouvait se soustraire à une épreuve désagréable. Quelques mètres à peine les séparaient, et la scène n'avait duré qu'un instant. Au moment où Pitzzi remettait son chapeau sur sa tête, Gabrielle avait déjà lancé à William une sorte de sourire d'excuse et maîtrisé sa confusion. Pourtant, elle se retourna une fois encore avant de quitter l'hôtel. Devant la porte, une voiture les attendait. Pitzzi s'effaça avec cérémonie devant la jeune femme pour la laisser monter la première. William demeura longtemps écœuré et engourdi. Puis il sortit à son tour et s'achemina vers le bureau de poste car il ne tenait pas à montrer ses dépêches au portier de l'hôtel.

Jusqu'au soir il flâna dans les rues, s'arrêtant aux vitrines de Péra, s'accoudant au pont de Galata, usant l'ennui minute par minute, comptant les bateaux, les taxis, sans parvenir à secouer la pesanteur qui l'accablait. Dans la situation où

l'avait mis le poker de la veille, il n'avait même pas la ressource de prendre le premier train.

De retour à l'hôtel, il jeta machinalement les yeux sur son casier : mais il n'y avait rien pour lui. Quand il ouvrit la porte de sa chambre, il eut l'impression que quelqu'un y était entré avant lui. Le garçon, peut-être? Un parfum flottait dans l'air et révélait une présence. Debout au milieu de la pièce, William observait pourtant que personne ne pouvait s'y cacher. Il s'apprêtait à donner un coup d'œil dans la salle de bains, lorsqu'on frappa trois petits coups à sa porte :

— Entrez, — dit-il en jurant qu'il n'aurait aucun scrupule à jeter Pitzzi dehors.

Aucune voix ne répondit à cette invitation. Il courut à la porte et l'ouvrit brusquement. Le couloir était vide. Mais l'escalier se trouvait à deux pas, et l'on pouvait facilement se dissimuler dans un ébrasement voisin. Il retint son souffle quelques instants et rentra chez lui en laissant la porte entr'ouverte. C'est ce qu'on attendait. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une forme s'arrêta sur le seuil.

— Entrez, — dit William d'une voix presque étranglée.

Gabrielle Brégille referma doucement la porte, comme si elle n'eût pas tenu à se retourner trop vite. Elle portait une robe noire, collante. De larges manches d'organdi blanc qui partaient de l'épaule donnaient à ses gestes une gravité qui ajoutait encore à celle de ses traits. Plus étonné que satisfait, William ne perdait pas un détail de ce miracle. Il vit qu'elle tenait une enveloppe. Confuse au delà de ce qu'elle avait prévu, Gabrielle fit quelques pas avec effort, chancelante. William remarqua qu'elle respirait précipitamment, mais il ne trouva pas les mots qu'il fallait pour lui adresser la parole le premier.

— Je suis déjà venue tout à l'heure, — dit-elle enfin d'un ton caressant. Vous n'étiez pas rentré. Je voulais vous remettre ceci, mais, au dernier moment, je me suis ravisée. J'ai mieux aimé guetter votre retour.

William ne pouvait détacher ses yeux de ce visage innocent qui révélait plus de courage encore que d'embarras. Il prit l'enveloppe avec une certaine appréhension.

— Mais... Que pouvez-vous bien m'apporter?

— N'ouvrez pas, — supplia-t-elle. — Pas maintenant, plus tard. Quand je serai partie.

Il était inquiet. Si c'était un prétexte, il risquait de la couvrir de ridicule. Mais le pli, assez volumineux, l'intriguait.

— Permettez-moi au moins de jeter un coup d'œil. Un seul, — dit-il avec bonne grâce. — Voyons! Hier, nous ne nous adressions même pas la parole.

Elle voulut encore le retenir d'un geste :

— Non! Je vous en prie, n'ouvrez pas.

Mais déjà il déchirait l'enveloppe. Gabrielle se mordit les lèvres et chercha à cacher son visage. Puis :

— Comme c'est mal! Vous voyez bien qu'il ne fallait pas ouvrir.

William, qui venait d'apercevoir une liasse de billets de mille francs, imagina aussitôt un roman : on l'avait pris pour un maître chanteur éventuel et on lui offrait une indemnité pour qu'il rebroussât chemin.

— Ah! non, — s'écria-t-il. — Vous n'allez quand même pas croire que...

— Si. Vous n'avez pas le droit de refuser.

— Mais de quel droit vous-même m'apportez-vous de l'argent?

— On vous l'a volé, — dit-elle. — Mon devoir est de vous le restituer.

— Volé? — murmura William qui ne comprenait pas encore.

— Oui. Ne jouez plus avec lui. A partir d'aujourd'hui vous perdrez toujours. Plus vous le fréquenterez, plus vous perdrez, et bien autre chose qu'une poignée de misérables billets que je vous prie d'accepter. Ils vous appartiennent.

— Que voulez-vous dire?

— Prenez, — dit-elle. — Ne m'interrogez pas. C'est trop pénible.

— Je veux croire que vous agissez sans réfléchir, — dit William avec un sourire conciliant. — Mais ce que vous me proposez est très humiliant pour moi. Admettons que M. Pitzzi soit un tricheur. Bon. Je me charge de lui, je suis assez grand pour me venger moi-même. De plus, je ne vous connais pas. Et puis, même si je vous connaissais...

— Cela est sans rapport, — dit-elle. — Prenez.

— Non.

— C'est une affaire d'honneur. L'humiliée, c'est moi. Prenez!

Elle jouait de sa voix avec un entêtement raffiné, comme s'il se fût agi de séduire. Désarmé par cette insistance chantante et persuasive, William désirait avant tout prolonger la conversation.

— D'abord il n'a pas gagné tout ça. Un peu plus de la moitié seulement. D'autres...

— C'est sur vous qu'il s'est acharné. Les autres ne l'intéressent pas.

— Pourquoi?

Gabrielle ne répondit pas, ne voulut pas répondre. William reprit :

— Asseyez-vous. Écoutez, en admettant que je veuille bien accepter cette somme, ce que je ne ferai pas, vous me devez bien quelques explications.

— Que voulez-vous que je vous dise de plus?

Elle s'assit, épuisée par cette lutte, désireuse surtout de lui voir prendre ce qu'elle offrait sans lui fournir l'explication de ce geste. Mais elle n'avait pas songé que le joueur malheureux était obligé de refuser, de s'indigner, qu'elle-même serait amenée à donner la raison de sa visite, à faire d'un élan un secret, avant de s'en retourner avec son indemnité de sympathie qui déjà passait pour un stratagème. Prête à sangloter, elle resta longtemps sans rien dire. William, qui ne trouvait pas ses mots lui non plus, ne se décidait pas à lui prendre la main. Cette histoire d'argent le contrariait, le diminuait. Il avait imaginé une aventure moins confuse, mais il n'abandonnait pas la partie :

— Puis-je vous demander quand même ce qui a pu vous donner l'idée de cette libéralité ou, si vous voulez, de cet acte de justice? Car enfin, que je gagne ou que je perde...

Elle faillit d'abord hausser les épaules, puis, essayant de sourire, elle leva les yeux sur lui et il y vit la réponse à la question qu'il posait. Faire battre un cœur de femme lui inspirait autant d'étonnement, autant de respect que d'émotion. Au bout d'un instant il demanda :

— Comment avez-vous appris?

— C'est lui-même qui me l'a dit, avec une sorte de triomphe dans la voix. Ce qu'il veut, c'est vous nuire, vous immobiliser quelque part, vous ridiculiser et vous laisser sans ressources dans une ville ou vous ne connaissez personne.

— Singulières confidences!

— C'était mon mari, — dit-elle.

Surpris et peut-être déçu, William voulut l'interrompre. Il ne s'était pas attendu à cette révélation et ne savait comment l'accueillir. Il cherchait un mot, un geste, une intonation, mais elle continua, comme si elle eût été mise en demeure de s'expliquer devant un juge :

— Je ne l'ai jamais aimé, — dit-elle, — et j'ai pu faire prononcer il y a quelques mois par le Tribunal de la Seine mon divorce avec M. Pitzzi. Depuis, il n'a cessé de me suivre, de m'épier, de se trouver sur mes pas. Il n'admet pas que je sois indépendante. Je n'ai rien à lui reprocher car il ne m'adresse la parole que pour me dire des choses désagréables et s'arrange pour intervenir le moins possible dans mon existence. Mais il organise ma solitude, il se venge. C'est aux autres qu'il s'en prend, à ceux qu'il considère comme des rivaux.

— Peut-être vous aime-t-il à sa manière?

— C'est possible, mais je l'ai épousé il y a cinq ans contre mon gré et je suis arrivée au terme du sacrifice. Pouvais-je deviner qu'il allait s'attacher à moi comme une ombre? C'est à peine si j'ose user de ma liberté, téléphoner à qui je veux, acheter les cigarettes qui me plaisent.

— Et pourtant vous êtes libre, — dit William qui ne voulait voir qu'un côté de la question.

— Ah! — s'écria-t-elle, — ce contrôle incessant, invisible, odieux, sur mes...

William eut un regard qu'elle devina plutôt qu'elle ne le vit. Puis, sur un ton d'excuse, elle ajouta :

— Si je l'ai accompagné aujourd'hui, c'est un peu pour vous protéger et c'est bien la première fois depuis que je ne suis plus sa femme.

— Quand avez-vous remarqué qu'il avait décidé de s'en prendre à moi?

Il n'avait pas fini de parler qu'il regretta aussitôt d'avoir

posé cette question. Mais une tempête de vanité le secouait qu'il ne pouvait contenir.

— Auriez-vous mieux aimé que je ne sois pas venue? — demanda-t-elle.

— Et si je n'avais rien perdu?

— Ne me torturez pas.

— Bon. Faisons comme si je n'avais rien perdu. Reprenez cet argent.

Au moment où il s'approchait d'elle pour l'enlacer, il vit que les mouvements de sa poitrine étaient de plus en plus rapides et il lui prit les deux mains; elle ne les retira pas. Un irrésistible besoin de se confier, de s'unir pour une obscure résistance les attirait l'un vers l'autre. De voir presque à ses pieds cet athlète au cœur d'enfant, au front de bête invulnérable, elle se sentait étourdie et rassurée. Ses épaules et sa gorge semblaient offertes, et dans ses yeux une vie manquée appelait le bonheur.

William n'eut qu'à se pencher pour étreindre la jeune femme. Ravie de puiser dans cet instant un aliment à sa brusque détresse, Gabrielle renversa la tête, ajoutant à l'abandon de ses forces une générosité violente. La douceur virile, un peu bourrue de cet homme qu'elle devinait à la fois insouciant et sérieux, l'accent de ses paroles, la douceur de ses mouvements, la confiance du ton et du geste lui faisaient perdre l'esprit. Puis, elle se dégagea lentement et dit en posant ses deux mains sur les épaules de William.

— Il faut me laisser partir maintenant et me jurer de ne plus jouer avec lui, de ne plus l'aborder. Jurez-le-moi sur... sur ce souvenir...

Sa voix était triste, résignée.

— Gabrielle, restez! Je n'ai pas envie de vous laisser faire un pas.

Elle suivait la trace d'une rêverie et continua :

— Hélas! C'est impossible. Moi aussi, j'ai désiré, j'ai attendu ce moment. Plus que vous peut-être, car j'en étais plus sûre. Mais à mesure que je m'en approchais, ma joie diminuait, se changeait en peur.

— Je suis venu pour vous jusqu'ici, sans réfléchir, — s'écria William. — Pourquoi n'irais-je pas plus loin?

— Mon pauvre ami, — dit Gabrielle, — il faut déjà m'oublier. Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas me suivre; c'est une prière que je vous fais.

— Qui m'en empêche? Ne nous sommes-nous pas rencontrés à la façon de ceux qui ne se quittent plus?

— Ou comme ceux qui ne se voient qu'une seule fois!

William était sur le point de se mettre en colère, de lutter. Gabrielle lui prit les mains, comme pour calmer son agitation

— J'ai un enfant, — dit-elle. — Une petite fille qui doit avoir cinq ans dans quelques mois, et que je n'ai pas vue depuis bien longtemps. Je suis d'une famille assez simple, et j'étais fiancée, au grand déplaisir des miens, à un jeune garçon de notre entourage qu'on disait sans avenir, lorsque mes parents firent à mon intention la connaissance de M. Pitzzi à Nice, où il passait à cette époque la moitié de l'année. Pitzzi se disait apparenté à une dynastie de planteurs de café de l'État de Saint-Paul. Il était riche, aimable, empressé auprès de mes parents, et nous comblait de cadeaux. Comment, pourquoi ai-je pu accepter de devenir un jour sa femme? Cette lâcheté me confond encore aujourd'hui. Mais on ne me laissait plus dormir, penser, manger. Du matin au soir, j'étais accablée de conseils, de télégrammes, de fleurs, de bijoux. Pour m'obliger à épouser ce petit homme sec, sans âme, sans goût, ma mère, je crois, n'eût reculé devant aucune menace. Je voyais mon pauvre fiancé en secret. On surveillait mes allées et venues. Seul, un enfant que je mis précisément au monde pendant un voyage que Pitzzi dut faire au Brésil, faillit empêcher ce mariage. Mais ma famille trouva une solution et m'obligea à quitter le Midi en alléguant pour les voisins des raisons de santé. Un dernier télégramme fut expédié à Saint-Paul et nous nous installâmes à Paris où le mariage eut lieu quelques mois plus tard. Avant de quitter Nice, j'avais pu faire mes adieux à Jacques, mon fiancé, et lui promettre que je reviendrais un jour. Aujourd'hui il m'attend et il sait.

William avait écouté ce récit le cœur battant, ébranlé par une émotion qui allait en s'accentuant à mesure qu'il voyait venir l'impossible. Il ne pouvait plus poser, à voix morte, que des questions banales auxquelles il ne souhaitait même pas de réponse.

— A Nice? — demanda-t-il.

— Non. Jacques est au Caire où il a élevé notre petite fille. Ce qu'il fait exactement, je l'ignore, car nous n'avons pas pu correspondre aussi librement que je le désirais. Je sais que mon père, qui est mort depuis, lui avait procuré une situation là-bas pour l'éloigner d'Europe où nous avions l'habitude de passer dix mois sur douze. Mais, n'ai-je pas tout brisé autrefois?

— Est-ce que votre mari?...

— Non, Pitzzi n'a jamais rien deviné. Il pense que je cherche à me fixer quelque part, à le perdre en route.

— Mais il vous suivra au Caire!

— Je le crains. Il vaudrait mieux pour lui qu'il m'abandonne ici, qu'il renonce à moi avant d'apprendre la vérité. S'il pouvait se douter!

— Gabrielle, — proposa timidement William, — voulez-vous que je vous accompagne?

— Oubliez-moi, — répondit-elle. — Cela serait dangereux pour vous, pour moi! S'il se met à penser que je l'ai quitté pour vous, il est capable de tout!... Enfin, je veux dire qu'il vous ferait peut-être du mal!

— Mais votre fiancé est aussi exposé que moi, — fit William en souriant.

— Eh! bien, si Pitzzi continue à s'attacher à mes pas, je lui avouerai tout sur place. Il l'aura voulu. Un enfant, un lien contracté avant notre mariage! Que voulez-vous qu'il fasse?

William n'eut pas le cœur de continuer. Tous les mots que disait Gabrielle déjà l'emportaient, l'arrachaient au bonheur éphémère. Aucun n'offrait une issue par laquelle elle eût pu fuir devant sa destinée et se dérober au devoir qu'il fallait accomplir. Enfin elle lui tendit la main. Une larme tomba sur son poignet.

— Je vous quitte. Demain, après-demain peut-être, nous nous dirons adieu pour la dernière fois. N'oubliez pas de tenir la promesse que vous ne m'avez pas faite.

William ne répondit pas. Il vit Gabrielle se raidir d'un effort brusque et s'éloigner, le cœur oppressé, mais droite, plus désirable encore. Après l'avoir accompagnée jusqu'à la porte, il la suivit des yeux, mais elle ne se retourna pas une seule fois,

Longtemps il resta debout, appuyé au mur du corridor, le corps sans énergie. A un moment, il crut percevoir un léger bruit : dissimulé dans quelque recoin, quelqu'un les avait surveillés, le surveillait encore, en retenant avec peine une respiration précipitée.

***

Le lendemain, William fut averti que Gabrielle quittait Stamboul pour l'Égypte par quelques mots hâtivement griffonnés au crayon. Ce billet, qui avait été plié et glissé sous la porte de sa chambre, fut la première chose qu'il aperçut en ouvrant les yeux. Il ne fit qu'un saut, lut et relut le message; puis, sans penser qu'il risquait ainsi de nuire à celle qu'il aimait, il saisit l'appareil qui se trouvait au-dessus de son lit et pria le portier de lui dire à quel moment madame Brégille était partie.

— Il y a deux heures, monsieur.

— Tant que ça? — fit William. — Mais quelle heure est-il donc? Quoi? Près de midi!

Il dormait depuis l'aube, comme on dort après une nuit de débauche. Et longtemps il scruta des yeux le morceau de papier qu'elle avait touché de ses mains, sur lequel elle avait tracé des mots à son intention : « Il vaut mieux que je parte tout de suite. Ne m'oubliez pas trop vite. »

A midi, comme il achevait de se peindre les ongles, Pitzzi vit un chasseur entrer chez lui dans sa chambre et lui tendre une lettre sur laquelle il reconnut l'écriture de la jeune femme. Il ne mit aucune hâte à déchirer l'enveloppe car il se doutait bien qu'elle ne pouvait renfermer qu'une mauvaise nouvelle. A la lecture, il fut cependant assez surpris de voir que Gabrielle le priait de considérer comme définitive et urgente la fin de leur vie commune. Le petit homme, dont les colères étaient violentes, ne parvint pas à se calmer et descendit au restaurant un peu honteux de ses nerfs, aussi flegmatique qu'il pouvait l'être. Lorsqu'ils le virent s'asseoir ce jour-là sans les saluer, les deux convives qu'il avait invités à sa table ne furent pas longs à s'apercevoir qu'il était sur des charbons. Ils n'osaient ni déplier leur serviette ni consulter le menu.

— Je crois que voici M. Lead, — dit enfin le docteur Luxiolle avec un soupir de satisfaction.

William se dirigeait effectivement vers le milieu de la salle avec l'intention de déjeuner seul et vite.

— En effet, — s'écria Blarias, ennuyé de voir que William, d'ordinaire si épanoui, si gaillard, n'avait pas l'air de s'amuser.

— Monsieur Lead! — appela Pitzzi, désireux d'avoir l'ennemi à côté de soi. — Monsieur Lead! Vous oubliez donc que vous êtes mon invité aujourd'hui. Je voulais vous le rappeler hier soir, mais vous étiez introuvable. Ces messieurs ont été navrés.

Surpris, William ne se demanda même pas s'il fallait hésiter et vint prendre place à la droite du docteur sans se faire répéter l'invitation. Pourtant, malgré ses efforts pour être aimable, et même spirituel, il ne trouva pas le moindre mot à dire. Blarias, pour qui l'atmosphère de ce petit groupe était irrespirable, crut s'en tirer par cette remarque :

— Tiens, madame Brégille n'est pas encore descendue.

— C'est vrai, — murmura Luxiolle qui, lui aussi, s'était fait communiquer le nom de la jeune femme.

— On voit bien que vous n'habitez pas l'hôtel, — dit Pitzzi, — car nous savons, nous, que madame Brégille est descendue depuis ce matin. N'est-ce pas, monsieur Lead?

— Je ne sais pas, — dit William, — moi, je ne connais pas madame Brégille.

— Serait-elle partie? — demanda Blarias interloqué.

— Oui, — dit Pitzzi, — et sans donner son adresse, ce qui est bien dommage pour les deux lettres qui se trouvent dans son casier.

On vit simultanément rougir et pâlir le docteur et le journaliste. Amusé malgré lui, William ne put s'empêcher de sourire. Il examinait distraitement le menu, percevant que le regard de Pitzzi le cherchait comme un rayon. Alors il levait brusquement les yeux et Pitzzi baissait aussitôt les siens, non par crainte, mais de peur d'être entraîné plus loin, et surtout d'éveiller la curiosité des deux autres. Pourtant, tout le long du repas, il ne se retint pas de taquiner William.

— Vous ne mangez pas... Vous ne buvez pas... Voulez-vous que je vous fasse changer cette salade?

A la fin, William lui saisit brusquement le poignet et lui dit en prenant à dessein un air abasourdi :

— Vous tremblez, monsieur Pitzzi. Voulez-vous que je vous fasse changer votre poignet, monsieur Pitzzi?

Le journaliste et le docteur étaient cramoisis. Leur en voulait-on à eux? Mais de quoi? William et Pitzzi, qui n'avaient faim ni l'un ni l'autre, passaient leur temps à mâcher des cure-dents, les coudes sur la table et l'œil à demi fermé. De moment en moment, ils échangeaient des politesses envenimées et porteuses de haine. A la rigueur, Pitzzi, qui était jaune, court et chétif, pouvait se permettre d'épancher sa bile. Mais William! la santé même, pensait Luxiolle. William, la joie de vivre en personne, pensait Blarias. On eut beau leur offrir des cigares ou des liqueurs; ils finirent par inventer simultanément d'ingénieux prétextes pour s'esquiver avec un soulagement visible.

— Je ne suis pas fâché que ces garçons soient partis, — dit Pitzzi. Ils sont d'une mollesse, d'un ennui!

William allumait une cigarette :

— Je vais d'ailleurs les imiter si vous le permettez, — dit-il.

— Oh! — s'écria Pitzzi, désolé, — justement je voulais vous prier de rester quelques instants.

— Vous avez à me parler?

— Pas précisément, — répondit Pitzzi. — Il s'agissait simplement pour moi de vous proposer un petit bac ce soir, pas avec ces pauvres hères, bien entendu, mais avec des joueurs de bonne composition, et qui aiment ça. Enfin des joueurs de baccara quoi! Qu'en dites-vous?

— Où?

— Dans une villa, au bord de la mer.

— Installée à cet effet?

— Oh! — protesta Pitzzi. — Vous m'offensez! Ce n'est pas un tripot!

— Smoking?

— Si vous voulez bien, — dit Pitzzi. — Je viendrai vous prendre à dix heures dans le hall de l'hôtel.

— Entendu, — fit William en tendant la main.

Les doigts de l'autre étaient glacés et durs. A ce moment le chasseur apporta une dépêche :

— Monsieur Lead.

— Donnez, — dit William.

Pitzzi se redressa d'un bond, agité d'un tremblement.

— Rassurez-vous, — dit William en riant, — c'est pour vous!

— Comment pour moi?

— Mais oui, c'est pour le petit bac!

Pitzzi devint rose, réfléchit qu'il n'avait pas mieux à faire et prit la chose comme une flatterie.

— A ce soir, — dit William.

Sur ces mots il entraîna le chasseur avec lequel il eut dans sa chambre une conversation sérieuse : indicateurs, visa syrien, visa égyptien, six photographies et, si possible, un compartiment à une place dans le train Haydarpasa-Alep.

Demeuré seul, William relut le télégramme de Felgeroi arrivé dans la matinée, et celui de sa mère qu'on venait de lui remettre. Le texte des réponses reçues, depuis des années que ses dépêches à lui ne variaient plus, était le même : « Ai fait le nécessaire. Prends ton temps. Bon voyage. » Il sourit et déplia une carte sur son lit. S'il partait le lendemain, un samedi, de Haydarpasa par le Taurus-Express, il pourrait coucher lundi à Beyrouth et arriver au Caire dans la nuit de mercredi à jeudi. Et ce voyage détourné, pensait-il, ne pouvait éveiller l'attention de personne. Muni de différents papiers qu'il avait obtenus sans attendre, à son grand étonnement, le chasseur revint dans la soirée et rendit compte de sa mission avec une fierté mêlée de dépit.

— Monsieur, — dit-il, — vous partez demain, tout de suite après le déjeuner. C'est bien dommage!

Cette nouvelle lui faisait de la peine. Lead était le type même des clients qu'il aurait servis nuit et jour avec un dévouement et une admiration de jeune animal. William le congédia après lui avoir fait subir, pendant qu'il préparait sa valise, un véritable interrogatoire touchant les divers secrets de l'établissement et les habitudes des locataires. C'était une de ses manies. Si bien qu'en retrouvant Pitzzi élégant et

parfumé, le soir même, dans le hall, il savait que le petit homme avait loué une voiture pour la journée, expédié des télégrammes, téléphoné à plusieurs consulats et retenu une place pour Alexandrie sur un paquebot de luxe d'une compagnie roumaine. De plus, il se teignait.

— Eh! bien, — se dit William, — nous arriverons à peu près en même temps, mais au moins nous ne voyagerons pas ensemble.

— Bonne journée? — demanda Pitzzi dont le smoking était impeccable.

— Excellente, — répondit William.

— Parfait, — reprit le Brésilien, — ne perdons pas de temps.

C'est à peine si les deux hommes ouvrirent la bouche pendant le trajet. Une Buick découverte et silencieuse les conduisit au bord de la mer sous un ciel chaud. Le long des rues grisâtres, aux maisons cuites et penchées, des filles juteuses de fard montraient leurs dents blanches à la voiture. Au sortir de la ville, la Buick bondit entre des jardins touffus et frais et brusquement se heurta contre un obstacle invisible qui repoussait la vitesse.

— Le vent de la mer Noire, — dit Pitzzi. — Mais cela n'a aucune importance, nous sommes arrivés.

Pitzzi prit William par le bras et le conduisit dans une pièce confortable où quelques hommes joufflus et bronzés jouaient aux cartes en fumant. La pièce avait un faux air de cercle, qui devait, dans l'esprit du propriétaire, inspirer confiance aux nouveaux venus, mais William n'eut qu'à examiner un instant les fronts, les pommettes, les mâchoires, les pommes d'Adam et les bagues des personnes auxquelles on le présenta pour comprendre qu'on allait l'exécuter sans pitié.

— Bon, — se dit-il, — j'ai deux mandats télégraphiques à leur donner!

Pitzzi resta longtemps debout, les coudes collés au corps, évitant de s'approcher de la table.

— Jouez! Jouez! — disait-il. — Ne m'attendez pas. Je prendrai une chaise tout à l'heure; ne vous tourmentez pas.

Sa voix était éteinte, mais chaude d'impatience.

— Un chemin de fer! Allons, un chemin de fer! proposait

un Syrien obèse dont les lèvres semblaient faites de cuir, et peintes. Allons, monsieur ouvrira le jeu à vingt-cinq louis.

William songea qu'il ne ferait pas long feu devant de tels ogres. Sa banque sauta au troisième coup. Il voyait des bouches encore plus narquoises qu'avides prononcer sur un ton calme les paroles immuables et chargées d'aventure. La vitesse du jeu ni l'atmosphère de la partie ne le troublaient comme à l'ordinaire. Il faisait un pensum pour perdre honorablement, par petites doses, et s'efforçait de ne pas entamer trop les fonds qu'il devait toucher le lendemain. Pour durer, il calculait longtemps à l'avance les enjeux à poser, car son amour-propre lui commandait de ne pas mourir trop vite. Enfin Pitzzi vint s'asseoir en face de lui. Une partie folle allait commencer. Favorisé par la chance au début, William allait perdre en quelques secondes dix fois ce qu'il se proposait d'offrir à ses adversaires.

— Combien? Huit mille? Je rachète la banque, — dit Pitzzi en alignant des jetons. — En avant, messieurs.

Sans réfléchir aux conséquences de ce geste, par défi, par bravade aussi, William dit en riant :

— Banco!

Il abattit neuf! Pitzzi repoussa les cartes d'un geste qu'il n'arriva pas à rendre élégant. A côté de lui quelqu'un reprit la banque à vingt-cinq louis et la porta à seize mille francs en cinq coups.

— Banco, — dit Pitzzi.

Il perdit. Troublé, et brusquement repris par une force séduisante qui s'insinuait en lui, William à son tour lâcha le mot plutôt qu'il ne le dit :

— Banco!

Il souleva sa carte. Il avait sept.

— Non, — dit-il.

— Huit, — dit le banquier.

« Évidemment, pensa William, à partir de maintenant c'est à peu près certain. » Pourtant il céda une seconde fois. Pitzzi tenait une banque de vingt mille francs.

— Je donne encore une fois et je me retire.

— Banco, — dit William? — c'était plus fort que lui!

Il avait quatre. On ne lui donna qu'un roi.

— Six, — dit Pitzzi.

Quand ils revinrent à Stamboul, au petit jour, dans la Buick qui les avait amenés, silencieux, cahotés, alourdis par une nuit d'ivresse où le tabac et le champagne étaient venus s'ajouter au jeu, Pitzzi se tourna vers William :

— Combien perdez-vous?

— Quatre-vingt-cinq environ.

— Tiens! Moins que le gros Evkaïr!

— Ah! — fit William en souriant.

— Oui, cela dépasse cent cinquante!

— Enfin, vous êtes content, vous, — demanda William.

Pitzzi ne répondit pas. Puis :

— Vous savez que c'est à moi que vous les devez?

— Quatre-vingt-cinq mille, parfaitement.

— Et que je quitte l'hôtel demain matin, — ajouta-t-il.

— Vous partez! Quel dommage! A quelle heure?

— Très tôt.

— Eh! bien, — dit William, — vous entrerez tout à l'heure un moment dans ma chambre. Je vous remettrai une option sur laquelle vous réaliserez encore un notable bénéfice. C'est d'ailleurs tout ce que je possède!

— De quoi s'agit-il? — demanda le Brésilien.

William pensa qu'il ne courait plus aucun risque à mettre un étranger au courant de ses projets abandonnés, et ne se retint pas de faire à Pitzzi un cours sur le forage des puits de pétrole, de lui vanter la grandeur industrielle de la vallée d'Oil-Creek, car il voulait montrer qu'il connaissait les questions.

— D'accord, — fit Pitzzi.

Satisfait de penser qu'il allait vraisemblablement mettre son interlocuteur sur la paille, il n'en demandait pas plus.

— Alors suivez-moi, — proposa William lorsqu'ils descendirent de voiture.

Satisfait et gêné, Pitzzi passa devant le portier comme une ombre. Il était pâle, crayeux, de cire. Avant de se blottir dans l'ascenseur, il se retourna pour considérer son rival d'un œil terne et douloureux, l'accusant presque de lui avoir ravi une femme qui pourtant ne lui appartenait plus. William avait envie de faire non de la tête, mais il pensa que le richard misé-

rable, que le tricheur abandonné, dont le petit corps frissonnait dans un smoking admirable comme on n'en fait que cinq ou six au monde, que le pauvre Pitzzi pouvait parfaitement être amoureux de Gabrielle, et le prit affectueusement par le bras.

— Vous avez bien le temps de boire un whisky? — ajouta-t-il.

***

William Lead regardait se succéder du côté de la Méditerranée les mosquées d'Eski-Sehir, les citadelles brûlantes, bâties à flanc de montagne, et plus loin les sommets tour à tour jaunes et gris, les coudes sauvages et les ombres violentes de la chaîne du Taurus. A la sortie de Konya qui, de tout temps, donna des étoffes au monde oriental, le train, conquérant moderne, pénètre comme un projectile dans le cœur même du Taurus géant par le défilé de Keulek-Boghaz qui, de Sémiramis à Godefroy de Bouillon, fut une des portes de l'aventure.

Depuis qu'il avait quitté le sol européen, William ne songeait plus à l'option qu'il avait cédée à Pitzzi ni à la dépêche qu'il serait bien obligé d'envoyer un jour à Felgeroi pour l'avertir qu'il n'était plus propriétaire d'aucun puits de pétrole au monde. Il comptait les heures, les repas, luttant contre une impatience qui lui interdisait de lire, de se reposer.

Le quatrième jour, un peu avant minuit, il arrivait au Caire. Dès le lendemain, il visitait le hall des hôtels, les bazars égyptiens, les vieux quartiers, les endroits publics, tendu vers une victoire à chaque instant possible, sourd aux bruits, à la fois préoccupé et distrait, pareils à ceux qui assistent au tirage d'une loterie. Mais il ne gagnait jamais : la jeune femme demeurait introuvable. Il passait des heures à El-Azhar, au Zoo, dans les mosquées ouvertes aux touristes. Il fit les cent pas devant une gare; un jour, il alla même jusqu'à accompagner un groupe d'Américains dans l'île de Rhodes. Gabrielle n'était nulle part.

Chaque jour il se promettait de partir le lendemain, de quitter enfin l'Égypte où la jeune femme n'avait peut-être

passé que quelques instants, mais le désir de continuer ce qu'il avait commencé le poussait à patienter une nuit, une heure de plus.

Une semaine s'écoula. Un soir, comme il était allongé dans sa chambre, il fut brusquement tiré de sa torpeur par un coup de feu et prêta l'oreille. Bientôt deux nouvelles détonations se firent entendre, suivies de ce bruit confus, rythmé, angoissant, qui monte d'une foule en marche. William se leva d'un bond et courut à la fenêtre : des bandes d'ouvriers parcouraient l'avenue Fouad en hurlant. Les plus ardents prenaient d'assaut les autobus et renversaient les réverbères. William Lead, correspondant d'un périodique anglais, entrevit aussitôt le reportage à faire et se jeta dans le couloir sans prendre le temps d'emporter son chapeau. Bouillant et curieux, le journaliste venait de se réveiller en lui au bruit des armes à feu. Un garçon d'étage montait, portant des boissons fraîches. William le bouscula, le releva, l'essuya, et, l'ayant assis dans une mare d'orangeade, le chargea d'appeler Londres par téléphone.

— Je serai là dans une heure et je ne veux pas attendre, — cria-t-il.

Se croyant en faute, l'homme répondit en anglais de l'air le plus tranquille du monde :

— Ce sont les élections, que voulez-vous!

Mais déjà William descendait les marches quatre à quatre. Après avoir couru quelques instants dans la rue envahie par la foule, il aperçut Blarias qui savourait une cigarette devant la glace brisée d'un grand magasin. Le Yougoslave lui fit un signe. Les deux hommes se donnèrent une poignée de main de combattants.

— Quelle bonne chance! — fit Blarias.

— Vous êtes là depuis longtemps? — demanda William.

— Non, je suis arrivé en avion aussitôt que prévenu. C'est intéressant, — dit-il en clignant de son œil naïf dans la direction de l'émeute.

— Ça a l'air sérieux, — dit William.

— D'après votre collègue du *Daily Telegraph* qui est ici depuis une semaine, on compterait vingt-trois tués et cent quatre-vingts blessés à Boulak. A part ça, ce n'est pas

sérieux, — ajouta-t-il en riant. — De l'avis de la presse wafdiste, le gouvernement est assuré d'avoir le dessus.

— Attention! Ne restez pas là! Attention, messieurs, — cria quelqu'un. — La police montée va charger les manifestants.

— Vous savez que le fameux Pitzzi est ici, — dit Blarias. — Je l'ai vu il y a une heure à l'hôtel.

— Ah?

— Mais oui. A propos, vous pourriez peut-être essayer de prendre votre revanche au poker après l'orage. J'accepte d'avance d'être témoin!

On entendit le galop des chevaux. Un tramway abandonné fut sorti des rails et culbuté au beau milieu de l'avenue. Des femmes échevelées criaient et gesticulaient en regardant fixement devant elles.

— Vous ne venez pas? — cria Blarias en se sauvant. — Quel hôtel?

— Et vous? Où dînez-vous ce soir?

Mais ils ne pouvaient déjà plus s'entendre. Un flot d'insurgés venait de les séparer. Deux balles sifflèrent coup sur coup. Sans bouger, William redressa sa cravate devant les gueules ouvertes et les yeux dilatés qui surgissaient de toutes parts, laissa passer le remous. La nuit tombait. Des bruits de chutes et de marches, des odeurs de sang étaient dans l'air. Poursuivie par la troupe, l'émeute alla se jeter dans un autre quartier comme un affluent dans un fleuve. L'avenue demeura soudain sans mouvements, mais il semblait que l'on n'osât pas s'y aventurer. Ce champ de bataille bourgeois et vide, où brûlaient des véhicules, faisait peur. Des visages blêmes et absorbés se montrèrent aux fenêtres. A la recherche de Blarias, avec lequel il se proposait de passer la nuit dans les cabarets, William s'achemina le long des façades. Quelques passants, surpris par la manifestation, étaient encore tapis dans les encoignures. Tout à coup, William vit une femme sortir précipitamment d'un porche obscur, à vingt mètres de lui.

— Gabrielle... — cria-t-il.

La jeune femme ne se retourna pas et se mit à marcher plus vite. Fou de joie, William la rejoignit en deux enjambées et la saisit par les bras. Confuse, essoufflée, elle n'osait pas encore se retourner. Enfin elle murmura :

— J'avais bien reconnu votre voix, mais je n'osais pas croire.

— Venez, — dit William. — Ne restons pas ici.

Gabrielle retrouva bientôt son haleine, son sourire, mais elle était gênée et détournait les yeux. Deux cavaliers passèrent devant eux au galop. Un coup de feu sourd creva dans l'ombre comme une bulle, tandis que le hurlement désespéré d'une sirène faisait entendre la colère de la ville. Le jeune femme frissonna et porta la main à sa gorge. William l'attirait sans parler.

— J'ai peur, il faut que j'aille le chercher, — dit-elle. — Il lui est peut-être arrivé quelque chose. D'habitude il était déjà rentré. D'habitude! Oh! Il n'y a qu'une semaine. Jacques travaille dans un garage. La petite fille est jolie, un peu chétive. Nous habitons à côté, vous voyez la maison, notre appartement est au troisième. Venez, ne restons pas ici. J'ai trop peur; et puis je ne connais pas très bien la ville. Il m'arrive de me perdre encore dans les rues. Venez, faites quelques pas avec moi... Vous n'avez pas l'air de remarquer ma transformation?

Elle portait une robe très simple, un petit chapeau de toile et n'avait aucun bijou. Mais William ne voyait rien. Pour lui, elle répandait toujours autour d'elle un charme singulier qui se passait d'ornements. Et même à cet instant, elle n'était qu'abondance de sourires, de regards naturellement tendres, de mouvements naturellement gracieux. La nouvelle existence qu'elle s'était volontairement donnée, il n'en distinguait même pas les signes sur elle. Rien ne pouvait faire impression sur ses sentiments, ni la maison triste et modeste qu'elle venait de quitter, ni la toilette sommaire qui bientôt allait la rendre pareille aux passantes infortunées, ni ses chaussures, ni ses mains qu'elle ne soignait plus : deux ongles livides au milieu de huit ongles roses. Il ne voyait devant lui que l'objet retrouvé de son désir, et demeurait confondu.

— Vous voyez, — reprit-elle, — il ne fallait pas venir. Je vous l'avais bien dit.

Elle parlait pour parler, parce qu'ils s'étaient rencontrés devant sa porte, mais elle lisait dans le regard éperdu et pesant de William qu'il était loin de tout, qu'il n'écoutait rien. Dou-

cement, elle l'entraîna dans la direction où elle voulait aller, et il se laissait faire.

— C'est très joli, le Caire, — reprenait-elle, tandis que l'angoisse bourdonnait dans sa tête. — Dimanche, nous avons visité le tombeau des Califes. Ce soir nous devions aller au cinéma.

William lui tenait le poignet et marchait à côté d'elle, bercé par la chanson de ses paroles inutiles, répondant d'un mot.

— Quand êtes-vous arrivé?

— Il y a une semaine, je vous ai cherchée partout.

— Vous savez qu'il est là, lui aussi?

— Vous l'avez vu?

— Non, mais il s'est procuré mon adresse je ne sais comment, ainsi d'ailleurs que tous les détails de ma nouvelle vie, et depuis dimanche il me fait apporter des fleurs, des lettres, aux heures où il me sait seule.

— Et votre fiancé?

— Jacques? En huit jours, il s'est transformé. Si vous saviez comme c'est merveilleux de redonner le goût de vivre à quelqu'un.

William n'écoutait rien, mais il tressaillit sans le vouloir et s'arrêta machinalement.

— Pardon, — murmura Gabrielle, — c'est vrai, je ne devrais pas vous parler de lui.

— Qu'avez-vous? — demanda William.

— Mais rien. C'est vous qui êtes drôle.

— Pourquoi ne m'en voulez-vous pas plus d'être venu? Écoutez-moi, — dit-il dans un souffle. — Je comprends que....

Tout à coup, au moment où il s'y attendait le moins, Gabrielle se raidit, lui coupa la parole et resta quelques secondes devant lui dans une attitude de prière craintive. Puis, le priant d'avance, d'un geste précis et terrifié, de ne pas répondre à ses paroles, phrases haletantes qu'elle ne pourrait prononcer qu'une fois, elle dit :

— Où êtes-vous descendu? Là-bas? Juste au coin de l'avenue? Je sais... A côté des phonographes? Dire que je m'en suis doutée! Eh bien, allez m'attendre chez vous. Dans une heure, je frapperai à votre porte. Allez, ne vous retournez pas! Seulement, dites que vous partirez demain matin. Dites-le au

bureau, tout de suite, en rentrant. Faites faire vos valises. Jurez-moi que vous tiendrez cette fois votre promesse, que vous partirez demain.

On cherchait habilement à le traiter en camarade. En même temps, William crut comprendre qu'il devenait l'objet d'un étrange sacrifice et voulut protester, mais le désappointement le rendait maladroit et il put à peine mentir :

— Je ne demandais qu'à tenir mon serment. Je n'ai pas cherché à vous revoir, Gabrielle. Ce sont ces élections qui m'ont fait venir ici, je suis journaliste...

— A tout à l'heure, — dit-elle sans l'écouter.

A bout de souffle, comme si elle eût fait une longue marche, abattue par le combat qu'elle venait de soutenir contre le peu de jeunesse et les restes d'indépendance dont elle disposait encore, désolée surtout d'avoir été vue dans le costume des femmes qui font elles-mêmes leurs courses et leurs robes, Gabrielle arriva sans force devant un garage d'automobiles et fit signe à un tout jeune garçon qui balayait le sol.

— Appelle-le, veux-tu, — dit-elle en s'appuyant contre un mur.

Jacques était un homme sec, au regard intense et rapide. Son corps souple et musclé se devinait au moindre mouvement. En cotte bleue au milieu du hall, il parlait à des jeunes gens vêtus comme lui. Quand il aperçut Gabrielle, il retira sa cigarette et sourit avec ravissement, mais déjà en époux fruste et loyal à la fois, qui, s'il a le devoir de protéger sa femme, s'arroge en même temps le droit de lui donner des ordres et de lui faire sentir à tout moment son importance de mâle.

— T'as eu peur, mon petit? C'est rien, c'est fini, — dit-il. — Seulement faut que je reste plus longtemps ce soir; tu comprends, vas y avoir du travail après ce coup-là.

— Écoute, Jacques, — murmura Gabrielle d'une voix brisée, — quelqu'un me veut du mal. Je n'ose pas rester à la maison ce soir. Je passerai la nuit à l'hôtel. J'ai peur. Demain, je t'expliquerai.

— Qui est-ce? — demanda le jeune homme.

Gabrielle donna l'adresse et le signalement de Pitzzi. Une heure plus tard, vêtue de sa robe noire à grandes manches dans laquelle elle était entrée chez William à Stamboul,

elle se présentait à l'hôtel que lui avait indiqué le journaliste. Surpris par cette tenue qui, dans son esprit, ne correspondait pas à un soir de révolution, le chef de réception fit subir un véritable interrogatoire à la jeune femme. Loin de chercher à mentir, elle affirma qu'elle se réfugiait à l'hôtel par peur. On finit par lui donner nne chambre où elle s'enferma, et ce n'est que très tard dans la nuit, après avoir vainement essayé de mettre de l'ordre dans ses sentiments confus et douloureux, qu'elle se hasarda à frapper chez William. N'obtenant pas de réponse, atterrée à l'idée de rester une seconde de trop dans le couloir, elle ouvrit doucement la porte, entra sur la pointe des pieds. William dormait dans un fauteuil, comme un enfant ; le livre qu'il lisait avait glissé de ses mains. Il était deux heures. L'émeute s'était tue. Il semblait que l'hôtel se fût affaissé dans le silence. Seule, au sommet de la pièce nue, une lampe vivait.

Gabrielle s'assit et se mit à lire les différentes étiquettes qui recouvraient les valises du dormeur, déjà prêtes dans un coin. Bientôt, troublé dans son repos par cette présence immobile qu'il continuait d'attendre, William ouvrit les yeux, se leva d'un bond, s'excusa par un sourire et s'approcha de la jeune femme. Brusquement, il la trouva changée et paisible : cet air de frayeur contenue, qui l'avait si vivement frappé dans l'Orient-Express, avait complètement disparu d'un visage dont il cherchait à pénétrer le nouveau secret. Plus il la regardait, plus il se persuadait qu'elle avait pris dans la soirée une décision singulière, qu'elle s'était fixée un ultime devoir et qu'elle était bien décidée à l'accomplir avant d'essayer d'être heureuse à sa manière. Pour elle, il n'était plus rien, lui, qu'une étape.

Ce qui échappe le moins aux femmes quand elles épient le visage de celui qui les tient à sa merci, ce sont les signes du scrupule. Dès qu'elle eut le sentiment que William avait au fond peu de goût pour celles qui s'immolent, qu'il allait céder à une sorte de galanterie de brave homme, elle fit un effort pour plaisanter, pour éloigner la conversation d'un sujet qui risquait de la faire éclater en sanglots, et ils passèrent la nuit comme d'aimables et innocents bourgeois que le hasard d'une rafle malheureuse aurait, un soir d'émeute, réunis chez le

commissaire de police. Au petit jour, William reconduisit chez elle l'inconnue de la troisième voiture...

***

Le lendemain, comme il lisait les journaux dans le train qui l'emportait vers Alexandrie, une information lui fit soudain battre le cœur :

Une journée d'élections sanglantes : ... *Après une journée calme, une agitation sérieuse ayant le caractère d'une révolte se produisit dans la soirée, avenue Fouad, au centre de la ville. Sur 500 mètres, les perturbateurs brisèrent des réverbères et incendièrent des tramways. Les troupes montées ont pu rétablir l'ordre dans la nuit. Trois ou quatre personnes auraient été tuées en province, tandis qu'au Caire, le bilan officiel des victimes s'élève à sept tués et cinquante blessés qu'on a dû emmener à l'hôpital. Selon la presse wafdiste, deux ingénieurs britanniques ont été gravement blessés. Parmi les morts, on relève le nom d'un riche planteur brésilien, M. Pitzzi, tué accidentellement dans un quartier populeux où la lie de la population est toujours prête à des émeutes.*

***

Quelques jours plus tard William retrouvait enfin Felgeroi à Bucarest. Les deux hommes s'embrassèrent.

— Encore un peu, — dit le banquier, — et je rentrais sans toi à Paris. Je commençais à m'ennuyer ferme. Pense donc! Ton petit détour a duré près de trois semaines! Enfin, j'espère que tu n'es pas trop sérieusement touché? Si?

— Si, — dit William.

— Pas possible?

— Oui, mais si tu veux bien, je te raconterai tout cela plus tard. En attendant, où en sont nos affaires?

— Nos affaires? Eh! bien, je crois que si l'on pompait tout le pétrole des fameux gisements qu'on t'offrait, nous trouverions tout juste de quoi remplir une lampe, et encore!

Alors, pour la première fois, William Lead rougit.

ANDRÉ BEUCLER

L'HISTOIRE

Une fille de Napoléon. — Jomini ou l'homme qui devine tout — Considérations sur la Troisième République. — Un peu d'histoire locale : l'Artois et le Hainaut. — L'avenir de la France et de la race blanche.

Frédéric Masson, ne pouvant toujours tirer au clair et encore moins traduire en style clair ce qu'il a pu découvrir des aventures amoureuses de Napoléon, exprime son embarras quand il arrive à l'époque de l'Empire. « Ces femmes auxquelles Napoléon s'adresse ne sont plus comme les autres empressées à conter leurs triomphes : elles ont soin pour la plupart d'en détruire jusqu'au moindre vestige. Elles ont un mari à ménager, une réputation à maintenir. Elles laissent des descendants qui, soigneusement, retiennent leur secret. Même les indiscrets qui parlent d'elles ne le font qu'en déguisant le nom qu'elles ont porté et l'on serait mal venu, fût-ce après un siècle écoulé, à soulever le voile, très léger, qui le couvre. »

Aujourd'hui le voile est levé prestement par la princesse Bibesco en ce qui concerne une arrière-grand'mère longtemps laissée dans l'ombre : *Une fille inconnue de Napoléon* (Flammarion). Les vies romanesques ne le sont pas toujours par décret du sort. La belle madame de Pellapra ne paraissait pas destinée à une existence accidentée lorsqu'elle fut remarquée par Napoléon, un soir d'avril 1805, à un banquet que lui offrait la ville de Lyon. Madame de Pellapra n'était pas de haute extraction. Son père, libraire et fils de libraire, s'appelait Leroy

et avait épousé au temps de la Révolution une jeune fille ci-devant noble et tombée avec ses trois sœurs dans la pire misère. On aimerait à savoir leur nom qui ne nous est pas donné, on aimerait aussi à savoir la date de ce mariage qui reste également dans le vague. La jeune Émilie était née de cette mésalliance. La princesse Bibesco a l'imagination trop poétique pour s'astreindre à la chronologie prosaïque, elle ne donne pas beaucoup de dates et on ne voit pas très bien comment cette enfant, si jeune qu'elle ait pu se marier avec l'homme d'affaires quelque peu véreux dont elle porte le nom, aurait pu, étant née sous la Révolution, être déjà en 1805 la belle madame de Pellapra. Il devrait être possible de retrouver la date du mariage de sa mère et celle de sa naissance à elle, qui ne se trouvent pas ici. Elle avait quinze ans, nous dit-on. Le gracieux portrait de Guérin, qui accuse ses formes délicates mais nullement vaporeuses sous la mousseline de soie blanche, date évidemment de plus tard. Une incertitude a entouré aussi pendant longtemps la date de la naissance de sa fille Émilie « la fille inconnue de Napoléon ».

Le valet de chambre de confiance, Marchand, signale la présence de madame de Pellapra à Saint-Cloud en mars 1808. Masson, par suite, place la naissance de l'enfant au 11 novembre de la même année. Dans les Mémoires laissés par elle et écrits beaucoup plus tard, alors qu'elle est devenue princesse de Chimay, elle se donne quatre ans en 1815, ce qui d'ailleurs concorde mal avec certains souvenirs qu'elle garde d'une fête de 1813 à Caen où elle a joué un rôle et débité un quatrain de bienvenue à Marie-Louise. En fait, le registre des naissances de Lyon la fait naître en 1806 et c'est la même date, 11 novembre 1806, qui figure dans son acte de décès de la paroisse de Ménars dont le château lui appartenait et où elle est enterrée près de sa mère. Cette date s'accorde avec un séjour de madame de Pellapra à Paris du 27 janvier au 31 mars de la même année. Elle justifie la prétention de madame de Pellapra d'avoir donné à l'Empereur la première preuve que la stérilité de son union avec Joséphine ne lui était pas imputable, point de départ de l'idée de divorce. Comme disait à sa belle-fille la princesse Georges Bibesco, petite-fille de madame de Pellapra et de Napoléon, « la naissance de ma mère a permis

la naissance du roi de Rome ». Cette prétention n'aurait plus de raison d'être en 1808 et encore moins en 1811 puisque le comte Léon est du 13 décembre 1806, Walewski du 4 mai 1810 et le divorce du 14 décembre 1809.

Cette fille inconnue ou à peine soupçonnée de Napoléon a eu l'existence la plus mouvementée avec un caractère éminemment ami du repos. On n'est pas impunément la fille de Napoléon. Tout d'abord son père officiel, Pellapra, se fit beaucoup prier pour la reconnaître. Ensuite, il lui témoigne beaucoup de sévérité ainsi qu'à sa mère. L'enfant en souffrit beaucoup, mais le fait s'explique. Pellapra fut récompensé de sa résignation par une charge de receveur général à Caen, mais il n'est pas le seul exemple d'un mari indemnisé et resté mécontent. Le marquis de Montespan non plus n'était pas aimable et on ne lui demandait pourtant que d'être absent, ce qui est plus facile que de reconnaître et d'élever la descendance de Jupiter. L'enfant était ravissante encore plus que sa mère. C'est à ce titre qu'elle fut appelée à figurer en 1813 dans les fêtes offertes à Marie-Louise de passage à Caen. Marie-Louise écrit dans son agenda donné par elle l'année suivante à la duchesse de Montebello : « On a apporté la plus jolie petite fille que l'on puisse voir, assise entre deux barils, l'un de cidre, l'autre de lait. » Le récit dans les Mémoires de l'intéressée est concordant. Il avait d'abord été question de la présenter sur un bœuf blanc à cornes dorées, mais sa mère craignit quelque accident et on la plaça « sur un brancard de fleurs entre deux petits tonneaux dorés, tenant en mains deux coupes de lait et de cidre ». Elle débita un petit quatrain et fit une révérence, mais refusa de fléchir le genou « parce que, dit-elle, elle avait fait sa prière le matin ». L'Impératrice lui fit cadeau d'une montre d'émail bleu ciel à son chiffre et à celui de l'Empereur, souvenir resté dans la famille avec d'autres reliques impériales. L'année suivante, elle fait également partie du cortège qui salue l'arrivée du duc de Berry, car Pellapra veut garder sa place. Elle trouve que le prince est « un vilain, gros, lourd et commun personnage » qui croit faire un compliment à la mère en lui assurant que sa fille ne sera jamais aussi jolie qu'elle.

L'Empereur est alors à l'île d'Elbe. Quand il en revient, madame de Pellapra le devance à Lyon où elle est venue avec

sa fille, déguisée en paysanne qui va sur son âne vendre ses œufs au marché. Ses œufs étaient des cocardes tricolores qu'elle distribue aux soldats : « Vive la poule qui a pondu ces œufs-là », criaient-ils en jetant leurs cocardes blanches. Nous savons par le journal de Marchand que l'Empereur, très accaparé, ne peut la recevoir qu'à « une heure très avancée dans la soirée ». La mère et la fille le suivent à Paris, l'enfant se rappelle une revue au Carrousel à laquelle elle assiste d'un balcon des Tuileries. C'est alors que l'Empereur offre à madame de Pellapra un bracelet d'un travail merveilleux qui figure également parmi les pièces à conviction. Après Waterloo, elle est encore là, et elle est reçue à Malmaison à l'heure suprême du dernier adieu. Le fidèle Marchand enregistre ses « consolations de cœur qui furent appréciées par l'Empereur ». Et il ajoute que « son souvenir à Sainte-Hélène est venu quelquefois chasser les ennuis de la captivité ». Las Cases lui apportera un diamant de Sainte-Hélène qui, avec une miniature signée Jaquet, 1810, « la seule, dit-on dans la famille, pour laquelle il ait jamais consenti à poser », est une des pièces les plus émouvantes de la collection Bibesco au palais de Mogosoëa. D'autres documents également cités se trouvaient au château de Chimay; il faut espérer que le récent incendie de cette belle demeure historique les aura épargnés.

Est-il nécessaire après cela de suivre la jeune aiglonne, comme l'appelle Lenôtre? Retombée avec sa mère sous la tyrannie de son père putatif, elle ne demandait qu'à s'en échapper et les candidats à sa main ne manquèrent pas de bonne heure surtout dans les milieux bonapartistes. Le jeune Bassano est évincé comme trop peu argenté, ce qui était, sous la Restauration, le cas de la noblesse impériale en général. Le jeune Las Cases, revenu avec son père de Sainte-Hélène, ne tient pas plus longtemps l'affiche. Le fils du comte de Brigode est plus heureux. Il est agréé en principe, mais il part avec son père pour un tour d'Europe et meurt de la fièvre à Florence. Le père se substitue au fils et Pellapra est séduit par la perspective d'un gendre riche, pair de France et indifférent à la dot. Ce mariage de raison (1822) n'était pas très raisonnable pour le comte de Brigode qui a quarante-huit ans. Le vieux mari succombe à l'émotion que lui cause la naissance

pénible de deux jumeaux. Une apoplexie l'emporte. La jeune veuve a dix-sept ans et deux bébés bien faibles qui ne vivront guère. Les candidats à sa main sont plus nombreux que jamais. Il s'en présente un qui triomphe de son indifférence. C'est le coup de foudre. Ce prince charmant est le prince de Chimay et il est fils d'une femme non moins charmeresse, mais d'un passé un peu gênant : Thérésia Cabarrus, la ci-devant madame de Fontenay, femme divorcée de Tallien, devenue finalement comtesse de Caraman et princesse de Chimay. Ce mariage qui unit le fils de Notre-Dame de Thermidor à une fille du mari de Joséphine est bien un signe des temps. Il est du reste heureux pour tout le monde, même pour l'ancienne Merveilleuse qu'on tient à l'écart depuis qu'on ne la courtise plus. Elle se sent un peu moins abandonnée.

Les mariages heureux n'ont pas d'histoire. La fille de Napoléon née Pellapra devient princesse du Saint-Empire, Hollandaise à l'époque de son mariage, Belge après 1830. Elle verra l'empire ressusciter avec Napoléon III, survivra de peu à sa chute et reviendra dormir son dernier sommeil en France, sous la même dalle que sa mère, dans la petite chapelle du cimetière de Ménars.

***

M. Xavier de Courville publie sur son arrière-grand-père, le général *Jomini*, un volume du plus haut intérêt (Plon). Tout le monde sait en gros que Jomini est un écrivain militaire de rare mérite, qu'il était Suisse de naissance et le restera jusqu'au bout, qu'il a joué un rôle à part et un peu à côté dans l'état-major de Napoléon et du maréchal Ney : il part pour la campagne de Russie avec le titre d'historiographe. On n'ignore pas non plus qu'il a quitté le service de la France pour passer à celui du tsar en pleine campagne après la bataille de Bautzen parce que l'hostilité du maréchal Berthier, chef du Grand État-major, sa bête noire, l'avait fait rayer d'une promotion au grade de général de division à laquelle il pensait avoir droit, tellement droit, qu'elle arriva deux jours après son départ.

Ce changement de front — le mot de trahison serait injuste

à son égard vu sa qualité d'étranger — ne lui porte pas bonheur. Les alliés l'écoutent encore moins et surtout le comprennent encore moins que ses anciens compagnons d'armes. Il sent qu'il ne peut être utile à rien, que la coalition a trop de chefs pour avoir un plan et qu'elle a une telle supériorité numérique qu'elle ne fera jamais assez de fautes pour n'être pas finalement victorieuse. On ne tient pas compte dans la campagne de France des rares conseils qu'on lui demande, il ne cache ni son mécontentement ni son dédain des Schwartzenberg et autres. Il démissionne pour la dixième fois de sa vie, à trente-cinq ans, et rentre dans son pays natal où d'ailleurs il ne restera pas, car s'il ne s'est enraciné nulle part, bien que marié en France, il n'en est pas moins un « déraciné ». Il passera le reste de sa longue vie (1779-1869) à écrire une trentaine de gros volumes sur l'art de la guerre et les campagnes auxquelles il a pris part, souffrant vivement de la situation équivoque où il s'est mis et de l'accusation colportée contre lui d'avoir livré à l'ennemi le plan de Napoléon lors de sa défection en 1813.

M. de Courville n'a pas fait une biographie en forme de Jomini. On le regrette un peu tout en se disant que la vie privée est peu de chose pour un homme comme lui. Il est un intellectuel avant tout, un spécialiste enfermé dans les questions d'ordre technique. C'est dans un autre genre un Spinoza. Il a un extraordinaire sens tactique mûri dès le début par l'étude passionnée des campagnes de Frédéric II et de Bonaparte. Les plans qu'il imagine sont toujours ceux qu'adoptera l'Empereur qui ne les connaît pas. « C'est écrit sur la carte », disait-il. La carte lui parle. M. de Courville l'appelle le devin de Napoléon à cause de cette faculté de prévision qui confine à la divination au point que l'Empereur en est gêné et que les maréchaux en sont jaloux. Ajoutons à leur excuse que Jomini est irritable, très conscient de sa supériorité, n'a pas la discrétion de laisser aux autres le plaisir de la découvrir. Thiers, qui le connaissait bien, qui était un des familiers de sa petite maison de Passy, au 129 de la rue de la Tour, lui a rendu pleinement justice. Napoléon aussi à Sainte-Hélène ne lui ménage ni les compliments sur sa science ni les excuses pour sa défection. Il le disculpe du reproche d'avoir porté aux alliés des rensei-

gnements sur le plan des opérations « qu'il ne connaissait pas », dit-il à Montholon. A ses yeux, c'est un transfuge, non un traître comme Pichegru, Moreau et quelques autres dont Montholon ne donne que les initiales : « Il avait à se plaindre d'une grande injustice; il a été aveuglé par un sentiment honorable. Il n'était pas Français, l'honneur de la patrie ne l'a pas retenu. » Au service d'un pays qui n'est pas le sien, il reste un homme du métier. Et c'est ce qui le rend insupportable partout et encore plus chez les alliés à qui il ne cache pas à quel point il les trouve inférieurs non seulement à Napoléon, mais à ses anciens compagnons d'armes. « Quand on fait la guerre comme cela, il vaudrait mieux s'aller coucher », s'écrie-t-il devant l'aréopage des souverains et des grands chefs. Comme dit M. de Courville, chacun pouvait en prendre pour son grade.

Jomini, en face des fautes qu'il voit commettre est comme un Grand Prêtre qui voit commettre des sacrilèges. L'art de la guerre est pour lui une religion. Il n'a rien du traîneur de sabre, son épée est une épée de salon; il ne fait pas de sensiblerie, mais s'indigne professionnellement de voir 10 000 hommes par terre à Dresde pour rien. Il regrette les petites armées de métier avec lesquelles on pouvait sauver un pays sans le tuer. Il pense comme le ministre Saint-Germain qu'il ne faut pas pour recruter l'armée détruire la nation. A la dernière page de son *Traité des grandes questions militaires*, figurait cette prophétie : « Les armées ne sont plus composées aujourd'hui de troupes recrutées volontairement du superflu d'une population trop nombreuse; ce sont des nations entières qu'une loi appelle aux armes, qui ne se battent plus pour une démarcation de frontières, mais en quelque sorte pour leur existence. Cet état de choses nous rapproche du troisème et du quatrième siècle en nous rappelant ces chocs de peuples immenses qui se disputaient le continent européen; et si une législation et un droit public nouveaux ne viennent pas mettre des bornes à ces levées en masse, il est impossible de prévoir où ces ravages s'arrêteront. La guerre deviendra un fléau plus terrible que jamais : car la population des nations civilisées sera moissonnée... »

Ce n'est pas le moins étonnant de ses pronostics.

***

On reprochera peut-être à *La Troisième République* de M. Jacques Bainville (Fayard) d'être superficielle. C'est le cas de tous les ouvrages qui s'attachent aux idées générales. Les *Considérations* de Montesquieu sur la République romaine sont superficielles, l'*Histoire universelle* de Bossuet ne l'est pas moins. Ce ne sont pas des thèses de doctorat. Mais on aura beau dire, l'intelligence a son charme. C'est un plaisir, même quand on a des réserves à faire, de lire ce petit volume si riche de pensée et de forme si séduisante. Il n'est peut-être pas fait pour l'Académie des Inscriptions, il est bien de l'Académie française.

M. Bainville n'est pas de l'école de Taine. Taine se flattait d'avoir écrit l'histoire de la Révolution avec autant d'objectivité que s'il se fût agi des républiques d'Athènes ou de Florence. M. Bainville ne se pique pas d'une telle faculté d'abstraction. Il estime que « l'impartialité consiste à rendre justice à chacun » en expliquant « pourquoi ceci a été fait ou est arrivé plutôt que cela ». La Troisième République dure depuis soixante-cinq ans. C'est un fait. De cette longévité les deux premières n'avaient pas donné l'exemple et nous n'en trouvons aucun cas dans l'Europe moderne. Ce fait, M. Bainville l'explique, et l'explique si bien qu'on a failli le prendre pour un apologiste du régime et des hommes qui ont assuré sa durée. Cette méprise lui fait honneur, elle prouve son impartialité au sens où il entend ce terme. En vérité, ce qu'il admire, ce n'est pas la sagesse de nos dirigeants au cours de cette période, c'est l'heureuse fortune qui a mis dans le berceau de la Troisième République une sage constitution élaborée par des royalistes en vue d'une royauté qui n'a pas été restaurée, constitution qui a servi d'habitat à des républicains qui eussent été bien incapables de la concevoir, qui ne l'ont acceptée qu'à leur corps défendant, qui en ont faussé peu à peu l'esprit, mais grâce à laquelle ils ont franchi bien des mauvais pas où un autre régime aurait succombé. En somme, la République a eu cette chance imméritée de n'avoir pas été mise au monde par des républicains de carrière et de n'avoir pas été combattue, quand elle était encore débile, parce que les monarchistes

étaient alors divisés entre deux prétendants et que le prétendant unique, après la fusion, est venu s'échouer délibérément sur l'écueil du drapeau blanc.

Comme ce nouveau-né de M. Bainville n'aura pas moins de succès que ses aînés, il est superflu de le recommander au grand public. Le tour de main du polémiste quotidien s'y reconnaît aux raccourcis ingénieux, au style dépouillé de toute recherche vaine, au récit dégagé de tout détail encombrant. La République s'est acclimatée en France en arrondissant ses angles, en revêtant un air de respectabilité bourgeoise avec Thiers, Grévy, Carnot, Freycinet, en choisissant pour présidents des personnages de tonalité grise le plus souvent, de préférence sénateurs, tous provinciaux sauf un et autant que possible un peu ruraux, toujours un peu défiants de Paris et de ses engouements, entourés d'une sympathique indifférence plutôt que d'une popularité compromettante. Cette pénombre a permis à la présidence de rester dans son rôle irresponsable, tout en exerçant, dans les moments critiques, une action conservatrice, à la condition expresse de ne pas en avoir l'air et de se garder ostensiblement d'invoquer ses prérogatives. Ce qu'on appelle la plasticité de la République, c'est justement cette possibilité d'effectuer des virages dont chacun admet l'opportunité pourvu qu'ils respectent la lettre de la Constitution.

La République a pour base l'opinion. L'opinion elle-même n'a pas de base, ou, si l'on préfère, n'a pas de base commune. Les hommes publics à court d'arguments en appellent à l'opinion : « Le pays jugera. » En réalité, le pays fait la sourde oreille. Il ne réagit pas ou ne réagit pas d'une façon concordante. Tel scandale réputé intolérable à Paris laisse extraordinairement froide la province. Et ce n'est pas d'hier, ce n'est pas caractéristique de la Troisième République. Quand Victor Noir, à la fin de l'Empire, est tué par le prince Pierre Bonaparte, Paris est sens dessus dessous. Les funérailles de la victime paraissent devoir amener une révolution. Le pays ne suit pas. Le plébiscite, quatre mois plus tard, donne sept millions et demi de « oui ». De même, le meurtre de Calmette par madame Caillaux, à la veille des élections de mai 1914, n'a aucun effet sur le vote. La nouvelle Chambre est plus

radicale que celle de la veille. Quand Wilson compromet son beau-père au point de l'obliger à donner sa démission sous le coup de l'indignation générale, il est réélu député par ses fidèles électeurs d'Indre-et-Loire.

M. Bainville a l'impression que nous n'en sommes plus là, que les événements de l'an dernier, avec le sang versé sur la place de la Concorde, ont épuisé les dernières forces de résistance du régime. Du point de vue électoral, on continue à ne pas s'en apercevoir. Admettons que ce point de vue ne soit plus celui qui compte. La question reste de savoir si nous sommes en présence d'une dégénérescence accidentelle du régime, susceptible de redressement matériel et moral, ou si nous en sommes à la paralysie générale à laquelle le régime devait fatalement aboutir.

... Ceci n'est plus de l'histoire, même politique.

***

L'Artois est une province frontière. Ce n'est pas une situation enviable. Une province frontière, surtout si elle n'est pas couverte par un obstacle naturel, est une province qui sera longtemps, sinon toujours, contestée, dont les limites changent à chaque traité et dont les contours définitifs ne se fixeront qu'après bien des épreuves. D'autre part, si la vie d'une province frontière n'est pas confortable, elle peut être fortifiante. Les peuples comme les individus gagnent à exercer leurs muscles. Du point de vue moral et intellectuel, le contact de deux civilisations, de deux langues, de deux tendances produit une lutte, un bouillonnement d'influences contradictoires qui peut aboutir à un vigoureux alliage, original à force d'être imprévu. C'est l'histoire du bronze de Corinthe. Ces provinces frontières s'appelaient des « marches » : la marche d'Autriche, celle de Brandebourg ont fait parler d'elles; elles ont eu la chance ou l'art, après avoir été des confins militaires, de devenir des noyaux de nations nouvelles, des centres d'attraction.

L'Artois ne pouvait se flatter d'un pareil sort. Entre les deux pôles attractifs de la plaine flamande et du Bassin parisien, énormes à tous égards par rapport à lui, il ne pouvait

qu'être absorbé d'un côté ou de l'autre et il n'y avait pas de raison pendant longtemps pour que le roi de Paris l'emportât sur le souverain des Pays-Bas. Il faut aller jusqu'à la paix des Pyrénées, jusqu'à Louis XIV, pour que l'Artois tombe définitivement du côté français.

Pendant plus d'un millénaire le fléau de la balance a constamment oscillé au hasard des guerres, des mariages, des successions. La Guerre de Cent ans a été en partie causée par un déni de justice commis à l'égard de l'héritier légitime, Robert d'Artois, à qui on refusait d'appliquer la loi salique pour le comté au moment même où on l'opposait au roi d'Angleterre pour le royaume. La conjonction de ces deux mécontentements fit éclater l'interminable lutte où faillit succomber la France à deux reprises et d'où elle sortit victorieuse mais plus dévastée que l'Artois lui-même, passé entre les mains de la fastueuse maison de Bourgogne.

Le récit de tous ces massacres et pillages n'est pas ce qui retient le plus l'attention du lecteur d'aujourd'hui. On ne se battait pas toujours ni partout. Et on se battait avec courtoisie, entre gentilshommes. En 1414, Charles VI, dans un moment de lucidité, assiégeait Arras sans grand succès. Il avait un gros canon qui aurait pu faire des dégâts, mais le duc Jean sans Peur payait le pointeur pour qu'il en fît le moins possible. Les chevaliers des deux camps se livraient à des tournois avec festins en commun. Un simulacre de paix suivit ce simulacre de guerre.

Il n'en était pas toujours ainsi malheureusement. Azincourt fut moins chevaleresque. L'incapacité militaire de cette folle jeunesse, aveuglée de bravoure et de point d'honneur, est toujours la même. A la bataille de Courtrai, Robert d'Artois, grand-père de celui de la guerre de Cent Ans, veut charger sans avoir reconnu le terrain. Le connétable Raoul de Nesle, qui connaît le pays et qui a épousé une Flamande, propose de tourner un marais qui couvre l'armée des « communiers » flamands. Avez-vous peur de ces lapins ou bien avez-vous de leur poil? lui répond le noble comte. Et la chevalerie française se lance et s'enlise dans le marais où tout le monde est tué, y compris Robert d'Artois et le connétable de Nesle. C'est la mentalité du vieux roi de Bohême, Jean de Luxembourg,

se faisant tuer à Crécy avec son escorte pour le plaisir de « férir au moins un coup d'épée ». Mais lui au moins avait l'excuse d'être réellement aveugle.

Et pourtant, à travers tout, la vie persiste et même s'ennoblit! Déjà les tapisseries d'Arras ont une renommée universelle. Mais quelle conscience dans la fabrication! La garance d'Artois est réputée incomparable : vingt-six sols d'amende à qui la mélangera de « waranche d'autre terroir », édicte un règlement de mars 1287. Quand Jean le Bon, pris à Poitiers, fait son entrée à Londres avec le Prince Noir (24 mai 1357) tous les murs sont tendus de tapisseries d'Arras. Quand Jean de Nevers, le futur Jean sans Peur, est pris par les Turcs à Nicopoli (1396), le sultan Bajazet lui demande pour rançon des « draps de haute lisse ouvrés à Arras », et on lui envoie l'*Histoire d'Alexandre*.

***

Cette *Histoire d'Artois* de M. Mabille de Poncheville (Boivin) est illustrée avec goût. Le *Pays de Hainaut* du même auteur est plus particulièrement une publication d'art. On en lit avec émotion la préface de G. Lenôtre, les dernières lignes probablement qu'il ait écrites. Lenôtre n'était pas du pays de Hainaut, mais il se proclame « fils adoptif d'Avesnes » et il trace de cette petite ville et de la campagne qui l'entoure un tableau tout à fait gracieux. Il indique le sentier par lequel, venant de Maubeuge, il faut l'aborder, à pied bien entendu, entre deux haies touffues, à travers les pâtures de la Verte Vallée. « Le paysage est champêtre et charmant, les prairies en pente dévalent vers un petit ruisseau qu'on aperçoit à peine sous les saules et les aulnes qui bordent son modeste cours. Après un quart d'heure de marche sur le flanc du coteau, Avesnes apparaîtra sous son aspect le plus favorable, avec son tohu-bohu de toits d'ardoises ou de vieilles tuiles, ses maisons de moellons ou de briques que domine de sa masse énorme l'imposante et pittoresque tour de l'église. Pas une cheminée d'usine, pas une de ces constructions déconcertantes de laideur industrielle qui gâtent les abords des plus vénérables cités de quelque importance : on n'aperçoit même pas la gare que, pour le parfait plaisir du promeneur, dissimulent quelques complaisants pommiers;

rien que la vieille ville juchée, de fière allure, sur le roc où elle est bâtie et qui se présente telle que l'ont aimée nos bisaïeuls, alors que, bastionnée depuis Vauban, commençait au pied même de ses remparts, la plus verte et riante campagne. »

Avesnes n'est pas tout le Hainaut et Lenôtre s'excuse du caractère exclusif de sa préface. Le Hainaut déborde l'arrondissement d'Avesnes, il déborde même la carte de France. Sa capitale française est Valenciennes, sa capitale belge est Mons. La frontière politique a coupé en deux la région naturelle comme elle en a coupé tant d'autres sur cette frontière du Nord taillée artificiellement à coups de traités de paix. M. Mabille de Poncheville n'a parlé que de la partie française. Ce très beau volume est, malheureusement pour le grand public, une curiosité bibliographique d'un tirage limité (moins de 500 exemplaires numérotés). Il est illustré de dessins « merveilleux de vérité et de pittoresque », dit Lenôtre, dus à un illustrateur, M. P. A. Bouroux, dont le crayon délicat a croqué les monuments et les sites avec la même filiale compréhension[1]. Il y a vraiment, entre le texte et les gravures, harmonie préétablie.

***

M. Gaston Bouthoul (*La Population dans le Monde*, Payot) a parfaitement raison de se gendarmer contre les études démographiques issues d'une idée préconçue ou trop soucieuses d'arriver à une conclusion. Il s'est efforcé de n'être pas systématique pour éviter de tomber dans le parti pris. Il cite la boutade de Wells : si Adam, qui n'avait jamais vu d'enfant, avait calculé la taille probable de son premier-né à vingt-cinq ans d'après la croissance de sa première année, il l'aurait prévu grand comme l'Himalaya.

Les problèmes démographiques sont d'une extrême complexité et nous n'avons pour les résoudre que des données rares et douteuses dès qu'on remonte un peu dans le passé ou qu'on s'écarte un peu dans l'espace. Les estimations anciennes sont bien discutables; les modernes, dans les pays qui n'ont pas de recensements ou qui n'en ont pas de sérieux, ne le sont pas moins. Combien d'habitants comptait l'Empire romain?

1. L'ouvrage « se trouve chez l'artiste, 2 rue Dupleix, Paris ».

Combien en compte aujourd'hui la Chine? On se trompait du simple au double pour le Maroc il y a un quart de siècle; on diffère d'avis dans la même proportion pour l'Empire du Milieu. A plus forte raison est-on incapable de décomposer ces chiffres hypothétiques en catégories précises d'après l'âge, le sexe, la profession. La comparaison des naissances et des décès n'est pas en soi un indice sûr du mouvement d'une population, puisque l'émigration ou l'immigration en corrige les effets. L'Angleterre en 1903 avait 1 100 000 naissances avec 470 000 émigrants; la France, dont l'émigration était à peu près nulle, se trouvait globablement sur le même pied avec 800 000[1] naissances seulement

Les lois démographiques que formulent des statisticiens ingénieux sont des constatations parfois piquantes, mais il leur manque la consécration du temps. La natalité, découvre un observateur hollandais, est inversement proportionnelle au chiffre moyen des dépôts dans les caisses d'épargne par tête d'habitant. Voilà qui serait rassurant pour notre ministre des Finances, il ne se sentirait pas menacé de retraits de fonds. Il serait tout de même prudent de ne pas s'y fier trop à la lettre. Un autre observateur, un des nôtres cette fois, Alfred Neymark a découvert une concordance admirable entre le revenu de la rente et celui de la natalité. En 1872, la rente sur l'État rapporte 5,45 p. 100 et le taux de la natalité est de 27,8 pour 1 000 habitants. En 1901, la rente ne rapporte plus que 2,98 p. 100, le taux de la natalité est tombé à 22,4. Si Neymark vivait encore aujourd'hui, il n'arriverait pas à s'expliquer que la rente sur l'État rapporte aux prix actuels autant qu'en 1872 et que le taux de la natalité soit tombé à 17.

Ce n'est pas à dire qu'il ne faille pas prendre au sérieux les inquiétudes de ceux qui voient la France en danger de dépopulation et même la race blanche menacée d'être submergée par la race jaune, ainsi que le craint *Le Destin des Races blanches*, par Henri Decugis (Librairie de France). Le flambeau de la civilisation a été tenu par l'Europe depuis deux

1. M. Bouthoul écrit 400 000 par une erreur qui n'est sans doute que typographique. Quelques autres lapsus sont moins explicables et aussi faciles à corriger. Par exemple, il attribue à Auguste le mot de César à Pharsale : « Soldat, frappe au visage. »

millénaires. Il l'avait été auparavant par plusieurs grands empires asiatiques, alors que l'Europe était encore inculte, peu habitée et par des peuplades à peu près sauvages. Nous avons pris pour définitif et éternel un état de choses qui était en somme récent et dû à des circonstances favorables. Nous avons admis que la supériorité de la race blanche et de l'Europe qui était son principal domaine ne pouvait être remise en question. Nous n'avons pas compris tout de suite que le progrès du machinisme favorisait les nations nombreuses et pauvres où la main-d'œuvre abonde à bas prix. L'habileté du travailleur ne compte plus autant avec l'outillage perfectionné et le prix de revient s'abaisse au delà de toute concurrence possible dans les pays de population croissante habituée ou résignée à un niveau de vie inacceptable en Europe et encore plus en Amérique.

La démographie est une branche maîtresse de la science historique car elle étudie la production de l'homme qui est l'acteur de l'histoire. Elle obéit à des lois, mais à des lois soumises à la volonté humaine beaucoup plus immédiatement que les autres lois naturelles. L'homme conscient a ou croit avoir un remède contre le chômage, qui est la réduction de la natalité, mais d'autre part il combat la mortalité par les progrès de l'hygiène et de la médecine. Il agit en sens contradictoire et ses prévisions comme ses actions ne donnent pas toujours ce qu'il en attendait. Tel industriel compte accroître la natalité en avantageant les familles nombreuses, mais il arrive que ses encouragements attirent à lui les familles nombreuses existantes beaucoup plus qu'elles n'en suscitent de nouvelles, comme on voit accroître le nombre des indigents dans les localités où des fondations philanthropiques ont été créées pour combattre la misère. De même, c'est un progrès flatteur que de prolonger la vie et surtout la durée de la vie active, mais est-ce nécessairement un bienfait social? Les jeunes, condamnés au chômage, n'admirent pas outre mesure les vétérans qui occupent plus longtemps qu'autrefois la place attendue par les conscrits. Il y a là une rupture d'équilibre. On parle de monnaie dirigée, on commence à parler aussi de natalité dirigée.

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

L'ART ITALIEN A PARIS[1]

J'ai dit dans un précédent article de quelle incroyable richesse est l'exposition d'art italien du Petit Palais et quelle impossibilité il y a de tracer à son propos en quelques pages un tableau de l'art italien. Cela pour plusieurs raisons. L'une est que, sans les fresques, où la plupart des grands peintres ont le mieux marqué leur personnalité, ce tableau est tout à fait incomplet : on ne peut juger Giotto sans la basilique d'Assise et l'Arena de Padoue, Masaccio sans la chapelle Brancacci, Raphaël sans la chambre de la Signature, Michel-Ange sans la Sixtine. L'autre raison principale est que, dès qu'on sort de quelques vues très générales, les grandes synthèses qui satisfont l'esprit par leur clarté faussent la réalité. Ces synthèses sont probablement nécessaires dans un manuel, où tout est préférable à la simple juxtaposition des noms et des œuvres sans effort intellectuel de coordination, mais, avouons-le, elles valent surtout ce que vaut leur auteur, étant plus révélatrices de la qualité de son esprit que de celle des choses dont il parle. Car les points de vue changent si complètement au cours du temps que les idées vraies il y a cinquante ans ne le paraissent plus du tout aujourd'hui. Presque tous les contemporains de Stendhal ne trouvaient comme lui à ce qui a précédé Raphaël qu'un « intérêt historique »; un demi-siècle plus tard, Raphaël passait pour académique (qu'on relise le *Voyage en Italie* de Taine) et bientôt la mode penchait vers les « Primitifs »; il y a trente ans à peine, on n'avait encore que

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin.

mépris pour « l'emphase » du Bernin et la « vulgarité » du Caravage, qui est maintenant au pinacle. Voilà de quoi nous incliner à la modestie; comment tirer des conclusions valables de prémisses à ce point incertaines?

Ceci dit, la promenade dans les salles de l'exposition à laquelle je voudrais me borner n'apparaît pas non plus facile à faire brève : la peinture seule compte 490 numéros et il n'est presque pas de tableau devant lequel on n'ait une raison de s'arrêter. Ajoutez à cela les sculptures, les dessins, les manuscrits, les bronzes, les tissus, les objets d'art, qui tous vaudraient la peine d'être étudiés. La tâche est impossible; on m'excusera d'être incomplet.

On entre dans l'exposition par une galerie de sculpture. Déjà on est ébloui par une série de chefs-d'œuvre qui marquent des moments importants de l'art italien : statues d'Arnolfo di Cambio, l'architecte du dôme de Florence, morceaux de concours de Brunelleschi et de Ghiberti pour l'exécution des portes fameuses du Baptistère, *Vierge* de della Quercia, le frêle *David* de Verrocchio et son buste de femme tenant des fleurs, si Léonardesque qu'on se demande s'il n'y a pas quelque chose de l'élève dans l'œuvre du maître, les *Chanteurs* de la tribune de Luca della Robbia, les bustes de Mino, de Benedetto da Majano, de Riccio et d'autres. Dans la galerie opposée, le précieux tombeau de Gaston de Foix, le bas-relief de *la Vierge et l'Enfant* de Michel-Ange, l'*Andromède* de Cellini, d'admirables Bernin, que sais-je encore? Ne pouvant tout décrire, attardons-nous un moment devant les Donatello, car ce grand artiste est un des plus grands du quattrocento, et il a joué dans l'évolution de la peinture comme de la sculpture un rôle considérable : à Florence, Masaccio l'a vu, à Padoue, Mantegna. Sauf le bas-relief de la *Crucifixion*, en bronze rehaussé d'or, qui est de la fin de sa vie et qui se rapproche, pour la composition par plans successifs, des reliefs de l'autel de Padoue et de la chaire de Saint-Laurent, ce qu'on nous montre, ce sont des œuvres de sa jeunesse ou de sa maturité : elles ont peut-être moins d'imposante grandeur que les dernières, mais plus de poésie. Le *Génie ailé* et le buste de jeune homme du Bargello sont de ces ouvrages dont il semble qu'en vivant avec eux on n'épuisera

jamais la beauté; le *Saint Louis de Toulouse* de Santa Croce unit à la majesté un charme juvénile qui fait de lui comme un frère mitré du *Saint Georges*. Quant au *Saint Jean* de marbre, la bouche entr'ouverte, les yeux fixés sur un avenir invisible, il semble consumé d'une flamme intérieure; l'intensité d'émotion est presque trop forte et cependant elle ne rompt pas l'harmonie si pure des lignes verticales : point d'équilibre où l'art atteint bien rarement...

***

Laissons la rotonde des petits bronzes, laissons pour le moment la première salle du quattrocento où l'on entre directement, pour passer dans les salles, isolées des autres, qui renferment les tableaux religieux du XIIIe siècle au milieu du XVe. C'est une des parties les plus émouvantes, des plus nouvelles aussi de l'Exposition. On y a rassemblé pour la première fois une série de peintures de Florence, de Lucques, de Pise et de Sienne qui nous montrent d'où sont nées au XIVe siècle ces deux grandes sources de la peinture italienne, l'art florentin et l'art siennois. Voici les *Crucifix* de Berlinghieri et de Giunta Pisano, une *Vierge* de Guido da Siena datée de 1242, des devants d'autel représentant *Saint François*, la *Madeleine*, *la Vierge* sur fond d'or, entourés de scènes de leur vie. On distingue sans peine plusieurs mains, plusieurs façons de sentir, — il serait trop long de s'en expliquer ici —, mais la conception générale est la même. Images planes, faites partie pour l'édification, partie pour la contemplation, leur fonction n'est pas très différente de celle des vitraux dans nos cathédrales. Elles cherchent moins à imiter le réel qu'à décorer et à signifier.

Par ce caractère, la peinture italienne se rattache encore à Byzance. Il fallait pour l'animer d'une étincelle qui la rapproche de la vie l'intervention de quelques hommes de génie. A Rome, c'est probablement Cavalli, de qui ne subsistent que des décorations murales et qui par suite manque ici. A Florence, c'est Cimabue; à Sienne, Duccio. On n'a pas fini de discuter sur la part respective de ces deux maîtres. Nous avons du moins conservé une œuvre certaine de Duccio, le

grand retable placé en 1311 dans la cathédrale de Sienne, dont quelques morceaux sont à l'exposition; et il n'y a aucune bonne raison de retirer à Cimabue *la Vierge aux Anges* du Louvre. Celle-ci est d'une grandeur admirable; les figures y prennent, malgré ce qu'elles ont encore de hiératique, une réalité, un volume qu'elles n'avaient pas chez les artistes antérieurs. Il est très vrai que par Cimabue et Cavallini s'ouvre la voie qui mène à Giotto. Ce qui est netteté de conception, puissance formelle dans la peinture du XIVe siècle vient de ce côté. Ce qui est poésie vient plutôt de Duccio, lequel apporte un pathétique plus humain et un sens exquis au balancement des lignes. Vue trop sommaire, mais qui néanmoins paraît correspondre à peu près aux faits. La charmante *Vierge* de Turin, qu'on a raison d'attribuer à l'auteur de la *Madone Rucellai*, tient à la fois de Cimabue et de Duccio; peut-être, sans Giotto, l'art florentin en serait-il resté longtemps là. Giotto a tout transformé. S'il n'a pas été, comme l'inscrivait Ange Politien au dôme de Florence « celui par qui la peinture est ressuscitée », car nous savons qu'elle était avant lui bien vivante (les plus anciennes peintures de la basilique d'Assise en sont la preuve la plus frappante), il a été cependant le grand rénovateur. C'est un observateur pénétrant et un prodigieux ouvrier; c'est aussi un poète en ce sens que, tout en cherchant à nous donner le sentiment de la valeur plastique des choses, il choisit l'attitude, la forme, le trait qui révèlent avec le plus de simplicité et d'émotion la vie intérieure des êtres qu'il représente. Il est un des plus grands inventeurs de l'art. Malheureusement, le *Saint François* du Louvre ne permet pas de s'en rendre compte; non parce qu'il n'est sans doute pas entièrement de sa main (quel est, sauf Michel-Ange, le peintre italien chargé de commandes qui ne s'est pas fait aider?), mais parce qu'il ne manifeste pas la variété et l'étendue de son génie. Ceux qui ont eu le bonheur d'admirer les fresques de l'Arena en retrouveront quelque chose dans l'admirable *Crucifix* qui vient de cette même chapelle. Que de chemin parcouru depuis le *Christ* de Berlinghieri!

Je ne voudrais dire aucun mal de Gaddi, ni des autres successeurs de Giotto, mais ce qui me touche surtout en eux

c'est son reflet. A ce moment, l'art le plus original, il faut le chercher à Sienne, chez Simone Martini, chez les deux Lorenzetti. La *Vierge* de Simone, de 1320, envoyée d'Orvieto, est tendre et grave; les morceaux du polyptyque qu'il a peint sans doute à Avignon vers la fin de sa vie, prêtés par Anvers et par le Louvre n'ont pas la grandeur de Duccio, mais un pathétique étrangement idéalisé par l'éclat de la couleur et la fluidité des lignes.

Pietro et Ambrogio Lorenzetti sont plus terrestres. Et cependant la *Nativité de la Vierge* de Pietro (Sienne, Opera del Duomo) et plus encore la *Vierge et l'Enfant* d'Ambrogio entourés de saints, avec la Foi, l'Espérance et la Charité (Massa Maritima), dégagent ce parfum poétique qui, depuis Duccio jusqu'à Beccafumi, est comme la marque de la peinture siennoise; il embaume la *Nativité de la Vierge* de Sassetta (collégiale d'Asciano) comme, plus tard la *Sainte Barbe* de Matteo di Giovanni (Sienne, S. Domenico), blonde et pâle avec un demi-sourire douloureux, ou la *Vierge* de Neroccio, douce harmonie de rose, de bleu, de noir et d'or. Ces deux derniers tableaux sont déjà de la fin du xve siècle : on dirait que Sienne, déchirée par les discordes et les guerres, a vécu néanmoins jusque-là comme dans un rêve.

A Florence on est plus positif. Nul n'en témoigne mieux que Fra Angelico, mort en 1455, dont la même salle contient plusieurs ouvrages. Sa piété, sa pureté d'âme n'ont pas empêché qu'il ait constamment cherché à fortifier son art et que ce saint, que nous aimons pour sa sainteté, ne se soit trouvé en même temps un grand peintre. Il n'a eu garde de s'enfermer dans son couvent : à la différence d'un Sano di Pietro à Sienne ou même d'un Borgognone à Milan, qui cherchaient surtout dans leur cœur les images du Christ, de la Vierge et des bienheureux, Fra Giovanni étudiait scrupuleusement la vie même et les œuvres de Masolino, de Masaccio, d'Uccello, qui renouvelaient autour de lui le langage de la peinture. Il a su appuyer ses visions sur la terre. Son œuvre marque un progrès presque constant dans l'expression plastique depuis le céleste *Couronnement de la Vierge* du Louvre — où il s'inspire et de Lorenzo Monaco, son maître, et des Siennois qu'il avait pu connaître à Cortone — jusqu'à la

décoration, pleine de simplicité et de force de la chapelle de Nicolas V au Vatican. Rien, à l'Exposition, ne représente exactement cette dernière période de sa carrière; du moins le visiteur attentif pourra-t-il se rendre compte de l'évolution qui s'est déjà produite au moment où il peignait le *Martyre des saints Côme et Damien* du Louvre.

Laissant là Nicolas de Foligno, malgré sa qualité dramatique, et Bonfigli, malgré sa grâce, allons voir les contemporains et les cadets de Fra Angelico dans les salles du quattrocento voisines de la galerie de sculpture; jetons seulement avant de partir un coup d'œil au petit *Saint Benoît dans sa grotte* de Lorenzo Monaco (à lord Rothemere), pour goûter son précieux accord de gris, de noir et de vert sombre, relevé d'une tache rose et or.

***

Les grands Florentins auxquels nous arrivons ont repris le flambeau que les giottesques avaient reçu de leur maître et qu'ils étaient sur le point de laisser éteindre. C'est une chose assez passionnante que cet effort, sans cesse repris à Florence, pour mieux saisir et rendre la forme. Sans doute, une fois encore, ne pouvons-nous en juger tout à fait, les fresques seules pouvant nous éclairer complètement. Masolino est assez bien représenté par la *Fondation de Sainte Marie Majeure*, d'une ordonnance claire et noble et par deux ou trois autres panneaux, dont le *Saint Julien* des Offices et un morceau de prédelle, du Musée Ingres, où saint Julien se laisse tromper par un diable en pourpoint rose et chausses noires, si jeune et séduisant que l'on ne s'étonne pas de la crédulité du saint. Mais tout cela ne donne pas l'idée de ses décorations de Rome ou de Florence; sa vraie grandeur échappe. Davantage encore celle de Masaccio, mort à vingt-sept ans en 1428 et qui, en si peu d'années, a donné une impulsion irrésistible à l'école florentine : la chapelle du Carmine, où il continua l'ouvrage commencé par Masolino, devint tout de suite le lieu de pèlerinage des peintres. Son vigoureux réalisme, transfiguré par une ampleur de style inconnue depuis Giotto, eut une action prolongée jusqu'à Raphaël et Michel-Ange. Ce qui à l'exposition donne le mieux

une idée de ce qu'il fut est la petite *Crucifixion* de Naples sur fond d'or : aux pieds d'un Christ aussi solennel qu'un Christ roman, entre les majestueuses figures de la Vierge et de saint Jean, une Madeleine agenouillée, en manteau d'écarlate, étend violemment les bras dans un geste désespéré.

Paolo Uccello et Andrea del Castagno sont de la même génération, ou à peu près. Les images colossales de *la Sybille de Cumes* et de *Pipo Spanno*, Florentin qui servit la Hongrie, battit les Turcs et devint Hospodar de Temesvar, montrent l'art rude de Castagno sous son meilleur jour; le portrait du condottiere est magnifique. Pour Uccello, tout le monde connaît son goût de la mathématique et de l'abstraction et sait qu'il a fait avancer l'étude de la perspective. D'où une réputation de froideur qui me paraît injuste. Il est vrai que dans l'*Histoire de l'hostie profanée*, il se montre préoccupé de construction spatiale, mais aussi quelle grandeur dans ces petites scènes! Il est vrai que, dans ses *Batailles*, — on peut voir ici, à défaut de la plus belle, demeurée à Londres, celles des Offices et du Louvre, — il a accumulé les poses difficiles, chevaux cabrés ou se débattant les quatre fers en l'air, soldats courant, se heurtant ou étendus en raccourci; mais, en dépit de toutes ces démonstrations d'habileté, on s'aperçoit que ces mêlées confuses nous emmènent, grâce à je ne sais quelle fantaisie de l'arrangement et de la couleur, dans un monde imaginaire que la perspective ne limite plus. Uccello a en lui un point qui s'ignore : souvenons-nous du jeune guerrier dans le panneau de Londres, des arbres d'un vert profond, chargés de fleurs et de fruits, qui ferment l'horizon.

Auprès d'Uccello, se voient la belle *Vierge* aux chairs transparentes de Baldovinetti, devant un vaste paysage, et deux ouvrages du grand Piero della Francesca. Ce sont des œuvres tardives qui n'ont pas les blancheurs de perle du *Baptême* de Londres ou des fresques d'Arezzo : pour trouver quelque chose de cette magique lumière, il faut aller chercher plus loin dans la Tribune les profils de Guidobaldo de Montefeltre et de Battista Sforza; le visage de celle-ci est à peine moins lumineux que le ciel pur sur lequel il se détache à peine... Ici l'aspect monumental est du moins le même. *L'Annonciation*, dans le retable de Pérouse, avec ses gris, ses bleus et ses blancs

est très belle. La *Vierge* du Musée d'Urbin, si elle a l'impassibilité d'une idole, en a aussi la majesté, et les détails en sont ravissants : le rouge rosé de la robe de la Vierge, les deux gris de son manteau, les robes des anges, l'une rose pâle, l'autre bleutée, leurs colliers d'or et de cristal, le fil de coraux que porte au cou l'Enfant, composent avec le fond gris une harmonie si singulière qu'elle demeure inoubliable.

Nous venons de voir les peintres qui, avec Donatello, ont achevé d'orienter l'art florentin et influé par là sur tout l'art italien. Je ne pense pas que les « valeurs tactiles », pour emprunter l'expression de M. Berenson, ou, comme disent nos contemporains, les « volumes » importent seuls en peinture; mais à ce moment de l'histoire, la capacité de les faire sentir est vraiment une conquête primordiale.

Passons, quoiqu'il ait de quoi nous retenir (surtout avec la *Crucifixion* de la collection Kress) devant Pesellino. Voici dans la salle suivante, auprès de Filippo Lippi, leur aîné, ceux qui sont pour le public les principaux représentants du quattrocento florentin : Benozzo Gozzoli, Botticelli, Ghirlandajo, tous trois nés vers le milieu du siècle. Quoique l'*Adoration des Mages* des Offices par Ghirlandajo ait une réelle beauté, quoiqu'il y ait là deux agréables Gozzoli, il est bien évident que ces tableaux ne donnent pas l'idée de la manière dont le premier mêle aux scènes évangéliques de vigoureux ou charmants portraits et les colore d'un reflet de la vie de son temps, non plus que des « histoires » qu'anime la gracieuse imagination du second aux murs du palais Riccardi et du Campo Santo de Pise. De Botticelli, au contraire, voici deux œuvres capitales : *la Vierge à la Grenade* et la *Naissance de Vénus*. Rien ne plaisait davantage, voilà trente ou quarante ans. Aujourd'hui j'entends parler de déception. Après les avoir portés trop haut, peut-être ne les estime-t-on plus assez. Isolons-nous devant elles; ne révèlent-elles pas la même inquiétude intérieure, la même nostalgie? Le chœur d'anges qui entoure la Vierge n'a rien perdu pour moi de son charme. La Vénus aux yeux gris, aux tresses d'or stylisées, sa coquille légèrement posée sur les flots à peine agités, a toujours la même grâce fragile; son corps infléchi, les figures mouvantes,

les draperies soulevées par le vent, sont animées d'un rythme exquis qui touche comme une musique.

Fra Filippo est bien représenté par son *tondo* des Offices. J'ai trouvé le *Baptême* de Verrocchio plus beau que dans mon souvenir. Ses couleurs de fleur passée et son paysage corrigent l'effet d'un dessin un peu anguleux par places. Nul n'ignore que l'ange de gauche passe pour être de Léonard : qu'on le compare à l'*Annonciation* placée dans la tribune et celle-ci aux tableaux indiscutables du Vinci, on ne doutera pas que Vasari ait dit la vérité. Ce premier début d'un si grand génie donne à rêver.

Signorelli figure ici, entre la Toscane et l'Ombrie, avec une *Madeleine au pied de la Croix* émouvante et une *Flagellation* plus ancienne où l'on reconnaît l'élève de Piero della Francesca; élève moins impassible que le maître, moins grand aussi, mais qui tient de lui une puissance un peu massive et un sentiment de la lumière exceptionnel dans les tableaux de ce temps. Tout auprès, le *Tobie et l'Ange* des Pollaiuolo m'attire irrésistiblement. Antonio (avec qui son frère Piero a collaboré) est tenu pour un de ceux qui ont le plus avancé au xve siècle dans l'étude du corps humain. A juste titre : il suffit, pour s'en assurer, d'aller voir parmi les petits bronzes l'admirable groupe d'*Hercule et Antée*, dans la salle des dessins la gravure du *Combat d'hommes nus*. Est-ce une raison pour qu'on parle si peu de la qualité de ses paysages, presque jamais de son invention poétique? Le gentil Tobie du Musée de Turin, en pourpoint et chausses de soie, coiffé d'un petit feutre, suit un ange aux ailes déployées, magnifiquement drapé de brocart vert et or et de velours couleur de grenat; il pose avec confiance sa main sur le bras du messager céleste qui lui retourne un regard amical; le petit chien trotte devant; ils suivent une crête au bord d'une longue plaine où serpente un fleuve, sous le ciel propice et bleu. Comme il arrive chaque fois que la fantaisie s'enferme dans un dessin précis — n'est-ce pas un des secrets du pouvoir de Dürer? — notre esprit est conduit sans perdre pied dans le monde des rêves. Ce tableau devient une allégorie, mieux un symbole du voyage qu'entreprend la jeunesse à travers le monde, à travers la vie.

ANTONIO ET PIERO POLLAIULO. — TOBIE ET L'ANGE.
(*Musée de Turin.*)

La poésie dont nous sommes enveloppés dans la salle voisine a plus de mollesse et de vague : nous sommes en Ombrie. Du moins les Ombriens dominent, car on a fait place à Fra Bartolommeo, à Filippino Lippi et à Piero di Cosimo.

L'*Apparition de la Vierge à saint Bernard*, de la Badia de Florence, et l'*Annonciation* de San Gimignano sont parmi les meilleures peintures de Filippino; sous une fermeté dont il a donné des preuves au Carmine,en terminant l'ouvrage de Masaccio, on y découvre un souvenir de Botticelli dont il fut l'élève. Le *Saint Jérôme* des Offices, au dessin tourmenté, se détache sur un paysage presque flamand : influence vraisemblablement du triptyque de Van der Goes qui causa à Florence une impression profonde lorsqu'on le plaça en 1482 dans la chapelle Portinari. Il y a quelque chose encore de cette influence chez Piero di Cosimo, ce peintre que Vasari nous décrit bizarre, fantasque et, pour tout dire, un peu fou. Bizarres en effet sont les personnages des tableaux du Metropolitan Museum qui paraissent jouer au lutteur et à l'équilibriste; mais le paysage de l'un d'eux, le *Retour de la chasse*, fait de bruns et de bleus et qui tient à la fois du Nord et de l'Extrême-Orient, est étrangement captivant.

Fra Bartolommeo a des côtés de grand peintre, et ses dessins sont d'un maître. Malgré tout, il nous apparaît le plus souvent sous un aspect un peu solennel et sa couleur est rarement plaisante. Elle me gâte la *Vierge de Carondelet* (cathédrale de Besançon). Pour nous le faire aimer, il aurait fallu les *Deux saintes* de Lucques, son chef-d'œuvre.

Une fraîcheur délicieuse nous pénètre lorsqu'on arrive aux paysages ombriens. Ils n'ont rien de la sécheresse de la Toscane : une campagne verte, des arbres au frêle feuillage, la voûte immense du ciel. Personne à cette époque en Italie ne nous donne comme eux le sentiment de l'espace. C'est à cela qu'est due une bonne part de la séduction du Pérugin. Non que ses personnages n'aient de la grâce et de la dignité, mais ils sont un peu faibles, un peu fades, et ils se lieraient mal sans la lumière et l'air qui circulent derrière eux, — derrière, non pas autour, car ils n'y baignent pas. Nous pouvons en juger par l'*Ascension* du Musée de Lyon, qui a retrouvé pour quelques

semaines sa lunette venue de Saint-Gervais et sa prédelle venue de Rouen. On a l'impression que, pour ses innombrables tableaux religieux, Pérugin ne retournait pas souvent à la nature, car, placé devant elle, il a bien plus d'accent : ses portraits sont des meilleurs. Si l'*Apollon et Marsyas* du Louvre est de sa main, c'est qu'il avait à ses heures un sens de la beauté corporelle digne de Raphaël, son élève.

Deux *Madones* de Pinturicchio rappellent à ceux qui les connaissent les fresques peuplées de gracieuses figures de femmes et de jeunes hommes qui ornent si bien la Libreria de Sienne et l'Appartement Borgia. Les panneaux de *l'Histoire de saint Bernardin*, miniatures agrandies dans un cadre d'orfèvrerie feinte, sont-ils ou non de Fiorenzo di Lorenzo? Je ne saurais le dire. Ils sont en tout cas parmi les productions les plus délicates de l'art de Pérouse : la scène de la jeune fille ressuscitée par le saint se passe devant un arc à l'antique dont la blancheur encadre une vallée virgilienne; une tendre ferveur unit les personnages, sauf un qui pose pour le spectateur, un de ces adolescents vêtus avec recherche qu'affectionnent les peintres de l'Ombrie, si minces et si nonchalants qu'ils font penser — je crois que la remarque est de M. Berenson — aux héroïnes travesties de Shakespeare.

Tout auprès, des Raphaël de jeunesse, — nous connaissons ceux qui viennent du Louvre; celui de Lisbonne a bien de la grâce, — et une *Judith* du Sodoma, son visage exsangue chargé de mélancolie sensuelle.

De là, à Pontormo, à Bronzino, au Rosso, même à Andrea del Sarto la transition est brusque. Ces contrastes alternés sont un des plaisirs de l'exposition. On est assez injuste chez nous envers les Florentins du XVIe siècle qu'on appelle non sans dédain; les « maniéristes »; ils subissent la défaveur que connurent les « éclectiques » et les « réalistes » du XVIIe siècle. Peut-être (cela n'est pas sûr) n'ont-ils pas la même importance historique; mais ils ont leurs mérites propres. Andréa del Sarto est le plus sobre; j'aime sa *Vierge* de la galerie Borghèse pour l'assemblage nuancé des gris, des violets et des bleus. Pontormo et Bronzino sont de remarquables portraitistes : je ne pense pas qu'on le conteste devant le panneau d'où la

blonde *Lucrezia Panciatichi*, au teint mat, aux longues mains pâles et le hautain *Stefano Colonna* de Bronzino nous regardent, à côté du *Joueur de luth* de Pontormo. Où les difficultés commencent c'est aux tableaux religieux. Je reconnais qu'en appliquant à la *Pietà* de Besançon l'élégance un peu contournée qui donne tant d'agrément à la *Vénus* de Londres, Bronzino n'a pas obtenu un effet très heureux; mais certains détails me plaisent. Quant à la *Descente de croix* de Pontormo (Florence, Santa Felicità), elle manque de concentration et, si l'on veut, de sérieux; malgré tout, l'agencement de ces courbes qui emplissent la toile de leur arabesque, la combinaison de ces couleurs limpides et tendres, me semblent à la fois nouveaux et plaisants à l'œil. Dans leur fraîcheur première, les Primatice de Fontainebleau devaient avoir cette transparence et cette clarté. François Ier ne s'entendait pas si mal aux arts. L'autre décorateur de Fontainebleau, le Rosso, avec des lignes aussi anguleuses que celles de Pontormo sont souples, use aussi de couleurs très vives, sans gris, brun ni noir. Et il décompose curieusement les formes par plans, presque comme le ferait un artiste de goûts classiques tenté par le cubisme. Le jour où l'on aura fini de découvrir les successeurs du Caravage on s'apercevra que les Florentins du cinquecento ne sont pas méprisables.

Il n'en reste pas moins qu'en passant dans la pièce suivante, on éprouve, je ne dirai pas un repos, car les Ferrarais ne sont point des gens calmes, mais la sensation d'apaisement que donnent la force véritable et la douceur. Car on a groupé là des œuvres qui n'ont en commun que la région de l'Italie où elles sont nées. D'un côté : les formes tourmentées, parfois déchiquetées de Cosimo Tura, dont le grand *Saint Georges* (dôme de Ferrare) a une sorte de grandeur sauvage; les figures monumentales de la *Vierge entre saint Pétrone et saint Jean* de Cossa; la *Pieta* d'Ercole de Roberti (Liverpool), précise et précieuse comme un primitif flamand; le lyrisme légèrement théâtral de l'*Apollon* et de la *Circé* de Dosso Dossi, — c'est la part de Ferrare. De l'autre : le charme un peu mou de Francia — c'est la part de Bologne; — et le sfumato des élèves de Léonard, c'est la part de Milan. On connaît bien les — qualités de ceux-ci par le Louvre, où ils sont représentés par

des morceaux de choix. Signalons cependant le *Mariage mystique* du musée Poldi-Pezzoli, qui a les meilleures qualités de Luini, le portrait de *Girolamo Morone* par Solario (au prince de Molfetta, Milan), qui évoque un Holbein plus féminin, le *Girolamo Casio* de Boltraffio; enfin deux toiles de Gaudenzio Ferrari. Celui-ci est différent des autres, car à l'enseignement du Vinci s'est superposé puis substitué une forte influence allemande; nul ne le regrettera devant la *Vierge* si humaine de la collection du prince Borromeo. On aimerait insister sur cet élément germanique dans l'Italie du nord, dont on trouve plus d'une trace. Le temps nous manque, passons.

***

Traversons la rotonde où nous prenons contact avec la Vénétie et Parme : Montagna, Cima, Mantegna, Palma le vieux (la *Sainte conversation* est un de ses tableaux les plus complets), le Parmesan (*la Courtisane Antea*, de Naples, le montre portraitiste de premier rang), Bartolommeo Veneto (ses deux portraits sont parmi les plus beaux d'une exposition qui en compte tant); on voudrait s'attarder, mais comment? Une salle vénitienne nous attend, si pleine de richesses qu'il n'est même pas possible de les énumérer.

D'abord deux grands isolés : Antonello de Messine et Mantegna. Antonello n'est qu'un Vénitien d'occasion, n'ayant habité Venise qu'à la fin de sa vie. Rien ici ne date de cette époque, sauf peut-être la *Vierge de l'Annonciation* de Palerme, où une flamme méridionale brûle sous la facture égale, émaillée du disciple des Flamands. Antonello est le seul des grands Italiens qui ait subi de façon durable l'influence des successeurs de van Eyck et surtout qui se soit approprié leur technique — nous ne pouvons rechercher ici où il l'a apprise; les autres, qu'ils aient rencontré Roger van der Weyden lorsqu'il vint à Ferrare ou qu'ils aient vu des œuvres septentrionales, leur art n'en a pas été profondément modifié. Il est superflu de louer une fois de plus les portraits d'Antonello; attirons seulement l'attention sur celui qui d'une collection privée est passé au Musée de Turin. Le peintre n'imite d'ailleurs pas ses maîtres; il applique leurs moyens d'expression à sa propre

manière de sentir. Voyez la *Crucifixion* d'Anvers : l'atmosphère du paysage clair n'est pas du Nord; les figures ont un style calme et grand; les corps nus des larrons, tordus sur leurs hauts gibets contre un ciel transparent et tout pénétrés de clarté, sont d'une beauté italienne; toute la scène, malgré ses petites dimensions, a une noblesse ineffable, à laquelle aucun Flamand n'atteint.

J'ai dit que Mantegna était, lui aussi, un isolé; il faut s'entendre. Son goût de l'antique, il le tient à la fois de l'esprit archéologique qui régnait à Padoue, de Squarcione son maître, de Jacopo Bellini, son beau-père, et de Donatello qui a travaillé plusieurs années au Santo. Il est cependant le seul, dans le nord de l'Italie, à avoir voulu résoudre le problème de la forme en s'inspirant de l'antiquité. Cela paraît avec évidence aussi bien dans la *Crucifixion* du Louvre et les deux morceaux de la même prédelle prêtés par le Musée de Tours, dans le *Saint Georges* de Venise, — tous exécutés autour de sa trentième année, — que dans le *Christ mort* du Brera ou le *Saint Sébastien* de la Cà d'Oro, qui datent de la dernière partie de sa carrière. Il sut, du reste, appliquer aussi bien sa science à la vie contemporaine : faute des fresques du palais de Mantoue, le petit portrait du *Cardinal François Gonzague*, de Naples, montre avec quel ampleur il traitait le réel.

Auprès de lui, les Véronais et Vénitiens du début de la Renaissance. Je ne puis insister comme je le voudrais sur chacun d'eux. Cela n'est pas, après tout, nécessaire, car s'il est des peintres qui parlent pour eux-mêmes, ce sont bien ceux-là. Point n'est besoin de briser une écorce pour trouver le fruit. Ils se livrent sans effort : Pisanello, représenté par le tableau du Louvre (il faut aller voir ses médailles où il enferme dans un cercle étroit, avec un art qui n'a été égalé ni de son temps ni depuis, un portrait et une composition d'une grandeur magnifique); Crivelli, ses femmes aux paupières demi-closes, ses marbres, ses brocarts, ses ors, ses fruits en guirlande; Jacopo Bellini de qui l'influence dépasse l'œuvre; l'aimable Carpaccio — la *Nativité* presque inconnue de la collection Gulbenkian s'égale aux capricieuses inventions dont il a décoré les Scuole vénitiennes —; enfin Giovanni Bellini, le plus grand d'entre eux. La sévérité antique où l'avaient instruit son père et son

beau-frère s'est chez lui tout de suite tempérée de douceur. Douceur de son âme : la *Pietà* du Brera, encore anguleuse dans la forme est d'un sentiment tendre et profond; rien de plus touchant que le visage de Marie, que le contact de sa main avec la main de son fils. Douceur aussi de la lumière vénitienne : il est un des premiers à avoir usé de la lumière du dehors comme moyen pictural. La lumière pénètre, il est vrai, les figures de Piero della Francesca, mais c'est une lumière si l'on peut dire abstraite, née plutôt de l'esprit du peintre que du ciel et de l'air; elle effleure les visages du Vinci, mais c'est une lumière ménagée avec un art infini pour modeler moelleusement les visages et les formes. Celle de Bellini émane véritablement de l'atmosphère. Nous avons vu les Ombriens peindre au fond de leurs tableaux les arbres, les eaux et le ciel; cependant, souvenons-nous-en, l'air qui circule dans leurs molles campagnes ne dépasse pas l'arrière-plan. Avec Bellini, il est partout. Comme elle est émouvante, cette lueur du soir qui amplifie en l'enveloppant la *Transfiguration* de Naples! quelle sérénité, quelle paix bénie! Comme il est tangible le jour doré qui relie au paysage les figures de l'*Allégorie* des Offices!

Il y a autre chose encore. On parle des Vénitiens comme de peintres tout sensuels qui ne voient de la vie que la beauté extérieure; il me semble que chez les plus grands règne une sorte de mystère, qui ne tient pas seulement à ce que certains sujets sont devenus inexplicables. Les humanistes ou les princes lettrés ont imposé leurs motifs romanesques et leurs symboles à d'autres peintres. A de rares exceptions près — je songe au *Pan* de Signorelli — les Vénitiens sont les seuls qui en aient tiré un élément poétique. La clé de l'*Allégorie* de Bellini nous est donnée, dit-on, par « le Pèlerinage de l'âme » d'un auteur français; en demeure-t-elle moins étrange? Et la *Pietà* de Carpaccio à Berlin, la *Tempête* de Giorgione, l'*Amour sacré et l'Amour profane* de Titien, leur secret mal dévoilé comme il agit sur l'imagination!

Lotto aussi est plein de singularités et de pensées qu'il ne dit pas. Artiste, au reste, bien inégal, capable de passer du plus déplaisant sentimentalisme, à la pénétration la plus profonde; mais si complexe qu'on se refuse à le définir en quelques lignes. La *Sainte Lucie* de Iesi, que bien peu de gens

connaissent, est une toile pleine de qualités contradictoires. Elle séduira moins que le portrait d'homme à barbe rousse du Brera, auquel on a fait avec justice les honneurs de la Tribune et cet autre portrait de jeune homme, malheureusement un peu abîmé, entré depuis quelques années à l'Académie de Venise : maigre et pâle dans son vêtement de soie noire, les yeux ardents et tristes, il est assis devant une table où, sur une étoffe bleu clair, sont semés les pétales d'une fleur rose. J'entends la voix d'Octave dans la Comédie de Musset : « Je ne vous aime pas, Marianne, c'est Celio qui vous aimait... »

***

La Tribune, qui occupe le centre des Galeries du Petit Palais, est une telle assemblée de chefs-d'œuvre que, pour satisfaire l'esprit, il faudrait faire de chacun d'eux l'étude. Pour contenter le cœur, mieux vaudrait le silence. Il y a là Piero della Francesca, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Titien, Tintoret, le Corrège, représentés par quelques-uns de leurs ouvrages les plus parfaits. Ils ne se nuisent pas, ils s'exaltent l'un l'autre. Et l'on peut choisir celui avec lequel on veut s'entretenir suivant le jour et l'humeur. Ce matin, ce qui me touche, c'est la fraîcheur juvénile du *Sposalizio* de Raphaël, délicieuse aurore du génie qui nous donnera *la Vierge à la chaise* et le *Balthazar Castiglione*, un des plus beaux portraits du monde. Ce soir, sera-ce la riche et rêveuse musique du *Concert champêtre*, l'inexplicable poésie de la *Tempête*? ou la Vierge sur les genoux de sainte Anne, son visage souriant penché vers l'Enfant, tandis que, derrière elle, les hautes cimes bleues s'étagent à l'infini? Sera-ce *la Sainte Famille* où Michel-Ange mêle à l'évangile la beauté platonicienne? Demain, la *Suzanne* de Tintoret, la longue *Vénus* de Titien, les épaules pleines de sa *Femme au miroir*? C'est peut-être chez lui, en fin de compte que nous viendrons nous reposer à cause de « sa plénitude, son équilibre, son harmonie », qu'admirait Delacroix.

Les mots sont bien inégaux à ce qu'on éprouve. Marquons seulement, d'une façon toute prosaïque, l'intérêt de quelques

rapprochements qu'on n'avait jamais faits. C'est la première fois que nous voyons la *Tempête* auprès du *Concert champêtre* : je n'ai plus aucune peine à croire qu'en peu de temps — un homme de génie peut aller vite — Giorgione ait passé de l'un à l'autre. Malgré l'avis d'excellents critiques, je ne vois pas que la toile du Louvre puisse être de Sébastien del Piombo — il m'en paraît bien incapable — ni de Titien jeune — nous avons dix preuves qu'il peignait autrement. Le *Jeune homme* de Budapest, admirable portrait, m'embarrasse davantage, et aussi la *Judith* de l'Ermitage, que je ne sais où placer. Une fois de plus, le problème de Giorgione m'apparaît insoluble.

C'est la première fois également qu'on peut examiner auprès de *la Vierge aux Rochers* et de la *Sainte Anne*, l'*Annonciation* de Florence et les deux gracieuses *Madones* de l'Ermitage qui passent sous le nom de Vinci. Je ne doute pas que l'*Annonciation* ait été peinte par Léonard quand il était encore chez Verrocchio ou au sortir de chez lui : le sentiment qu'il aura du paysage, du modelé, de l'expression me semblent s'y faire jour : « Il ne faut pas, dira-t-il plus tard, définir les muscles avec dureté, mais que les douces lumières finissent insensiblement dans des ombres plaisantes, et de là naît la grâce. » Quant à la *Madone Litta* et à la *Madone Benois*, je ne les crois pas de lui, même la seconde. Je sais bien que ce génie universel « adonné à la géométrie et très impatient du pinceau », comme l'écrivait un contemporain à la duchesse de Ferrare, se contentait souvent de mettre la main au travail de ses élèves; mais, cette fois, je crois que les élèves ont utilisé de ses dessins, sans qu'il soit intervenu davantage.

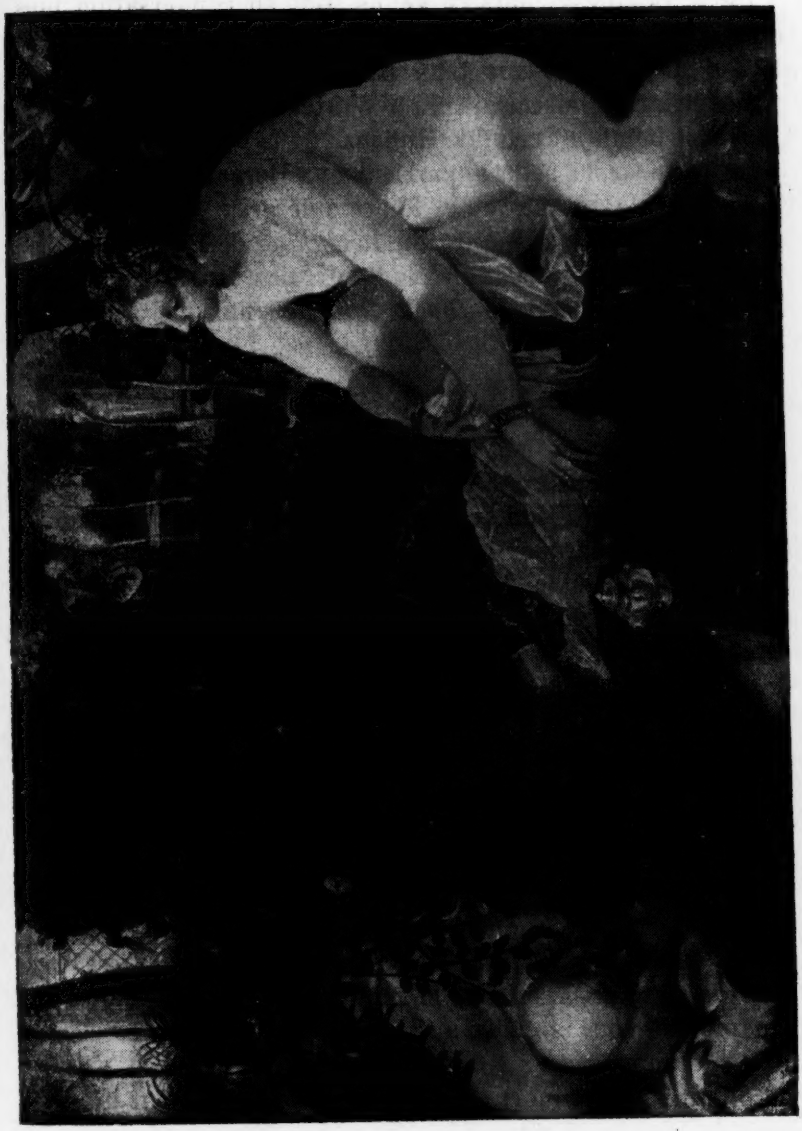
***

La *Suzanne* du Tintoret (à qui est consacré la salle suivante) n'est pas inconnue puisqu'elle est au Musée de Vienne; elle nous est moins familière que les tableaux de Venise. Le corps de la baigneuse est d'un blanc lumineux; son arabesque hardie, l'originalité de la mise en page qui rejette la figure principale à droite pour laisser le milieu à une nature morte, le fantasque paysage, le vieillard vu en raccourci à gauche,

fait penser aux audaces de composition d'un Degas ou d'un Gauguin. L'exécution n'a pas la plénitude, l'égalité de celle de Titien, elle est plus sommaire; mais qui s'en plaindra? Le sentiment emporte tout. C'est la force de ce sentiment qui fait étendre avec un amour passionné les bras du Christ dans la *Cène* de San Polo et qui anime d'une vie surnaturelle les anges et les saints dans le *Paradis*; de quelle monotonie seraient ces courbes concentriques répétées, sans la magnificence de l'invention et de la couleur! Tintoret a du génie dans le sens romantique du mot : il est l'image même de l'inspiration — l'opposé du génie de Raphaël.

Il faut traverser la rotonde, au centre de laquelle on admirera un merveilleux jeu de tarots du XVe siècle, pour trouver Véronèse avec les peintres de Bergame et de Brescia. Cette rotonde anticipe sur l'ordre chronologique, puisque s'y groupent les Carrache, Guerchin, Dominiquin et le Guide — les représentants de cette école dire « éclectique » qui chercha, à la fin du XVIe siècle, à ranimer par l'étude des maîtres une peinture qui risquait de tomber dans la manière. Tous ces peintres, grandement admirés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et fort décriés depuis, sont aujourd'hui remis en honneur. Il n'est plus nécessaire de prendre leur défense; notons seulement la beauté du paysage d'Annibal Carrache, la noblesse de l'*Enfant prodigue* de Guerchin, la gentillesse des nymphes dans la *Diane* célèbre du Dominiquin. Les détails de ce tableau sont charmants, mais il est terriblement encombré; il fait mieux goûter le parti si simple adopté par le Guide dans son *Hippomène et Atalante* (Naples), où il se sauve de l'académisme, moins par l'élégance des nus que par le jeu contrasté des lignes. C'est un tableau auquel on reviendra toutes les fois que la peinture se sera trop garée dans la confusion du réalisme.

Véronèse nous apparaît dans tout son éclat avec le *Mariage mystique de sainte Catherine* de Venise, où il est fait un ravissant usage des bleus et des roses. Deux autres toiles surtout nous retiennent. L'une est le *Saint Jean-Baptiste* de la galerie Borghèse; n'étant pas tout à fait terminé, on y voit comment le peintre commençait de peindre, sans dessous, avec des couleurs claires et pures, ombrées de couleurs voisines, pures elles



TINTORET. — SUZANNE AU BAIN. (*Musée de Vienne.*)

aussi; de là la transparence, la fraîcheur qui donnent à ses grandes compositions leur air de fête. Dans l'autre (Ambassade d'Italie, Londres), Mars et Vénus sont en conversation plus que galante auprès d'un ciel de lapis sur lequel se détache la tête d'un cheval blanc tenu par un enfant ailé : précieuse petite peinture qui aurait plu à Watteau, chez qui l'amour de Véronèse balançait celui de Rubens.

Le reste de la salle appartient aux Bergamasques et aux Brescians : le pathétique et l'harmonie grise de l'*Ecce Homo* de Moretto, la somptuosité du *Romanino* de Budapest, écho de Venise, les portraits précis et un peu froids de Moroni, principalement celui de *Rivola Spini* en noir et rose sur un fond gris.

***

Caravage a encore moins besoin d'un plaidoyer que les Bolonais. L'Exposition des peintres de la réalité nous a donné l'occasion de marquer son importance dans l'histoire de la peinture européenne. Voici de ses plus frappants ouvrages : un *Bacchus*, de sa jeunesse, l'*Alof de Wignacourt* du Louvre, peint peu avant sa mort, et, dans l'entre-deux, la *Conversion de saint Paul* et le *Martyre de saint Pierre*, de Sainte-Marie-du-Peuple, visibles en pleine lumière. La nouveauté de leur composition, leur puissance expressive, leur complète liberté à l'égard de toutes les conventions expliquent l'effet que produisit partout leur auteur. Au risque de choquer plus d'un lecteur, je dirai que, toutes proportions gardées, son action au milieu des Bolonais ne me paraît pas sans analogie avec celle de Masaccio au milieu des Giottesques. Cet homme qu'on a dit vulgaire sentait fort bien la beauté : voyez la *Vierge des Pèlerins* de Sant'Agostino, le mouvement de ses mains, la ligne de son cou, le choix aussi de ce bleu sombre et de ces rouges profonds.

Le Caravage est mort en 1609. C'est véritablement un précurseur. Ceux qui l'ont suivi — Romains, Génois, Napolitains ou Florentins — ont retrouvé la gloire avec lui. Pour parler exactement, ils sont à la mode. Il y a parmi eux des hommes d'imagination et capables d'être émus : Gentileschi, dans sa

toile de Turin a su renouveler le motif de l'Annonciation. Il y a aussi d'excellents peintres : la *Sainte Catherine* en blanc de Strozzi, la *Jeune fille endormie* de Feti, la *Confession*, la *Psyché* de Crespi, sont de très beaux morceaux; et, quoiqu'il se répète à satiété, Magnasco est un artiste original. Je ne ferme pas non plus les yeux aux qualités de Salvator Rosa, de Luca Giordano, de Preti ni de Cavallino, mais au sortir des autres salles, on est exigeant; est-on injuste? En art, comme ailleurs, il existe une hiérarchie des valeurs.

On se sent plus naturellement incliné vers les portraitistes comme Ghislandi, de Bergame, parce qu'il a tout ensemble le sens psychologique et celui de l'harmonie, ou vers les Vénitiens du XVIIIe siècle, parce qu'ils sont moins ambitieux, même Tiepolo. Ricci et Piazzetta lui ont montré la voie, mais il a su désencombrer les murs et les plafonds de toutes les figures inutiles. Là où les autres multiplient les personnages et les draperies, il ménage de l'espace; où les autres sont lourds, il est aérien. On est surpris, en lisant les appréciations de Charles Blanc ou de Taine, de voir taxer d'affectation une grâce aussi naturelle. Ses petits tableaux ne sont pas moins séduisants que ses grandes décorations : ceux de la collection Henri de Rothschild ont l'aisance et la fluidité de ses plus blondes sépias. Il est capable de puissance : devant *Jésus sur le lac de Tibériade* (coll. Jules Strauss) tout Paris a déjà prononcé le nom de Delacroix.

Les paysages urbains de Canaletto et de Guardi — à l'occasion ceux de Bellotto, quoique plus opaques — sont sans doute les plus beaux qu'on ait peints entre les Hollandais du XVIIe siècle et Corot. Les pierres et les briques sont touchées par la lumière, dans la *Vue de la Salute* du Louvre, avec une délicatesse qui ravit davantage à mesure qu'on en examine le détail. Les deux grandes toiles d'apparat de la collection Crespi éclatent de dorures et de couleurs, et cette magnificence n'exclut pas la naïveté du sentiment. Comparez les personnages en robes et manteaux clairs, détachés sur l'eau, avec ceux de Panini, pourtant touchés avec vivacité, dans les tableaux du Louvre et de Naples : chez Canaletto, pas de gestes convenus, pas d'artifice; ils sont simples et baignent avec les barques et les palais dans l'air humide de la lagune. Peu de

tableaux de Guardi valent l'incomparable série de ceux qui appartiennent à M. Gulbenkian, et parmi eux cette petite vue, si directe de la Brenta.

C'est sur la spirituelle vérité des paysages de Guardi, sur la vérité plus littérale des intérieurs de Longhi, que s'arrête la peinture au Petit Palais. Il n'est plus temps d'aller au Jeu de Paume constater ce qu'elle devint en Italie après le passage de Napoléon et interroger l'avenir. Mais avant de quitter l'art ancien, nul ne devrait négliger une visite aux manuscrits et aux objets d'art. Le choix de livres fait par M. de Marinis, réunit les plus beaux exemples de l'enluminure italienne; il réserve des surprises même à ceux qui n'ont pas oublié l'Exposition du Livre italien. Quant aux petits bronzes, aux médailles, aux verreries, aux céramiques, aux étoffes, aux pierres montées, ce qui frappe l'esprit — après qu'on en a goûté une à une les précieuses beautés — c'est que, dans tous ces domaines, l'Italie a montré la voie à tout l'Occident. Les enseignements qu'elle a puisés dans l'Antiquité ou en Orient, elle les a aussitôt assimilés pour en tirer quelque chose de neuf et d'original, où l'imitation n'est plus sensible. Et, en un temps extrêmement court, elle a atteint une perfection qui n'a pas été dépassée : nos faïences, celles de Delft, ont-elles plus d'éclat que les majoliques de Caffaggiolo, de Deruta, de Gubbio? nos soieries plus de richesse que les brocarts et les velours de Lucques, de Florence, de Venise ou de Gênes? nos médailles plus d'accent que celles de Pisanello ou de Matteo de Pastis? nos livres plus de clarté et d'harmonie que ceux qui sont sortis des presses vénitiennes?

Ainsi, dans l'art tout entier, l'Italie apparaît comme une source merveilleuse où chacun est venu puiser. Le reste de l'Europe ne se diminue pas en avouant ce qu'il lui doit.

PAUL ALFASSA

LA SITUATION POLITIQUE

Deux crises ministérielles en cinq jours, tel est le bilan de la vie politique depuis notre dernier article. Tout en se gardant des adjectifs dramatiques dont certains encriers sont pleins, il est difficile de n'être pas inquiet, d'autant plus que les hommes et les partis se battent dans la nuit, en pleine équivoque, et que rien ne garantit qu'une solution durable soit prochaine.

Le jeudi 30 mai, le gouvernement présidé par M. Flandin a été renversé par 353 voix contre 202. Malgré l'optimisme de commande affiché par la plupart des journaux, l'événement était prévu et nous l'avions clairement donné à entendre dans notre dernier article. Ce qui, par contre, n'était pas prévu, c'est l'énorme écart de suffrages qui devait séparer la minorité de la majorité. Ces 152 voix ne s'expliquent point par la maladie de M. Flandin. Le Président du Conseil, pâle, le visage émacié par la souffrance, a fait un effort héroïque pour défendre son projet de pleins pouvoirs, les applaudissements chaleureux qui ont interrompu son discours à plusieurs reprises ont salué son courage et ont dû lui prouver qu'il ne serait pas diminué personnellement par sa chute, mais, de toute évidence, les positions étaient prises depuis longtemps et rien ne pouvait prolonger l'existence de son ministère. En effet, il trouvait en face de lui une coalition formée d'éléments divers, dont il est difficile de doser l'importance numérique, mais dont l'action, ouverte ou discrète, est indéniable.

Au centre de cette coalition, figuraient les partisans de la dévaluation, mais ils n'auraient jamais réussi à eux seuls à renverser le ministère, et ils n'ont même pas porté le débat sur le terrain monétaire. Des renforts leur sont venus du côté des députés ruraux, mécontents de la politique agricole du cabinet, ainsi que des adversaires du principe même des pleins pouvoirs. L'addition de ces bulletins disparates dans la confu-

sion d'un scrutin, le caractère ambigu d'un débat où le cabinet et ses adversaires se posaient pareillement en champions de la monnaie nationale, tout cela ne donnait au chef de l'État aucune indication précise pour l'issue de la crise ouverte.

Il fallait cependant aller vite. La tension des changes s'aggravait, montrant l'audace croissante des spéculateurs qui n'hésitaient pas à payer à trois mois 7 francs de report pour une livre sterling, soit 40 p. 100 d'intérêt annuel. Plus inquiétante encore était la ruée du public vers l'or de la Banque de France : allait-on voir le montant quotidien des sorties se fixer au-dessus d'un milliard, malgré les mesures techniques de défense successivement décidées par le Conseil des Régents? N'allait-on pas voir enfin l'inquiétude s'insinuer dans les masses profondes du public et provoquer des retraits massifs des dépôts des Caisses d'épargne? Ne risquait-on pas enfin de voir l'inquiétude monétaire et financière gagner la rue et engendrer le trouble précurseur des violences?

Le Président de la République a senti le péril et n'a pas perdu de temps au protocole suranné des consultations. Désireux de produire un choc psychologique sur l'opinion, il faisait appel à une personnalité éminente, que l'importance de ses fonctions et sa position d'arbitre au-dessus des partis transformait en un symbole d'union politique. M. Fernand Bouisson, appelé à troquer de calmes et stables honneurs contre les dures responsabilités du pouvoir, acceptait avec un beau courage et, dans la nuit du vendredi 31 mai au samedi, soit exactement vingt-quatre heures après la démission de M. Flandin, il constituait son ministère.

***

Le 98e cabinet de la Troisième République se présentait sous un aspect assez différent de son prédécesseur. M. Flandin, arrivant au pouvoir après la retraite de M. Doumergue, avait transformé la formule d'Union Nationale en une formule centriste et l'hostilité de l'extrême droite avait peu à peu accentué ce caractère. M. Bouisson a voulu élargir la formation qu'il allait présider. Couvrant sa droite par le maréchal Pétain, il étendait son aile gauche en faisant appel à un néo-socialiste et à un socialiste unifié. Malheureusement, de ce côté-là, l'extension de majorité souhaitée ne se produisait pas,

car l'entrée de MM. Ernest Lafont et L.-O. Frossard dans la voie déjà ouverte par les Viviani, les Briand, les Boncour ne signifiait rien de plus que l'annexion de deux individualités brillantes, et ces deux nouvelles recrues embarquées dans la galère ministérielle n'apportait que leurs deux voix, et en faisaient perdre le double, en enlevant au cabinet les suffrages de leurs collègues modérés de la Haute-Saône et des Basses-Alpes.

Pour constituer son gouvernement, le Président de la Chambre avait procédé à une large consultation des groupes politiques. On ne saurait lui en faire reproche, mais ces pourparlers lui ont fait perdre du temps et ne lui ont pas apporté les garanties sur lesquelles il comptait. L'adhésion donnée en particulier par le groupe radical-socialiste était extrêmement vague : il est parfaitement vrai que, sur une réunion d'environ cent personnes, il n'y avait eu qu'une douzaine d'opposants à l'ordre du jour de collaboration, mais si nos informations sont exactes, parmi les membres de la réunion, il n'y avait guère que quarante députés dont une vingtaine ont voté pour, tandis que les autres votaient contre ou s'abstenaient. Il ne faut pas oublier en effet que pendant les crises ministérielles, se joignent aux députés radicaux-socialistes, non seulement les sénateurs du parti, mais encore les membres du comité exécutif. Les radicaux font en outre valoir que M. Bouisson ne leur a pas donné l'Intérieur, qu'il leur avait promis. Petite querelle.

Le cabinet Bouisson était dans son ensemble constitué de bons éléments. M. Pierre Laval restait à son poste, ainsi que le ministre de la Défense Nationale; M. Laurent-Eynac, président de la Gauche radicale allait au Commerce, qu'il a déjà occupé avec compétence en 1933; M. Paganon, technicien des Travaux publics, revenait boulevard Saint-Germain, par contre, l'attribution des Finances à M. Caillaux soulevait bien des objections. Sans que personne révoquât en doute la brillante intelligence et la technicité de l'ancien Président du Conseil, on craignait sa vivacité d'humeur, et l'on se demandait si, comme il y a dix ans, à son dernier passage rue de Rivoli, il ne décevrait pas au moment d'agir les espoirs qu'avaient fait naître ses discours et ses articles. Le temps a manqué pour que cette expérience fût conduite à son terme, puisque, le jour même de sa présentation devant la Chambre, le cabinet Bouisson était renversé par une majorité de deux voix.

Du moins a-t-il eu le mérite et l'honneur d'enrayer la baisse du franc et des rentes, de freiner les sorties d'or et de porter à la spéculation internationale un coup dont elle aura peine à se relever.

264 suffrages contre 262. Il est inutile d'épiloguer sur le faible écart de ces chiffres, ou sur les rectifications de votes qui après coup en ont changé le sens. Les hypothèses *post mortem* ne sont intéressantes que pour les docteurs, car on pense bien que si le cabinet, au lieu de se voir refuser les pleins pouvoirs, les avaient obtenus par 7 ou 8 voix de majorité, ce mince capital d'autorité n'aurait pas fait bien long usage. Le seul fait dont il a fallu tirer les conséquences, c'est que la même Chambre, se voyant proposer le même texte à quatre jours de distance, a émis deux fois le même vote. Il fallait donc changer de Chambre ou changer de textes.

***

Changer de Chambre, signifie la dissolution suivie d'élections générales. Personne n'en a parlé sérieusement. En effet, la dissolution signifierait au minimum six semaines de solution de continuité dans le gouvernement et six semaines d'agitation politique dans le pays. Délai plus que suffisant pour que le franc, en tombant tout seul, arbitrât la discussion entre les stabilisateurs et les dévaluateurs, comme Diogène en marchant mit fin aux controverses sur le mouvement. Outre ce risque, déjà gros, il fallait songer aux résultats probables que donneraient en ce moment des élections générales : sans assimiler tous nos départements à celui de la Seine, on pouvait prédire à coup sûr une avance massive des socialistes et des communistes et l'on n'aurait guère tardé à regretter par comparaison l'Assemblée actuelle et tous ses défauts.

Changer de textes, signifiait l'abandon de la procédure des pleins pouvoirs ou tout au moins son atténuation. C'est de ce côté qu'il a bien fallu se diriger. Tandis que l'Élysée appelait M. Pierre Laval, les groupes des gauches de la Chambre siégeaient en permanence, et votaient un amas d'ordres du jour. Mais dans cette tentative de résurrection d'un cartel étendu cette fois aux communistes, les dissonances étaient sensibles à l'oreille la moins exercée, et, chose étonnante, les communistes formulaient beaucoup moins de prétentions et d'exigences doctrinales que les socialistes. Après les discussions interminables et

confuses qui évoquaient les nuits du Cartel de 1924, avec cette différence que M. Édouard Herriot, guéri par son expérience de 1926, n'y apportait plus les mêmes illusions, le parti socialiste unifié offrait au parti radical un programme d'action commune.

Nous ne commenterons pas ce programme, car le temps et la place nous manquent et aussi l'envie de rire. Glanons-y simplement la nationalisation des banques et des assurances, le rachat par l'État des actions de la Banque de France, la réduction immédiate des armements, le blé cher et le pain bon marché, la diminution des heures de travail et le maintien des salaires et l'organisation des Assurances sociales sans cotisations ouvrières ni patronales. Du coup, les yeux des radicaux les plus favorables au cartel se dessillaient; ils demandaient un programme au gouvernement démocratique et on leur apportait le plus bassement démagogique des programmes électoraux.

Pendant ces inutiles palabres dont les rédacteurs des journaux recueillaient pieusement le récit des lèvres de vieux coureurs de portefeuilles qui leur demandaient en échange de citer leur nom dans les listes probables des futures Excellences, les négociations sérieuses pour la constitution du ministère se poursuivaient. M. Pierre Laval, ne pouvant obtenir de la part des radicaux une adhésion totale à la formule de l'octroi des pleins pouvoirs en vue d'économies massives, renonçait à la mission qui lui avait été confiée et le chef de l'État faisait appel à M. Piétri.

Tout le monde rend hommage aux qualités de tact, de courtoisie, et d'élégance du ministre de la Marine; quant à son talent, les lecteurs de la *Revue de Paris* l'ont assez souvent apprécié par eux-mêmes pour qu'il soit utile d'en faire ici l'éloge. M. Piétri unit la finesse politique à une formation technique solide, et rien n'était plus naturel que de faire appel à lui au moment où la tâche essentielle était de défendre la monnaie et de redresser nos finances. A son tour, M. Piétri est entré en négociations avec les groupes : accueilli avec sympathie par les radicaux, il leur faisait accepter une formule où les pleins pouvoirs seraient remplacés par une sorte d'engagement bilatéral en vue du vote normal des projets d'économies suivant des procédures accélérées. Le centre se montrait également fort bien disposé et le jeudi à midi beaucoup de jeunes députés croyaient la combinaison faite : mais à chaque

difficulté qu'aplanissait une concession faite aux gauches, une difficulté nouvelle se présentait du côté des droites, si bien que, vers cinq heures de l'après-midi, M. Piétri renonçait à former le cabinet. M. Delbos, président du groupe radical, appelé après lui déclinait à son tour cet honneur et, comme dans un ballet bien réglé, M. Pierre Laval entrait de nouveau en scène conformément à toutes les prévisions des initiés et mettait sur pied en quelques heures une combinaison.

A l'instant où nous achevons cette chronique, le Cabinet vient de se présenter devant la Chambre. Le nouveau président du Conseil ayant demandé des « pouvoirs exceptionnels » a obtenu une large majorité (324 voix contre 160). Le dosage de son équipe ministérielle était bien fait au reste pour satisfaire les partis. M. Flandin est devenu ministre d'État, M. Laval a réparé ainsi élégamment une injustice du sort, et, dans ce poste, M. Flandin pourra sans nuire à sa convalescence faire entendre ses conseils dans le domaine si varié où s'étend sa compétence. M. Régnier, aux Finances, représentera la sagesse sénatoriale avec moins d'éclat, mais peut-être plus de prudence que M. Caillaux. M. Paganon quittera sans doute à regret les Travaux publics, mais sa subtilité politique et son rare sens de l'humain le désignaient pour le plus politique des départements ministériels, l'Intérieur.

Le Parlement sera sans doute satisfait de constater que le ministère est formé, à une exception près, de parlementaires. Dans cette *Revue*, nous nous réjouissons de voir que la tendance centriste du nouveau cabinet est aussi nette que celle du Cabinet Flandin. Souhaitons qu'il se mette rapidement à l'œuvre. D'ici le 14 juillet la partie sera gagnée ou perdue, l'opinion publique le sent et elle a compris que la moindre agitation pourrait être lourde de périls, aussi, la crise politique s'est-elle déroulée dans le calme le plus parfait, selon les traditions parlementaires. Au Parlement de montrer désormais la même sagesse.

FRANÇOIS LEUWEN

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Les événements qui se déroulent depuis deux ou trois semaines ont déterminé une très vive agitation à la Bourse. Celle-ci, cependant, n'a à aucun moment, jusqu'ici, perdu son sang-froid. A maintes reprises les cours des valeurs ont varié, d'un jour à l'autre, dans une mesure considérable, mais sans que ces fluctuations, si déconcertantes qu'elles pussent être, aient donné une impression de panique ou de désordre. On peut même dire, à mon sens, sans aucune exagération, que c'est peut-être notre marché financier qui, au contraire, dans les graves circonstances que nous traversons s'est avéré le plus soucieux de s'adapter sans désordre aux incidents qui surgissaient.

On sait avec quelle rapidité, à la veille de la liquidation de fin Mai, la spéculation qui commençait à se déchaîner contre notre monnaie nationale a été enrayée grâce aux mesures énergiques promptement décidées par la Banque de France qui n'hésitait pas à élever, coup sur coup, son taux d'escompte de 2 1/2 p. 100 à 6 p. 100. On sait aussi comment une crise d'ordre politique est venue brusquement compromettre la tactique essentiellement technique mise en train pour la défense du franc. Le problème à résoudre s'élargissait ainsi considérablement et bien fâcheusement. A l'heure où j'écris ces lignes le ministère Laval ayant obtenu la majorité devant la Chambre, on a toutes raisons de penser que la situation va s'assainir rapidement.

La succession de ces événements n'en a pas moins provoqué, à la Bourse, une indécision constante portant le marché, tout d'un bloc, tantôt vers l'achat des Rentes et de ses satellites, au détriment des valeurs industrielles, tantôt, au contraire, à la reprise des cours des actions françaises ou étrangères, tandis que les titres à revenu fixe rétrogradaient brutalement.

Il est, du reste, à remarquer que peu à peu, en présence de ces fluctuations opposées et déconcertantes, d'une ampleur souvent inusitée, les opérateurs boursiers ont pris le sage et prudent parti de se réfugier dans l'expectative. Le volume des transactions qui avait été, au début de cette crise épisodique, très important s'est beaucoup amenuisé durant les derniers jours. De leur côté les capitaux de placement qui semblaient, depuis quelque temps, revenir plus nombreux sur le marché paraissent plutôt disposés, en ce moment, à se réfugier dans l'abstention.

D'autre part, la ruée des thésauriseurs de billets qui s'empressaient, la semaine dernière, de troquer ces billets contre des lingots d'or aux guichets de la Banque de France, s'est arrêtée. Il sort encore de l'or, cependant. Mais actuellement ces sorties proviennent de capitaux étrangers qui étaient venus naguère se réfugier chez nous et qui, aujourd'hui, sont rapatriés.

Nous avons maintes raisons de conserver notre foi en l'avenir. La Bourse après les épreuves répétées qu'elle subit depuis cinq ans conserve une vitalité qui doit toujours permettre aux capitaux diligents de se défendre contre l'adversité. Je l'ai maintes fois indiqué, depuis deux ans, dans ces chroniques et les événements l'ont démontré. Mes avis précédents demeurent toujours valables.

A Londres l'activité du marché financier demeure satisfaisante bien que les Mines d'or soient plus calmes dans l'attente des prochaines déclarations des dividendes semestriels des Kaffirs.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1935

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Le Roi George V	5
ED. GISCARD D'ESTAING	L'Inquiétude monétaire	16
ROBERT DREYFUS	Houston Stevart Chamberlain	33
ALEXANDRA DAVID-NEEL, LE LAMA YONGDEN	Le Lama aux Cinq Sagesses. — II	54
DANIEL HALÉVY	L'Attentat de Fieschi	91
R. DE ROUSSY DE SALES	Réformateurs américains	119
RENÉ LAPORTE	Le Divorce de Madame Soulié	139
BENJAMIN CRÉMIEUX	Le Chevalier Marin	159
PIERRE BOST	Le Cirque et ses Amis	169
RENÉ LAURET	La Saison théâtrale à Berlin	185
PAUL ALFASSA	Expositions	206
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	219
WLADIMIR D'ORMESSON	Le Conclave de Stresa	229

LIVRAISON DU 15 MAI 1935

COMTE SFORZA	La France en Syrie	241
ALBERT THIBAUDET	Situation de Victor Hugo	258
MARC CHADOURNE	Philippines	285
COMTESSE H. DE REINACH	La Jeunesse du Prince Napoléon	302
EDMOND DELAGE	Vers une nouvelle Conférence navale	336
PEARL BUCK	La jeune Communiste	352
J. LARIVIÈRE	Argentine 1935	374
ALEXANDRA DAVID-NEEL, LE LAMA YONGDEN	Le Lama aux Cinq Sagesses. — III	396
CHARLES BREON	La Dévalorisation du Belga	451
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	462
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	473

LIVRAISON DU 1er JUIN 1935

		Pages.
PAUL CLAUDEL	Avril en Hollande	481
GEORGE GOYAU	Le Père Joseph et les Missions	489
HENRI VONOVEN, GEORGES CLARETIE	Au Palais de Justice en 1900	512
GÉNÉRAL NIESSEL	Le Maréchal Pilsudski	538
ROLAND DE MARÈS	Le Pasteur de la Lande	547
ALEXANDRA DAVID-NEEL, LE LAMA YONGDEN	Le Lama aux Cinq Sagesses (*fin*)	563
ÉMILE DARD	Entretien de Napoléon et Mgr Arezzo	606
JACQUES SOUSTELLE	Le Lac sacré des Lacandons	627
FRANÇOIS PORCHÉ	Orage sur la Comédie-Française	650
ALEXANDRE ARNOUX	La Saison cinématographique	665
PAUL ALFASSA	Exposition d'Art italien. — I	680
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	687
FRANÇOIS LEUWEN	Après les Élections municipales	696
ALBERT FLAMENT	Vers Titien, dans le Printemps	706

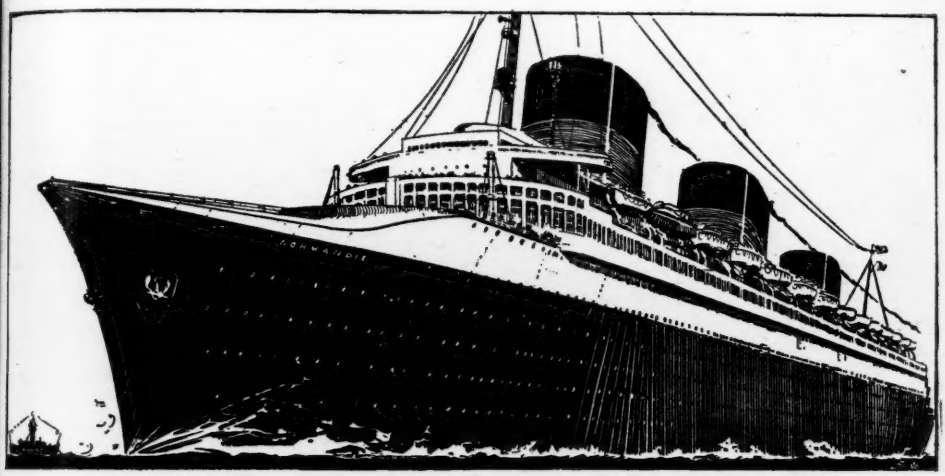
LIVRAISON DU 15 JUIN 1935

BARON RHEINBABEN	France et Allemagne	721
ANDRÉ THÉRIVE	Fils du Jour. — I	743
ALFRED COLLING	Années de crise, Hausse de misère	768
P. LECOMTE DU NOUY	Laboratoire et Recherche scientifique	799
COMTE KESSLER	Pilsudski en Allemagne	830
R. CHALUPT, LUC DURTAIN, P. ÉLUARD, P. GUÉGUEN	Anthologie 1935	841
GUSTAVE HIRSCHFELD	Le Palais du Luxembourg	852
ANDRÉ BEUCLER	Troisième Voiture	876
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	915
PAUL ALFASSA	Exposition d'Art italien. — II	930
FRANÇOIS LEUWEN	La Situation politique	953

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

(FRENCH LINE)

6, rue Auber - PARIS



" NORMANDIE "

Le plus grand paquebot du monde (79.280 tonneaux).

En été des Circuits organisés aux États-Unis et au Canada.
Billets à partir de **168 $** (environ 2.520 francs)
traversées et tous frais de séjour aux États-Unis compris

Pour vos Vacances :

Faites une croisière vers les plus belles régions du monde.
Billets à partir de .. .. **500** francs

L'Angleterre, l'Écosse, l'Islande, le Spitzberg, la Banquise, l'U. R. S. S., la Scandinavie, les Pays Baltes, les États-Unis, le Canada, la Mer Noire

et du **17** au **26 Août**

Une croisière à bord du S/S " VILLE D'ALGER "
Billets à partir de .. .. **900** francs.

Pour tous RENSEIGNEMENTS :

S'adresser **COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE**, 6, rue Auber, à Paris, aux Agences de la Compagnie en province et aux Agences de Voyages.

Dents saines grâce au Dentol

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

indispensable pour l'hygiène de la bouche, assure la blancheur des dents.

CADEAU

Échantillon gratuit sur demande à Maison FRÈRE 19, Rue Jacob, 19 — PARIS

EAU
PATE - POUDRE
SAVON
BROSSE

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé** spéciale, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

FOUQUET

CONFISEUR

36, RUE LAFFITTE
22, RUE FRANÇOIS-Ier
1, AV. DE MESSINE
72, AV. DE LA BOURDONNAIS

BILLETS POUR STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES ...

délivrés: du 15 Mai au 30 Septembre
validité 33 jours
REDUCTION DE 20% en 3e classe

Renseignez-vous dans les gares

ETAT

MOTOCULTEURS
SOMUA
A FRAISE ROTATIVE

Pour la Culture Maraîchère, les Vignobles, les Pépinières et la Petite Culture

Motoculteur type C, en travail dans une culture maraîchère.

Ils conviennent particulièrement pour l'ameublissement du sol dans les potagers, les vergers et pour les cultures florales.

Équipés avec outils sarcleurs spéciaux, ils permettent l'entretien des allées

Demandez Renseignements et Catalogues sur les Motoculteurs types C et D aux

USINES SOMUA

146, Boulevard Victor-Hugo — SAINT-OUEN-sur-SEINE

Société au Capital de 44 millions de francs.

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1935, ses opérations ont porté s

10 milliards 564 millions 835.110 fr.
de Capitaux assurés

170 millions 677.252 francs
de Rentes Viagères

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ
ASSURANCES FAMILIALES, D'ÉDUCATION ET DE DOT

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Ren
Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie
constitue le plus sûr des placements.

Les garanties les plus importante
Les tarifs les plus avantageu

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Par
ou chez les Agents Généraux en Province.

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN Coulommiers-Paris

ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

95, Boulevard Raspail, PARIS (VIe)

CROISIÈRE EN GRÈCE

PRÉHELLÉNIQUE ET CLASSIQUE

L'Association Guillaume BUDÉ organise du

17 AOUT au 9 SEPTEMBRE

une huitième croisière dont l'itinéraire a été fixé comme suit :

MARSEILLE - MESSINE - TAORMINA - CORFOU - PREVEZA - ACTIUM
ITHAQUE - OLYMPIE - SPARTE - MISTRA - LA CRÈTE (CANDIE, KNOSSOS, PHAESTOS, HAGHIA-TRIADA, GORTYNE) - SANTORIN
DELOS - MYKONOS - SYRA - NAUPLIE - TIRYNTHE - ARGOS
MYCÈNES - ÉPIDAURE - RHAMNONTE - CHALCIS - ÉRÉTRIE
SALAMINE - EGINE - ATHÈNES - DAPHNI - ELEUSIS - CORINTHE
DELPHES - MARSEILLE

Prix (voyage, séjour, excursions, pourboire) à partir de **4.000** frs.

Prix spéciaux pour étudiants et étudiantes

La Croisière aura lieu à bord du N. N. **"Théophile Gautier"** des Messageries Maritimes. Elle sera dirigée par M. JEAN MALYE, délégué général de l'Association Guillaume Budé. Des conférences seront données à bord par M. CHARLES PICARD, membre de l'Institut, professeur d'archéologie antique à la Faculté des Lettres de Paris, directeur honoraire de l'École française d'Athènes et par M. ANDRÉ BOULANGER, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, ancien membre de l'École française d'Athènes.

Pour les inscriptions et tous renseignements, prière de s'adresser à M. Jean MALYE, délégué général de l'Association Guillaume BUDÉ, 95, boulevard Raspail, PARIS (VIe)

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 76,728

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE (CINQ LIGNES)

Taitbout 76.60 - 76-61 - 76-62 - 76-63 - 76-64

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : JACQUES CHASTENET et ÉMILE MIREAUX

Le plus grand journal d'information
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX, ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DÉPARTEMENTS FRANÇAIS

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		30 fr.	58 fr.	110 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux.	52 fr.	102 fr.	200 fr.
	Autres pays	75 fr.	147 fr.	290 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte pas même 32 centimes

Pour la publicité, le " Temps " s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

ÉDITIONS " JE SERS "

S. C. E. L.
46, Rue Madame -:- PARIS

Une " rentrée " sensationnelle

SELMA LAGERLÖF

L'ANNEAU DES LOWENSKÖLD

Premier volet d'un tryptique, ce livre contient une légende merveilleuse comme seule sait les conter l'auteur de Gosta Berling. o o o

1 vol. in-8° couronne, 220 pages. .. **12** fr.
Sur papier pur fil .. .. **35** fr.

Éditeurs : FÉLIX ALCAN, Paris — NICOLA ZANICHELLI, Bologna
AKADEMISCHE VERLAGSGESELLSCHAFT m. b. H., Leipzig — DAVID NUTT, London
G. E. STECHERT et Co., New York — RUIZ HERMANOS, Madrid — F. MACHADO et Cia, Porto.
THE MARUZEN COMPANY, Tokyo.

1935 29° Année

" SCIENTIA "

REVUE INTERNATIONALE de SYNTHÈSE SCIENTIFIQUE
Paraissant mensuellement (en fascicules de 100 à 120 pages chacun)
Directeurs : **F. BOTTAZZI - G. BRUNI - F. ENRIQUES**
Secrétaire général : **Paolo Bonetti.**

EST L'UNIQUE REVUE à collaboration vraiment internationale.

EST L'UNIQUE REVUE à diffusion vraiment mondiale.

EST L'UNIQUE REVUE de synthèse et d'unification du savoir, traitant les questions fondamentales de toutes les sciences: mathématiques, astronomie, géologie, physique, chimie, biologie, psychologie, ethnologie, linguistique; d'histoire des sciences, et de philosophie de la science.

EST L'UNIQUE REVUE qui, par des enquêtes conduites auprès des savants et écrivains les plus éminents de tous les pays *(Sur les principes philosophiques des diverses sciences; Sur les questions astronomiques et physiques les plus fondamentales à l'ordre du jour; Sur la contribution que les divers pays ont apportée au développement des diverses branches du savoir; Sur les questions de biologie les plus importantes,* etc. etc.*)* étudie tous les plus grands problèmes qui agitent les milieux studieux et intellectuels du monde entier et constitue en même temps le premier exemple d'organisation internationale du mouvement philosophique et scientifique.

EST L'UNIQUE REVUE qui puisse se vanter de compter parmi ses collaborateurs les savants les plus illustres du monde entier,

Les articles sont publiés dans la langue de leurs auteurs, et **à chaque fascicule est joint un Supplément contenant la traduction française de tous les articles non français. La Revue est ainsi entièrement accessible même à qui ne connaît que le français.** *(Demandez un fascicule d'essai gratuit* au Secrétaire Général de « Scientia », Milan, *en envoyant trois francs en timbres-poste de votre Pays, - à pur titre de remboursement des frais de poste et d'envoi).*

ABONNEMENT : Fr. **200**

Il est accordé de fortes réductions à ceux qui s'abonnent pour plus d'une année

Adresser les demandes de renseignements directement à **"SCIENTIA"** Via A De Togni, 12 - Milano 116 (Italie)

VIENT DE PARAITRE :

CLAUDE CHAUVIÈRE

LES
THIBERGUÉNE

ROMAN

L'auteur de "La Femme de Personne" traite ici un grand sujet jamais abordé : l'éveil du sentiment paternel chez un prêtre. Et elle a apporté à cette œuvre pathétique la belle hardiesse que permet seule l'absolue sincérité.

Un volume. . . . . 12 Fr.

A. FAYARD & Cie, Éditeurs, 18-20, rue du St-Gothard, PARIS 14e.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

FERDINAND BRUNOT

HISTOIRE
DE LA
LANGUE FRANÇAISE

TOME VIII

LE FRANÇAIS HORS DE FRANCE
AU XVIIIe SIÈCLE

Vient de paraître :

DEUXIÈME PARTIE

L'Universalité en Europe

et

TROISIÈME PARTIE

Le français hors d'Europe

Un volume in-8° (16×25), x-444 pages, broché. . . . . 60 fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . 100 fr.

Précédemment paru :

PREMIÈRE PARTIE

Le français dans les divers pays d'Europe

Un volume in-8, XLVI-768 pages : relié demi-chagrin . . . 160 fr. ; — broché. . . . 120 fr.

"ÂMES ET VISAGES"

Collection publiée sous la direction de LOUIS GILLET

Vient de paraître :

CATHERINE CARSWELL

D. H. LAWRENCE
LE PÈLERIN SOLITAIRE

Traduit de l'anglais par DENYSE CLAIROUIN

Un volume in-16 (14,5×20), 224 pages, sur papier d'alfa, broché. . . . . 18 fr.

P.-L.-M.

A VOS PROCHAINES VACANCES...

Vous irez, comme chaque année, aux eaux, à la mer ou à la montagne et pour atteindre les bienfaisantes stations balnéaires, thermales et climatiques vous allez bénéficier des nouvelles facilités.

Pendant la période du 15 mai au 30 septembre, vous pouvez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours (retour compris) d'au moins 600 kilomètres si vous vous rendez à une station balnéaire et d'au moins 300 kilomètres si vous vous rendez à une station thermale et climatique. La validité des billets est de 33 jours ; vous pouvez les faire prolonger de deux fois 30 jours mais sans dépasser le 5 novembre.

Ainsi, vous n'êtes plus tenu comme auparavant à un séjour minimum de 12 jours dans la station ; pendant toute la saison d'été vous pouvez vous procurer ces billets à prix réduits sans tenir compte des périodes d'avant-saison et d'arrière-saison ; enfin, la faculté de prolongation des billets anciennement limitée aux stations balnéaires est étendue aux autres stations thermales et climatiques.

Pour obtenir des renseignements complémentaires, particulièrement sur les stations auxquelles ces facilités sont applicables, veuillez vous adresser aux gares, bureaux et agences du P.-L.-M.

• P.O.-MIDI •

COTE BASQUE

HOSSEGOR
BIARRITZ
SAINT-JEAN-DE-LUZ
HENDAYE

LE CHEMIN DE FER DU NORD ASSURE DES RELATIONS RAPIDES

vers L'ANGLETERRE
SERVICE DE JOUR
PAR BOULOGNE OU CALAIS 1 HEURE DE TRAVERSÉE
SERVICE DE NUIT PAR DUNKERQUE

VITESSE. LUXE. CONFORT.

vers LA HOLLANDE
DE PARIS À AMSTERDAM
TRAIN DE LUXE "ETOILE DU NORD" ET 3 SERVICES JOURNALIERS DANS CHAQUE SENS

CHEMIN DE FER DU NORD

CHEZ PLON

ABEL HERMANT
de l'Académie française

SOUVENIRS DE LA VIE MONDAINE

Collection CHOSES VUES. 12 fr.

SIMONE

JOURS DE COLÈRE

«... Un tel livre demanderait de longs commentaires, tant est forte la leçon générale qu'il nous donne... » EDMOND JALOUX (Nouvelles Littéraires)

ROMAN — 15 fr.

LES MAITRES DE L'HISTOIRE
Collection publiée sous la direction de J. et R. WITTMANN

D'HÉLOISE A MARIE BASHKIRTSEFF
PORTRAITS DE FEMMES
Par ÉMILE HENRIOT

In-8° écu, sur alfa avec 16 hors texte en héliogravure. 25 fr.

JEAN PELLENC

L'INDE S'ENTROUVRE

« ... Une étude des plus sérieuses, enveloppée de poésie... »
PAUL VALERY, de l'Académie française

« ... Nous ne possédons sur l'Inde aucun ouvrage que l'on puisse comparer à celui-ci... »
J.-P. MAXENCE (Gringoire)

« ... On aimera ce livre qui est d'une distinction rare et fait agréablement rêver... »
NOEL SABORD (Paris-Midi)

« ... Ce livre est comme un écran sur lequel passent des images anciennes... »
FORTUNAT STROWSKI, de l'Institut

Illustré : 20 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IX

CHATEAUX, DÉCORS DE L'HISTOIRE
Collection publiée sous la direction de Marcel THIÉBAUT

G. LENOTRE
de l'Académie française
LE CHATEAU DE RAMBOUILLET (SIX SIÈCLES D'HISTOIRE)

LOUIS DIMIER
LE CHATEAU DE FONTAINEBLEAU ET LA COUR DE FRANÇOIS Ier

LOUIS BATIFFOL
LE LOUVRE SOUS HENRI IV ET LOUIS XIII

HENRY BIDOU
LE CHATEAU DE BLOIS

JACQUES BOULENGER
LES TUILERIES SOUS LE SECOND EMPIRE

ÉMILE MAGNE
LE CHATEAU DE SAINT-CLOUD
LE CHATEAU DE MARLY

MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE
LE CHATEAU DE VINCENNES

ANATOLE FRANCE & JEAN CORDEY
LE CHATEAU DE VAUX-LE-VICOMTE

JEAN STERN
LE CHATEAU DE MAISONS
-- MAISONS-LAFFITTE --

PIERRE DE VAISSIÈRE
LE CHATEAU D'AMBOISE

Chaque volume avec plan et gravures. .. .. **15** fr.

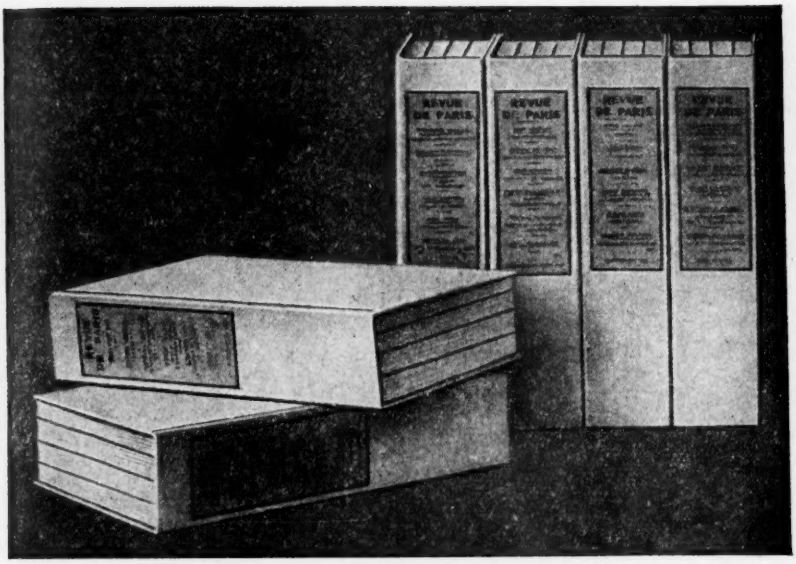
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix **du cartonnage,** permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Co; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Co, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Co, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Co, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Co; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Co; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et Co; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . 6 fr.

BRODARD et TALPIN, Coulommiers Paris.